The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

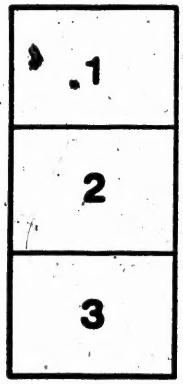
Société du Musée
du Séminaire de Québec

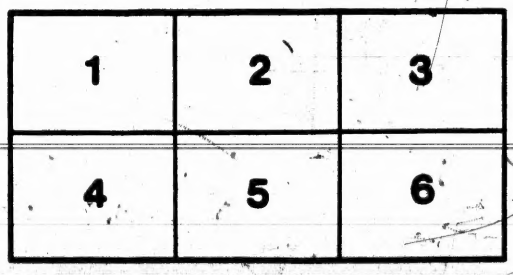
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:





L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Société du Musée
du Séminaire de Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

SUITE DES VOYAGES DU BARON DE LAHONTAN DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE,

Qui contiennent une Relation des différens Peuples qui y habitent ; la nature de leur Gouvernement ; leur Commerce, leurs Coûtumes, leur Religion, & leur maniére de faire la Guerre :

L'Intérêt des François & des Anglois dans le Commerce qu'ils font avec ces Nations, l'avantage que l'*Angleterre* peut retirer de ce Païs, étant en Guerre avec la *France*.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée.

BIBLIOTHEQUE QUEBEC

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORE', vis-à-vis de la Bourse.

M. DCC. XXXXI.

T

D E

DU

L

D

Am
du
re I
déc
l'Au
L
L'*Aute*
la C
te. I
l'Isle
Fort
nom
quis

TABLE DES LETTRES DU TOME SECOND.

LETTRE XVI.

Départ de l'Auteur de Missilimakinac. *Description de la Baye des* Puants, *& de ses Villages. Ample description des Castors, suivie du voyage remarquable de la* Riviére Longue, *avec la Carte des Païs découverts, & autres. Retour de l'Auteur à* Missilimakinac. Pag. 1

LETTRE XVII.

L'Auteur part de Missilimakinac *pour la* Colonie. *Description de cette route. Incursion funeste des* Iroquois *dans l'Isle de* Monreal. *On abandonne le Fort de* Frontenac. *Le Comte de ce nom revient au* Canada, *& le Marquis de* Denonville *est rapelé.* 97

TABLE.
LETTRE XVIII.
Arrivée de Monsieur le Comte de Frontenac. *Sa réception. Son Voyage à* Monreal. *Rétablissement du* Fort de Frontenac. 117
LETTRE XIX.
Incursions dans la Nouvelle Angleterre, *& dans la* Nouvelle York. *Funeste Ambassade des* François *chez les* Iroquois. *Entreprise mal concertée des* Anglois *& des* Iroquois, *qui se joignent pour attaquer la* Colonie *par terre.* 125
LETTRE XX.
Les Anglois *font par mer une entreprise assez importante, mais qui échoüe par leur faute : Lettre de leur Commandant à Monsieur* de Frontenac, *& la réponse verbale de ce dernier. Départ de l'Auteur pour* France. 135
LETTRE XXI.
Description des Bureaux des Ministres d'Etat : les services mal récompensez à la Cour. 152
LETTRE XXII.
Départ de l'Auteur de la Rochelle *pour* Quebec : *Sa Navigation jusqu'à l'en-*

trée du Fleuve Saint Laurent. *Rencontre d'un Vaisseau* Anglois *qu'il combatit. Son Vaisseau échouë. Navigation du Fleuve* Saint Laurent. *Nouvelle qu'un parti d'*Anglois *&* d'Iroquois *a défait un Corps de Troupes* Françoises. 163

LETTRE XXIII.

Quelques Vaisseaux pris sur les Anglois. *Une Troupe d'*Iroquois *est défaite, & l'un de ces Sauvages est brûlé vif à* Quebec. *Un autre Parti de la même Nation, après avoir surpris des Coureurs des bois, est surpris lui-même. Mr* de Frontenac *propose une entreprise à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Frégate pour France, & il est contraint de relâcher à* Plaisance. *Une Flote* Angloise *vient pour tâcher de prendre cette Place, mais elle manque son coup. L'Auteur achéve heureusement son Voyage.* 170

LETTRE XXIV.

Le projet de Monsieur de Frontenac *est rejetté à la Cour, & pourquoi. Le Roi donne à l'Auteur la Lieute-*

nance de Roi de l'Iſle de Terre-Neuve, &c. Avec une Compagnie Franche. 189

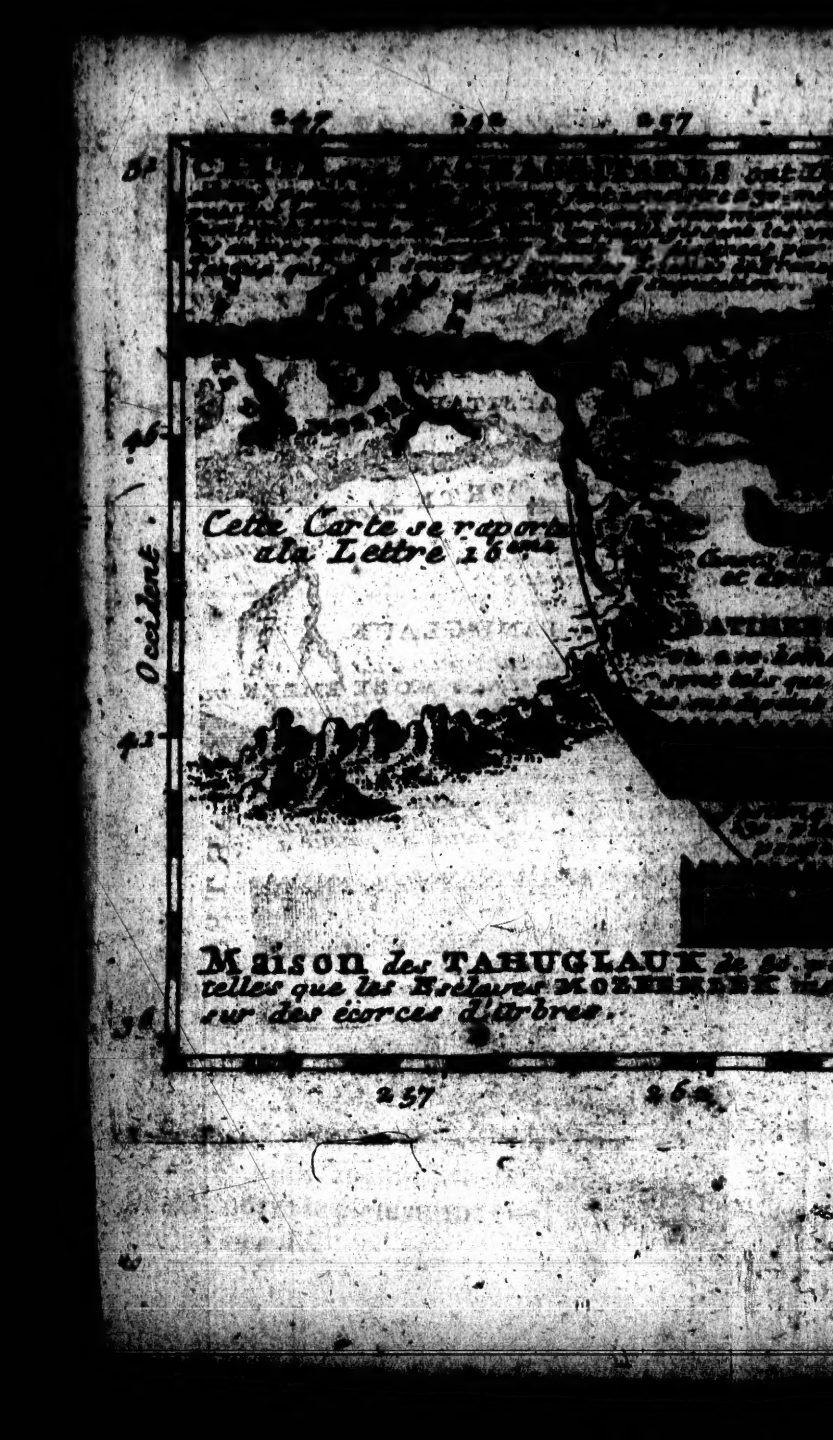
LETTRE XXV.

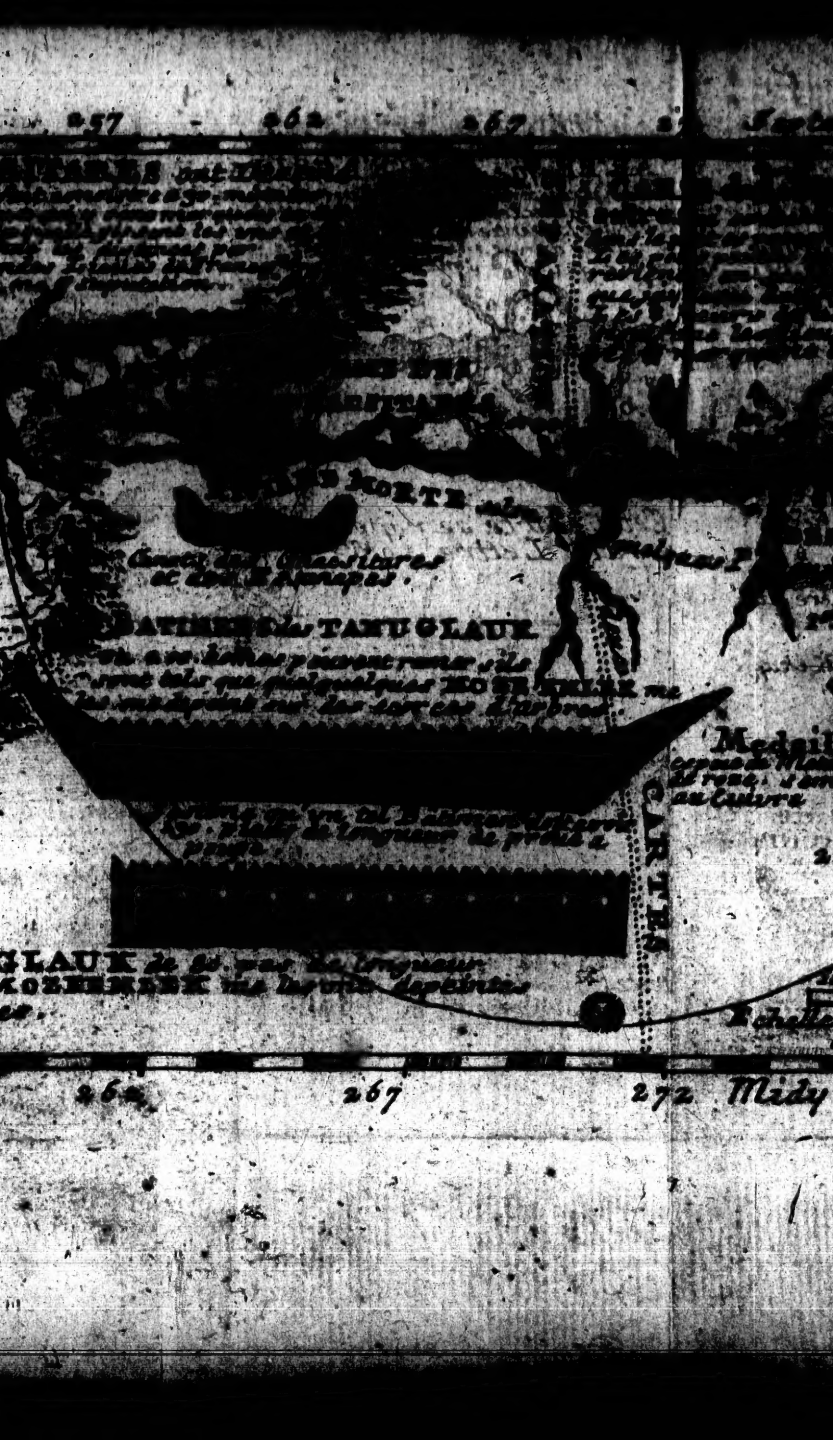
Départ de l'Auteur pour Plaiſance. *Une Flote de* 30 *Vaiſſeaux* Anglois *vient pour ſe ſaiſir de cette Place. Elle s'en retourne après avoir manqué ſon coup. Raiſons du mauvais ſuccès des* Anglois *dans toutes leurs entrepriſes de l'Amérique. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de* Plaiſance. *Départ de l'Auteur pour le* Portugal. *Combat contre un Corſaire de* Fleſſingue, *&c.* 198

Explication de quelques Termes qui ſe trouvent dans le premier Tome. 211

Fin de la Table.

Terre-
pagnie
189
I.
e. Une
vient
. Elle
ué son
es des
prises
l'Au-
sance.
Portu-
ire de
198
qui se
. 211


Cette Carte se raporte
a la Lettre 16ème
Occident
Maison des TAHUGLAUK
telles que les Esclaves MOZEEMLEK
sur des écorces d'Arbres.


257
262
267
MORTE
TANUGLAUK
Medail
CARTES
GLAUK
262
267
272
Midy

287
RIVI·LO
2.me face de la Medaille
R. des Mis
Fort de
Crevecoeur
40 . 60 . 80 . 100
277
282
287

Fort Dulhut
SUPERIEUR
Fort de
Crevecoeur
Ouabach
287
292
297

DE

BAR

L

Départ
crip
Vill
ſuiv
Lo
ver
fili

Je
ci ,
mai

SUITE DES VOYAGES DU BARON DE LAHONTAN.

LETTRE XVI.

Départ de l'Auteur de Missilimakinac. *Description de la Baye des* Puants, *& de ſes Villages. Ample deſcription des Caſtors, ſuivie du voyage remarquable de la* Riviere Longue, *avec la Carte des Pays découverts, & autres. Retour de l'Auteur à* Miſſilimakinac.

MONSIEUR,

Je ſuis revenu de ma courſe, Dieu merci, & vous connoiſſez ſuffiſamment ma main pour être pleinement convaincu, que

je ſuis encore au nombre des vivans. J'ai vû cette Riviére nommée Longue qui ſe décharge dans le Fleuve de *Miſſiſipi*. J'aurois bien ſouhaité pouvoir ſuivre le cours de cette Riviére juſqu'à ſon origine, mais il s'y rencontroit trop d'obſtacles, & il a fallu que la raiſon l'ait emporté en cela ſur le plaiſir. Mais c'eſt déja reſter trop long-tems ſur le général. En matiére de voyage, vous aimez les détails & les journaux, hé bien j'ai dequoi vous contenter. Le vingt-quatre du mois de Septembre dernier je m'acheminai avec mes Soldats & mes cinq Chaſſeurs. Ces derniers étoient comme je vous l'écrivois dans ma derniere, de bons & braves *Outaouas* qui m'ont rendu tous les ſervices que je m'en étois promis. Nos canots étoient neufs & chargez de proviſions & de marchandiſes propres à trafiquer avec les Sauvages Méridionaux. Nous avions le vent à ſouhait; il étoit Nord, & conſéquemment en poupe; auſſi fîmes-nous quarante lieuës en trois jours. Ce fut pour entrer dans la Baye des *Puteouatamis* qui eſt à cette diſtance de *Miſſilimakinac*. Pluſieurs Iſles forment, & même ferment en quelque maniere l'entrée de cette Baye elle a dix lieuës de large, & vingt-cinq de profondeur.

Le vingt-neuf nous entrâmes dans une petite Riviere aſſez profonde: elle ſe dé-

charge dans un certain endroit où l'eau du Lac monte trois pieds à pic en douze heures, & descend tout autant. J'eus le tems de me bien confirmer dans la certitude de ma remarque, car je séjournai-là trois ou quatre jours. Cette Riviere est bordée de Villages habitez par les *Sakis*, les *Pouteouatamis*, & quelques *Malominis*. A des noms si bisarres ne prendriez-vous point ces gens-là pour des Bourgeois du Royaume de Lucifer, mais non, car les Jésuites ont aussi là un Convent, & vous sçavez que ces Révérends appartiennent fort aux Rois de la Terre, & qu'ils sont beaucoup de ce Monde-ci. Ces Sauvages font un grand commerce de Pelleteries & de bled d'Inde; ils ne peuvent être mieux situez pour ce trafic; car comme c'est le passage le plus court, & le plus commode pour le Fleuve de *Missisipi*, les Coureurs abordent-là en grand nombre, & enlévent les Marchandises. D'ailleurs le terroir y est admirable, & d'un si bon raport qu'avec fort peu de culture il produit du Froment d'Europe, des Pois, des Féves, & quantité de fruits que l'on ne connoît point en France. Au reste, vous allez voir que ces Villageois ne sont pas moins bons que leurs terres. Quand nous fûmes débarquez, & lorsqu'à peine je commençois à me reposer dans ma cabane, je fus honoré d'une magnifique députation.

C'étoient les guerriers des *Sakis* qui venoient au nom de toute la Nation me saluer, & me souhaiter la bien-venuë. Cette cérémonie ne se passa pas en belles harangues, ni en complimens étudiez ; les Sauvages aiment trop le solide pour user de ces viandes creuses, & ils sont trop les Partisans déclarez de la sincérité pour se plaire à mentir avec éloquence & avec art, sans payer en monnoye de Singe, ils s'expriment par des gambades, & au lieu de périodes arondies, quarrées, ou tout ce qu'il vous plaira, ils mettent tout leur corps en action & vous régalent de mouvemens non cadencez. Apparemment qu'ils ont choisi ce genre de salutation comme celui qui témoigne plus naturellement l'épanchement du cœur. Quoiqu'il en soit, ces Guerriers m'honorérent de deux sortes de danses, celle du Calumet & celle du Capitaine. La premiere est un signe de Paix & d'amitié, l'autre marque l'estime & la considération, les deux autres Nations m'envoyérent successivement la même Ambassade ; on y observa tout le même cérémonial ; ainsi vous conceverez aisément, Monsieur, que j'étois rebuté de bal, à tout moment je m'imaginois avoir ces desagréables danseurs à mes trousses, & je me comparois à ces gens vifs qui souffrent mort, & passion lorsqu'ils sont obligez d'entendre jusques à *Amen* l'ennuyeuse & assommante

harangue d'un pédant. Mes réponſes furent courtes, déciſives & ne me fatiguérent pas tant le corps. Je répondis de la bourſe à ces complimens de jambe. Il m'en couta quelques braſſes de tabac de Breſil, ce qui eſt un parfum excellent pour ces Sauvages, & certains cordons de raſſade, ou conterie de Veniſe dont ils brodent leurs Capots. Je croyois les danſes finies, & je me trouvois heureux d'en être quite à ſi bon marché, mais je me mécomptois très-fort. Le lendemain des trois Députations, dès le matin, les *Sakis* me firent inviter à un repas. J'acceptai l'offre par complaiſance & par curioſité. Je fis porter de la vaiſſelle au Village, vous ſçaurez que c'eſt la coûtume, & que ces bonnes gens ne pouſſent point leur hoſpitalité juſqu'à l'uſtenſil: ſur le midi je me rendis à la ſale des banquets, c'eſt-à-dire, en ſtile Sauvage, dans une Cabane où le dénûment & la ſimplicité brilloient beaucoup. On débuta par ſe dire des honnêtetez de part & d'autre, après quoi je me figurois bonnement qu'il ne s'agiſſoit plus que d'une fonction de machoires. Où étois-je? Pour m'égaiſer l'appetit il me fallut s'il vous plaît eſſuyer un Opéra de deux heures. Chaque Guerrier chanta, danſa, pouſſa des cris d'une joye enragée, dit des quolibets un peu moins polis que ceux de nos Halles, en un mot remplit fort exac-

tement toutes les dissonances de leur impertinente musique. Je ne desespere pas de vous la décrire un jour plus amplement, attendez que je sois un peu plus desoccupé. Après la fin de la mélodie les Esclaves firent la Scéne que je souhaitois, ils aportérent à manger. Nous étions tous dans la posture des Orientaux, ce qui ne m'accommodit pas beaucoup, & chacun avoit sa portion devant sois, peu près comme des Moines dans leurs Réfectoires.

On me servit le premier, & vous allez voir par le nombre de mets si l'on ne me croyoit pas très-bien partagé d'estomac. Outre un copieux boüillon composé du suc de plusieurs sortes de viandes, je pouvois apaiser la fureur de ma faim sur trois plats : le premier c'étoit deux poissons blancs dans leur naturel, & sans autre assaisonnement que d'avoir été cuits à l'eau, le second portoit une langue de Chévreüil entourée de cotelétes, le tout boüilli, deux Gelinotes des bois, un pied d'Ours de derriére, & une queuë de Castor garnissoient un seul plat de rôti. J'aurois cédé tout au moins deux de mes plats pour une bouteille de bon vin, mais cette ame du repas manquoit. En récompense ils me firent boire d'un sirop d'érable batu avec de l'eau : je trouvai cette liqueur délicieuse ; ils m'ont apris comment ils faisoient ce sirop, peut-être vous

l'écrirai-je un jour. Le festin dura autant que la danse, deux heures. Mais la Fête ne finissoit pas avec la table. Il falloit recommencer de plus belle à chanter, & ce fâcheux redoublement de musique devoit durer jusqu'à la nuit. Le pis de l'affaire, c'est que j'étois obligé de chanter comme les autres. Je vous avouë, Monsieur, que je ne me sentis point assez de patience pour soûtenir une si rude corvée. Heureusement il y avoit reméde. Il m'étoit libre de m'adresser à l'un de ces chefs de la Nation qui composoient la troupe *Festinante*, & de le prier de vouloir bien tenir ma place sous prétexte que j'avois des affaires. Cela se pratique parmi les Sauvages aux jours de cérémonie, ils employent alors un second sans que l'assemblée s'en formalise. Je ne manquai donc pas à user du privilége. Un pere de famille consentit à faire ma partie, & à la bonne odeur d'un morceau de tabac que je lui mis à la main, il accepta le parti de la meilleure grace du monde, & moi de me tirer au plus vîte de cette cohuë. Il me restoit encore assez à pâtir; car je ne pûs me dispenser de donner les deux jours suivans aux deux autres Nations, & ce fût chez l'une & chez l'autre toute la même frairie.

Je ne vis rien dans ces Villages qui soit digne de vous, à l'exception d'une particula-

c'eſt ce que perſonne ne révoque en doute, ils ſe domicilient ſous terre à la maniére des Rénards ou des Lapins, & il n'y a que la ſoif qui les méne à la Riviere. Nos Sauvages ont une plaiſante imagination touchant ces Terriens. Ils diſent que ce ſont des lâches, des indolens, des pareſſeux qui ne voyant rien faire ſont chaſſez des Cabanes par les Caſtors de la bonne eſpéce. Si vous me demandez ce que c'eſt que la Cabane des Caſtors, je vous dirai par proviſion que c'eſt une demeure très-artiſtement conſtruite par eux-mêmes & laquelle eſt quelquefois aſſez ſpacieuſe pour contenir juſqu'à quatre-vingt de ces induſtrieux animaux; une autrefois vous en aurez davantage là-deſſus. Pour revenir aux Terriens, les Sauvages mettent entre ces Caſtors bâtards, & ceux de la bonne race, à peu près la même différence que celle que nous mettons entre les Gueſpes & les Abeilles. Les Caſtors laborieux ne peuvent ſouffrir les fainéans Terriens, & ils s'acharnent ſur eux avec tant d'opiniâtreté que ceux-ci ſont contraints d'abandonner la partie, & de s'éloigner entierement des Etangs, & des Lacs, de la même maniére, & pour la même raiſon que les Gueſpes ſont chaſſées des ruches. Quand à la figure, ces deux ſortes de Caſtors ſont tournez de même. Il eſt vrai que les Terriens ont le poil plus court, & commun-

gé sur le dos & sur le ventre ; mais cela ne vient pas de nature ; ces animaux gâtent & corrompent ainsi leur belle peau lorsqu'ils entrent dans leurs Palais sous-terrain, ou quand ils en sortent.

Au reste, n'en déplaise aux découvreurs de la nature, aux chercheurs de merveilles & de secrets sur les terres de cette divine ouvriere, il n'est point vrai que les Castors se mutillent, & se fassent eunuques pour échaper à la trop pressante poursuite des chasseurs. Non ces mâles estiment plus leur sexe, & font plus de cas que cela de la propagation de leur rare espéce. Je ne puis même concevoir sur quel fondement on a bâti une si grande chimére. Premierement la matiére qu'il a plû à la secte d'Hipocrate de nommer *Castoreum* n'est pas renfermée dans ces précieuses & multiplicantes parties elle est dans un réceptacle, un véhicule ou une maniére de poche qui est singuliere à la machine organique de ces animaux & que la nature semble n'avoir formée que pour eux. L'usage que le Castor fait de cette matiére, c'est de s'en nettoyer & [illegible] les dents lorsqu'elles sont plein[illegible] gomme de quelque arbrisseau dans lequel il aura mordu. Mais quand j'accorderois que le *Castoreum* est dans les testicules, comment cet animal pourroit-il les couper sans [illegible] tous les nerfs des aînes auxquels

ils sont attachez près de l'*os pubis* (trouvez-moi Officier *Huron* qui parle plus pertinemment d'anatomie) mais en me mettant sur mes loüanges j'ai perdu la conséquence que je voulois tirer de ce déchirement de nerfs. N'importe je ne démorderai pas pour cela de mon scientifique raisonnement. C'étoit bien à Elian & à d'autres réveurs de naturalistes comme lui de nous venir parler de la chasse des Castors ? Avoient-ils puisé cette connoissance dans les méditations du cabinet ? s'ils avoient eû la gloire de vivre comme moi parmi ces amphibies, ils auroient sçû qu'un Castor ne s'embarasse point du tour du chasseur. Vous sçaurez d'abord que cet animal a la précaution de ne point s'éloigner du bord de l'Etang où sa Cabane est construite ; de plus il a toûjours l'oreille au guet, & si-tôt que par le moindre bruit, il soupçonne qu'on lui en veut, il plonge, & nâge entre deux eaux jusqu'à ce que n'y ayant plus de danger, il puisse rentrer sûrement chez soi. Si cette raison ne vous semble pas de poids pour les Castors Terriens, je vous renvoye à l'*os pubis*. Autre argument péremptoire. Si le Castor pour arrêter la poursuite de l'ennemi faisoit la sanglante opération qu'on lui attribuë, la nature lui auroit donné en cela un instinct fort imparfait ; car quand cet animal n'auroit plus son *Castoreum* on ne lui feroit pas

la chasse avec moins d'ardeur ; le *Castoreum* est le butin le moins important, ou plûtôt ce n'est rien en comparaison de la peau ; celle-ci est la proïe dominante & la maîtresse piéce de la bête ; ainsi ce pauvre Castor pour se sauver de l'avarice du chasseur devroit tout au moins s'écorcher tout vif, & lui jetter sa peau à la tête ; encore ne sçais-je après cela si cette Barbare & insatiable figure nommée homme ne voudroit pas la chair & les os de cet innocent animal. Après la discution d'un problême si curieux ; vous plaît-il, Monsieur, que je vous trace ici les dimensions d'un Castor, & que je vous en fasse une peinture Géométrique ? Or écoutez & imaginez-vous me voir le compas à la main prendre les proportions de cet animal.

Un grand Castor a 26. pouces de longueur de l'occiput à la racine de la queuë ; sa circonférence est de trois pieds huit pouces ; sa tête a sept pouces de longueur, & six de largeur ; sa queuë fait bien l'étenduë de quatorze pouces ; elle en a six de largeur, & au milieu elle est épaisse d'un pouce & deux lignes. Cette queuë est d'une figure ovale, l'écaille dont elle est couverte fait un Hexagone irrégulier, & est une espéce d'Epiderme, c'est-à-dire en stile d'Anatomie, une petite peau qui envelope la grande. La queuë du Castor est nerveuse, & lui est d'un grand secours : il s'en sert pour voiturer le

limon, la terre, le caillou, & tous les autres matéreaux qu'il employe avec une adresse merveilleuse à la construction de ses digues & de ses Cabanes. Il a les oreilles courtes, rondes & enfoncées, en quoi vous remarquerez qu'il est diamétralement opposé à la nature de cette certaine vile bête, qui porte sa stupidité dans les oreilles. Les jambes de notre Castor ont cinq pouces, ses pattes trois & demie du talon jusqu'au bout du grand doigt; ses pieds ont six pouces & huit lignes de longueur. Sa patte est faite à peu-près comme la main d'un homme, excepté qu'elle est feuilluë, & que les cinq doigts sont joints comme ceux du Canard par une membrane de couleur d'ardoise. Il se sert de cette patte pour manger à la façon des Singes. Ses yeux ne sont point proportionnez à la grandeur du corps; ils sont petits, & la taille en est semblable à celle des yeux du rat. Quant à sa gueule c'est un vrai arsenal. Tant la nature a pris soin de le bien armer, chaque de ses machoires est munie de deux maîtresses & meurtrieres dents qui ont un grand pouce de longueur, & un quart de pouce de largeur. Il ne feroit nullement bon tomber sous ces dents de défense, ou pour parler doctement, incisives; elles trancheut comme un sabre de damas. Croyez-vous, Monsieur, qu'avec ces terribles instrumens les

Castors viennent à bout de couper des arbres gros comme des barriques? Rien n'est pourtant plus vrai, j'ai vû plus de vingt troncs de ces arbres coupez. Vous seriez plus content, j'en suis sûr, si je vous assurois que j'ai vû les Castors attachez à ce travail, & y réüssir: je vous connois homme à me dire que ces vingt troncs étoient les restes de vingt arbres que les Sauvages avoient abattus pour leurs logemens, ou pour leur chauffage; mais outre qu'on ne ment pas en Canada comme en Europe, j'ai reconnu les traces & les impressions des dents incisives, & cela suffit contre votre incrédulité. Revenons au Castor. Sa fourure est bisarre, & bien différente d'elle-même; elle est formée de deux sortes de poils opposez. L'un est long, noirâtre, luisant & gros comme du crin; l'autre délié, uni, long de quinze lignes pendant l'Hyver, en un mot, le plus fin duvet qui soit au monde. Il n'est pas nécessaire de vous avertir que c'est cette seconde espéce de poil que l'on cherche avec tant d'empressement, & que ces animaux meneroient une vie plus sûre, & plus tranquille s'ils n'étoient vétus que de crin. La peau d'un Castor, de la grandeur que je vous le dépeins, pése environ deux livres: mais comme elles ne sont pas toutes également bonnes, le prix en est différent. La chair en est délicate, la

moitié de l'année, j'entens l'Automne & l'Hyver, mais à condition qu'elle sera rôtie, c'est sa vraye cuisson, autrement on ne la mange qu'à demi-bonté. Voilà, Monsieur, ce que c'est que le Castor; il me semble qu'après une description si exacte, & si bien circonstantiée, vous devez connoître à fond cet animal, & que vous en pouvez parler en maître; mais n'oubliez pas sur tout que cette espéce des bêtes, qu'elle soit amphibie ou terrestre, a le don d'Architecture en partage. Je ne me lasse point de vous redire que leurs ouvrages sont d'une structure la plus fine; ce sont des chefs-d'œuvres de la nature, & l'art avec toute son étude ne sçauroit rien produire de plus beau. Je me promets bien de vous envoyer un jour le plan & le détail de ces admirables demeures. Pour le present ce seroit faire la parenthése trop longue, & de rester trop long-tems sur un même sujet, il vaut mieux continuer mon Journal.

Le quatriéme d'Octobre nous remîmes à la rame; il nous falut refouler quelques petits Courans dans la Riviére des *Puants*, & le six nous arrivâmes au pied du Saut du *Kakalin*. C'étoit un *non plus ultra* pour notre legere Bsoadre; nous fûmes contraints de nous mettre à terre; tout le lendemain fut employé à faire le portage, & le neuf

nous abordâmes au Village des *Kikapous*: je jugeai à propos de m'arrêter-là le jour suivant ; tant pour nous y reposer que pour prendre langue, & dans ce dessein nous plantâmes le piquet auprès du Village. Il est situé très-commodement pour la pêche, car il est sur le bord d'un petit Lac où l'on prend quantité de brochets & de goujons. Un parti de cent *Iroquois*, ou d'une autre Nation ennemie auroient eu bon marché de ce *Kikapous*, & de leur habitation ; car il n'y avoit pas alors plus de quarante Guerriers qui étoient-là pour garder la Patrie, tous les autres étant partis depuis quelques jours pour la chasse du Castor. L'onziéme nous rentrâmes dans nos canots, & après avoir ramé à force de bras pendant toute la grande journée, nous fîmes le soir notre entrée dans le petit Lac des *Malominis*. Nous débarquâmes sur une pointe de terre ; nous soupâmes grassement des Canards & des Outardes que nous avions assassiné au même endroit, & nous y passâmes la nuit dans des Cabanes. Le lendemain de grand matin on se rembarqua, & en peu d'heures nous fûmes au Village de ces Messieurs les *Malominis*. Je n'y restai qu'au tems de tems qu'il m'en fallut pour expédier une petite affaire ; que j'avois avec quelques Sauvages : je leur fis une libéralité de trois brasses de tabac, & eux ne voulant pas me le céder en gran-

deur-d'ame, me *remunererent* de trois sacs de farine de folle Avoine. Ils ne faisoient pas en cela un grand effort de générosité ; cette espéce de grain est chez eux presque aussi commun que l'eau : leur Lac en est tout couvert, ce grain s'éleve au-dessus de l'eau en touffes, & a la tige extrémement haute ; enfin, c'est une des richesses de ces Sauvages, & il en recueille chaque année abondamment.

Le treize on arriva au pied du Fort des *Outagamis*, & je résolus de Cabaner-là. Je n'eus pas lieu de m'en repentir, car le peu de Guerriers qui gardoient ce Poste me firent une réception fort humaine. Après m'avoir régalé à ma porte de la danse du Calumet, cérémonie dont je les aurois dispensez fort volontiers, ils me firent le plaisir solide de nous aporter des Chevreüils & du Poisson : ils s'offrirent de me conduire jusqu'au haut de la Riviére, où leurs gens étoient à la chasse des Castors, & moi ayant pris ces Sauvages au mot, ils me tinrent parole dès le lendemain. Je ne vous marque rien de mon entrevûë avec ces chasseurs, il me reste trop de chose à vous dire sans celle-là. Le quinze nous nous embarquâmes toûjours accompagnez de ces *Outagamis* qui nous servoient de guides, & le dix-sept nous sortîmes de canot au bord d'un petit Lac. C'étoit dans cet endroit-là que le Chef de la Nation faisoit alors sa

résidence, & son Château, ou si vous voulez, sa Cabane, car ce sont termes sinonimes chez ces sortes de Seigneurs, son Château, dis-je, fut le premier objet que nous aperçûmes. Ce Commandant nous laissa tranquillement dresser nos tabernacles, & préparer nos logemens, & si-tôt qu'il nous vit à couvert, il vint à ma Cabane, où il n'omit pas le moindre article de la civilité Sauvage. Au commencement néanmoins, ce Chef ne me voyoit pas tout-à-fait de bon œil; mon voyage lui étoit suspect, & ses honnêtetés, ce qui est rare chez les Sauvages, n'étoient que de l'eau benite de cour. Il s'informa donc de mon dessein, & me demanda de quel côté je prétendois tourner: moi qui pénétrai sa pensée, je le tirai d'abord d'inquiétude. « Ne crains pas, lui » répondis-je, que je veüille aller vers les » *Nadoueſſious* tes ennemis, bien-loin que ce » ce soit là le but de mon voyage, je n'a- » procherai pas cette Nation de cent lieuës. » Je vais à la Riviére Longue, je suis résolu » de la remonter jusqu'à sa source, & pour » te donner une preuve inconteſtable de ma » sincérité, c'est que je te prie de m'accor- » der six de tes guerriers pour m'accom- » pagner. A cette déclaration mon hom- » me prit un air plus ouvert, & la joye s'em- » para de ses yeux. Gloire soit au grand » esprit, me dit-il, de ce que tu ne vas point

trafiquer chez les *Nadoueſſious*; tu ne pourrois leur porter des armes & des hardes ſans fortifier nos ennemis, & par conſéquent ſans nous cauſer préjudice; auſſi vois-je bien que tu n'as ni la mine ni l'équipage d'un Coureur de bois; au contraire il eſt aiſé de remarquer que tu roule dans ton eſprit le projet de quelque découverte. Mais ajoûta-t'il j'ai un conſeil à te donner; prend garde que ta curioſité ne te cauſe de répentir, croi-moi ne remonte pas la Riviére Longue trop haut, tu trouverois une trop grande multitude de peuples, & quoiqu'ils n'entendent pas fort bien la guerre, tu pourrois cependant en être accablé. » Je conçûs qu'il uſoit de périphraſe, & de circonlocution pour m'avertir que j'avois à craindre d'être ſurpris la nuit par quelque nombreuſe troupe de Sauvages, & l'ayant preſſé de m'avoüer ingénument ſi ce n'étoit pas-là ſon ſens, il en tomba d'accord. Inferez, de-là, Monſieur, que ce Sauvage étoit d'une honnêteté ſi circonſpecte qu'il n'oſoit me dire nettement que je pourrois manquer aſſez de vigilance pour me laiſſer ſurprendre. Cependant au lieu de ſix Guerriers que je lui demandois, il m'en donna dix, & me les choiſit parmi ceux qui ayant fréquenté les *Eokoros*, Nation alliée depuis plus de vingt-ans avec les *Outagamis*, ſçavoient la langue, & connoiſſoient

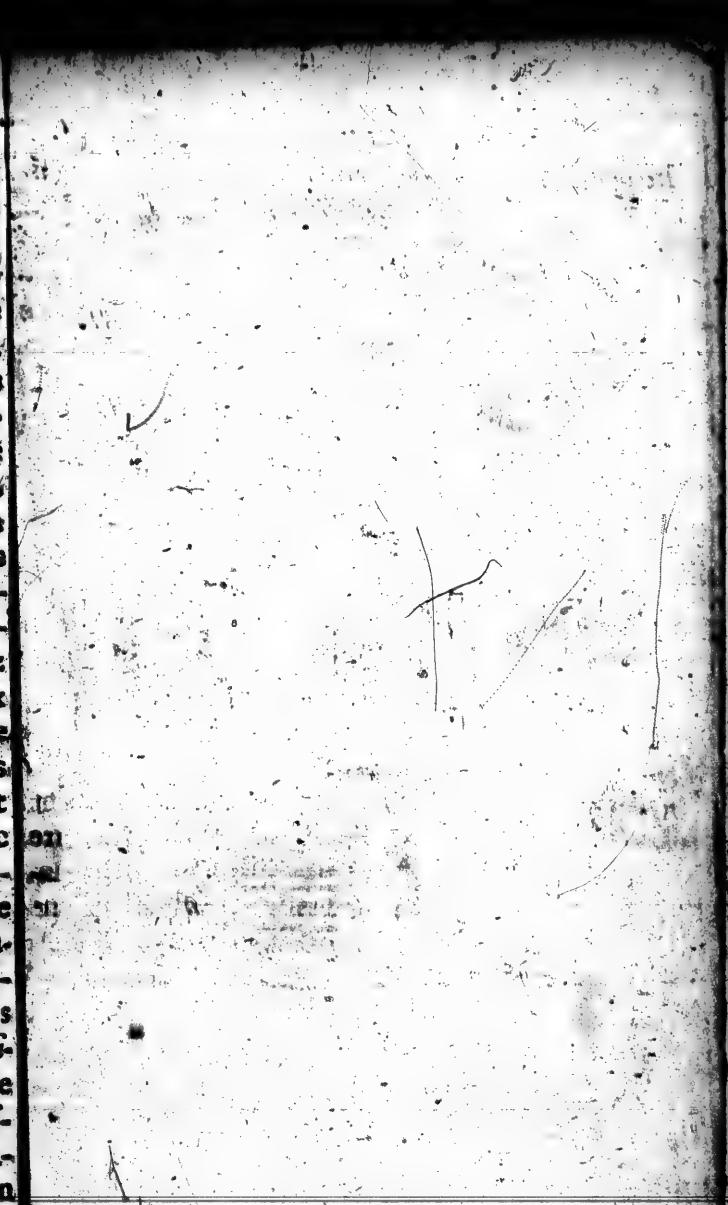
la Carte de ce Pays-là. Je passai deux jours fort agréablement sur le bord de ce Lac. Le Commandant me fit bonne chére, & n'épargna rien de tout ce qui pouvoit contribuer à mon divertissement. Entr'autres plaisirs, il me donna celui de la promenade, mais c'étoit principalement pour me faire voir la disposition d'une chasse de Castors, il me fit remarquer la distance qui doit être entre les Cabanes des chasseurs. J'ai mis ce mystére de chasse sur mes tablettes, & je vous l'expliquerai une autrefois.

Après ce petit intervalle de repos je pris congé de Monsieur le Chef, & pour lui témoigner ma reconnoissance je lui fis des présens magnifiques. Vous croyez que je badine ? il est aisé de vous convaincre du contraire. Je suis trop bon Econome, & trop homme d'ordre pour n'avoir pas écrit cette libéralité sur mon Régistre, en voici un fidéle extrait. Le dix-huit du courant de l'année.... qu'importe? De mon pur & franc vouloir, de mon cœur bon, loyal & non ingrat, j'ai donné en présent & vrai don à son Alteſſe le Commandant des *Outagamis*, actuellement chassant le Castor, 1. un fusil à tirer & à tuer. 2. deux livres de poudre; 3. quatre livres de balles; 4. douze pierres à fusil, (si c'étoit fusil tuant ou fusil allumant, il ne m'en souvient point) & en dernier lieu, une petite hache dont le tranchant étoit as-

fez bien aceré pour couper la tête d'un *Nadouessiou*. Item, j'ai donné auſſi de ma propre main à chacun des deux fils dudit Seigneur Chef, un Capot, & une braſſe de mon bon tabac de Breſil. Le Pere & les Enfans reçûrent tous ces biens comme une groſſe fortune, ils ne ſe laſſoient point d'admirer ma généroſité, & après m'avoir ſouhaité un heureux voyage, ils me laiſſérent pour voir à mon embarquement. Avant que d'en venir-là, il faut vous dire qu'entre ces dix Guerriers qu'on m'avoit donné pour me conduire, il s'en trouva deux qui parloient fort bien *Outaouas*, c'eſt-à-dire *Algokin*, car c'eſt tout le même jargon. Cela me fit beaucoup de plaiſir: ce n'eſt pas que je n'entendiſe déja l'*Ontagamis*, car ce langage & celui des *Outaouas* eſt preſque la même choſe; mais comme il y a pluſieurs mots différens, cela n'auroit pas laiſſé de m'embaraſſer. Au reſte, mes quatre fidéles *Outaouas*, donnérent du grand cœur la main d'aſſociation aux dix guerriers; apatemment que notre petit nombre les inquiétoit, cette augmentation d'eſcorte leur plût infiniment; ils ne pouvoient aſſez m'en témoigner leur joye, & je croi qu'ils me dirent plus de quatre fois qu'avec un tel renfort nous pouvions aller ſans rien craindre juſqu'à la Cabane du Soleil. Cette ſallie Gaſconne me fit rire, & je leur répondis par un autre ridicule, que nous n'aurions pas de

peine à trouver du feu pour la brûler. Voilà ce que j'avois à vous dire avant que de me remettre en route.

Nous partîmes le vingtiéme vers le midi, & nous débarquâmes le soir du même jour à l'endroit où nous devions quitter la Riviere des *Puants*. Nous n'avions que trois quarts de lieuë à faire par terre, & cependant nous y employâmes deux jours à cause des embaras, & des difficultez du portage. Au bout de cette course nous trouvâmes la Riviere des *Ouisconsinc*, & nous y entrâmes dans nos canots le vingt-trois. Cette Riviere est maudite & abandonnée; ses eaux roulent un sale & vilain limon; des deux côtez de son Canalon ne découvre que des Côteaux escarpez, que des Rochers affreux, ou que des Marêts stériles; enfin c'est un de ces païs qui sont comme des Zéros dans le continent ou qui tout au plus ne sont bons qu'à faire admirer la prodigieuse contrariété de la nature. Il m'ennuyoit cruellement pendant une Navigation si rébutante pour les yeux; heureusement qu'elle ne fut ni longue ni pénible. A la faveur d'un courant tranquille nous arrivâmes en quatre jours au Fleuve de *Missisipi* dans lequel se décharge cette haïssable Riviere de *Ouisconsinc*. Le Fleuve de *Missisipi* peut avoir en cet endroit-là une demi-lieuë de largeur, & quant au reste de son cours je ne sçaurois vous en donner une idée



plus r
viere
Oües
de ha
nous
sont
vanta
ne m'
desce
de séj
nous
de Cl
nos b
dénu
donc
tiém
rie a
viere
foulé
qu'en
bas,
le Fl
que j
l'end
de no
gue i
le ma
Sauv
la pr
gross
& qu

plus ressemblante qu'en la comparant à la Riviere de Loire. Il gît Nord-Est, & Sud-Oüest ! elle est bordée de Prairies ; de Bois de haute futaye, & de Sapins. Le vingt-sept nous cabanâmes dans une des deux Isles qui sont sur ce Fleuve, car il n'y en a point davantage, à moins que l'obscurité de la nuit ne m'ait empêché de remarquer les autres en descendant cette Riviere. Nous résolûmes de séjourner dans cette Isle ; parce que nous nous flâtions de faire une bonne provision de Chevreüils, mais au grand préjudice de nos bouches nous la trouvâmes tout-à-fait dénuée de ces animaux. Nous nous remîmes donc en canot dès le lendemain, & le septiéme de Novembre, toute notre canoterie arriva heureusement à l'entrée de la Riviere Longue. Ce ne fût qu'après avoir refoulé plusieurs courans assez rudes, quoiqu'en cette saison-là les eaux fussent au plus bas. J'oubliois à vous dire que j'ai fondé le Fleuve de *Missisipi*, par tout où j'ai pû, & que je lui ai trouvé neuf pieds d'eau dans l'endroit le moins profond. Pendant le cours de notre navigation jusqu'à la Riviere Longue il ne se passa rien de remarquable, sinon le massacre que nous fîmes de deux bœufs Sauvages qui furent aussi-tôt boucanez pour la provision. Nous pêchâmes aussi d'assez grosses barbuës qui nous servirent de casuel, & qui nous tinrent lieu de viande fraîche.

Le huitiéme la Flote entra dans l'embouchûre de cette même Riviere Longue, c'eſt-à-dire que nous nous trouvâmes ſur une eſpéce de Lac preſque tout couvert de joncs: je dis preſque, car il y avoit juſtement au milieu un petit Canal; nous le ſuivîmes juſqu'au ſoir, ayant jetté nos petites ancres nous paſſâmes la nuit, & dormit qui pût dans le canot. Comme ces joncs me chagrinoient j'éveillai mes guides *Ouragamis*, dès le point du jour, & je leur demandai ſi cette importune navigation dureroit long-tems. «Il nous » eſt impoſſible de vous éclaircir là-deſſus, » me répondirent-ils, car nous n'avons ja- » mais fait la même route, ayant toûjours » pris notre chemin par terre. Ce qu'il y a de » certain & dont nous vous répondons, c'eſt » qu'à vingt lieuës plus haut cette Riviére » n'eſt bordée que de bois; & que de prairies. » La réponſe n'étoit guére ſatisfaiſante, & vingt lieuës de roſeaux me paroiſſoient un long trajet. Mais je fus agréablement trompé: car le jour ſuivant ſur les dix heures du matin lorſque je ne penſois qu'à me fortifier dans ma patience; nous aperçûmes que la Riviére ſe reſſerroit, & que ſon Canal qui ſe rétreciſſoit de plus en plus, étoit bordé de bois de haute futaye: cette découverte ſi peu eſperée nous fit plaiſir; on en rama le reſte du jour avec plus de courage, & à meſure que nous avancions nous trouvions

vions ces bois entre-coupez par des morceaux de prairies. Profitant du terrain l'on Cabana le soir sur une pointe, & l'on s'y aprêta un délicieux soûper de viande boucanée, à la vérité c'étoit faute d'une nourriture plus naturelle, & mieux faisante. Le lendemain ne nous fut guére plus favorable: on descendit dans la premiere Isle qui se trouva sur la route, & comme elle paroissoit belle & grande, nous ne doutions point qu'elle ne fut habitée; elle étoit deserte néanmoins. Les bêtes même l'avoient jugée indigne de leur presence; si-bien qu'étant entrez dans cette Isle avec l'esperance d'une copieuse chasse, nous fûmes trop heureux d'y manger du poisson qui puoit la bourbe. Le douze nous allâmes à une Isle éloignée de douze lieuës de celle où nous avions passé la nuit; j'étois surpris d'avoir fait une si bonne journée, à cause du grand calme qui régne dans cette Riviére, laquelle est, je croi la moins rapide qu'il y ait au monde; mais je ne faisois pas réflexion que nous avions le vent en poupe, & que la force du souffle suppléoit bien à la lenteur du Courant. Nous eûmes encore la mortification de ne trouver-là ni venaison ni gibier.

Le septiéme nous fimes onze lieuës, toûjours avec le même vent, & nous débarquâmes dans une troisiéme Isle. Comme il étoit encore de bonne heure, on eut le tems

de chasser : Nos Sauvages tuérent environ une quarantaine de Faisans, j'en fis bien mon profit. Le lendemain, nous fûmes obligez d'aller à l'aviron ; ce n'étoit pas faute de vent ; mais il nous étoit inutile à cause de certains côteaux tous couverts de sapins. Il fallut donc avoir recours à la rame ; mais ce travail ne dura guére : dès le milieu du jour nous découvrîmes à notre gauche de grandes Prairies ; nous jugeâmes bien que nous n'étions pas éloignez de quelque habitation, & en effet, nous aperçûmes peu après quelques Cabanes ; elles n'étoient éloignez de la Riviere que d'un quart de lieuë. Nos Sauvages témoignérent aussi-tôt une grande impatience de voir ce que c'étoit : Je n'avois garde de m'y opposer ; mais afin qu'ils fissent ce petit voyage plus surement, je leur donnai dix de mes Soldats. Nos gens approchant de l'endroit trouvérent cinquante ou soixante hommes sur le *Qui vive* ? tenant leurs arcs bandez ils attendoient de pied ferme ; mais si-tôt que nos *Outaouais* le furent fait connoître par leurs cris, ces Cabaniers jettérent bas les armes, & reçûrent notre troupe avec toute la cordialité sauvage. Ils étoient étrangers aussi-bien que nous ; c'étoient des *Hiroins* qui étoient venus-là pour chasser ; heureusement ils venoient de tuër quelques Cerfs, dont ils firent pre-

sent à nos gens, & ils voulurent même aider à porter cette proye jusqu'à nos canots. Je leur fis l'accueil que méritoit leur honnêteté : afin qu'ils ne me crussent pas ingrat, je leur fis un present de tabac, de couteaux, & d'éguilles. Le tabac leur fit grand plaisir, mais ils furent enchantez du reste : que cela est beau, s'écrioient-ils, chaque couteau & chaque éguille étoit un chef-d'oeuvre de la Nature & de l'Art pour ces bonnes gens, ils ne pouvoient se lasser d'admirer ces bagatelles, & voilà-là dequoi me persuader que chez les hommes l'opinion fait tout. Quand ces *Eokoros* se furent lassez d'admirer, ils prirent congé de nous, & ils allérent faire retentir par tout notre générosité. Ils nous donnérent apparemment des loüanges proportionnées à la haute idée qu'ils avoient du present ; car sur le soir du lendemain nous vîmes la Riviere toute bordée de Sauvages : je croi qu'il y en avoit bien deux mille : Ils dansoient tous de bon coeur à notre intention, à en juger par la force de leurs gambades, nous étions bien avant dans leur estime & dans leurs bonnes graces ; enfin ils ne s'épargnoient pas à sauter, & ce spectacle nous donnoit autant de plaisir qu'il nous faisoit d'honneur. Nos *Ouragans* débarquérent pour leur porter la reconnoissance & les remercimens de toute la Flotte, &

ils revinrent avec quelques Chefs de Famille qui se mirent dans nos canots, & qui nous accompagnérent jusqu'au premier Village : Nous y arrivâmes à minuit : Les Sauvages qui s'étoient joints à nous me presserent fort de venir loger dans leur Habitation ; mais je les refusai constamment : Les *Ouagamis* & quatre *Outaouas* acceptérent l'offre : Pour moi, ayant reconnu le Pays, j'allai cabaner à un quart de lieuë, sur une pointe de terre, & près d'une petite Riviére : Nous fûmes-là dans un profond repos, car nos gens qui avoient pris le parti d'accepter l'hospitalité des Sauvages, leur avoient fort recommandé de ne pas aprocher la nuit de notre Camp.

Le lendemain, pendant que mon monde se reposoit des fatigues de la Navigation, je fus voir les principaux du Pays ; j'en fus très-bien reçû, moyennant mon tabac, mes ciseaux, mes coûteaux, & mes aiguilles, car il n'y avoit rien à faire sans cela, & j'avois plus la mine d'un Mercier à balle, ou d'un Savoyard, que d'un Officier. Ces Chefs ne manquérent pas non plus de faire de sublimes réfléxions sur l'excellence de ma mercerie ; mais ils donnérent aussi de grandes loüanges aux François, disant qu'ils nous connoissoient de réputation, & qu'ils étoient ravis de nous voir en leur Pays. Ils donnérent une marque de cette bonne vo-

lonté pour notre Nation ; car le douze étant rentrez dans nos canots six cens de ces Sauvages marchérent sur le bord de la Riviére pour nous escorter une partie du chemin. Nous laissâmes un Village à la droite, & après cinq heures de Navigation je fis faire halte auprès d'un autre Village. Ce fut pourtant sans débarquer : je me contentai d'envoyer aux Chefs quelques presens tirez de mon tresor ordinaire, & j'eus en récompense plus de bled d'Inde & de viande boucanée que je n'en avois besoin. Nous continuâmes d'aller ainsi d'habitation en habitation : L'on ne s'arrêtoit que pour esbaner la nuit, ou que pour faire des largesses. Nous tînmes cette route jusqu'au dernier Village où je résolus d'arrêter pour prendre langue. Nous fîmes notre campement au pied de cette habitation. Celui qui pouvoit passer pour en être le grand Chef étoit un vénérable Vieillard : Il ne nous fit pas grands complimens ; mais on remarquoit bien à ses manieres franches & ouvertes que notre venuë lui faisoit un vrai plaisir ; il en donna une preuve plus efficace, c'est qu'il mit en campagne ses plus habiles Chasseurs, & qu'il nous fit fort bonne chére. La plus importante instruction qu'il me donna fût qu'après soixante lieuës de route nous trouverions les *Essanapes*, il ajoûta qu'il ne pouvoit me donner d'escor-

te pour me conduire jusques-là, parce que sa Nation & celle des *Essanapés* étoient en guerre; que tout ce qu'il pouvoit pour mon service, c'étoit de me livrer six Esclaves qu'on avoit fait sur ces ennemis; qu'en ma considération on leur accordoit la liberté, & que retournant avec nous en leur Païs, ils seroient nos guides; qu'au reste il n'y avoit rien à craindre sur cette route, si ce n'étoit quelques surprises de nuit. Mon sage Vieillard m'éclaircit encore de plusieurs autres choses dont il étoit bon que je fusse averti, & me trouvant suffisamment instruit, je me disposai à me remettre incessamment en chemin. Avant que de quitter ce Village il faut vous faire part de ce que j'y apris. J'eus le tems de causer avec les Chefs, & ils convinrent tous pour me dire que leur Nation consistoit en douze villages & qu'elle pouvoit mettre vingt mille guerriers en campagne; qu'ils avoient eu des forces beaucoup plus nombreuses, mais que la guerre avoit dépeuplé le Pays, & qu'ils avoient eu trois ennemis tout à la fois sur les bras, sçavoir, les *Nadonessis*, les *Panimoha*, & les *Essanapés*. Quant à ce que j'ai pû connoître par moi-même, je remarquai que les habitans de ces douze Villages, bien-loin d'avoir la férocité que notre prévention attribuë aux Sauvages, avoient au contraire beaucoup de douceur & d'humanité. Leurs Cabanes

sont longues & construites en forme de Dôme; la figure en est semblable aux cabanes de nos Sauvages, mais la matiére n'est pas la même; les Palais dont je vous parle sont faits de roseaux & de joncs entrelassez, & enduits de terre grasse. Ils ne manquent pas de Dieux, les bonnes gens; car ils adorent le Soleil, la Lune, & toutes les Etoiles: Si pour invoquer celles-ci en détail ils donnoient un nom à chaque Etoile, vous jugez bien que leur Calendrier seroit tout autre chose que le nôtre. Ils vont nuds, tant les hommes que les femmes, & ils ne cachent que les parties destinées à la génération. Ils n'observent pas tout-à-fait cette aimable égalité qui se trouve parmi les autres Sauvages, & ils ont entr'eux une espéce de subordination. Une maniére de muraille enceint leurs habitations; des branches d'arbres, & des faseines tiennent lieu de brique ou de pierre, & la terre grasse, de ciment. Le vingtiéme dès la pointe du jour nous levâmes l'ancre: Le vent soufflóit en poupe, ce qui m'engagea, pour en mieux profiter, de passer la premiére Isle que nous rencontrâmes, & de naviguer jusqu'au soir; nous cabanâmes dans une autre Isle, ou plûtôt dans un desert, tout le fond n'étant que de gravier & que des cailloux. Le lendemain nous eûmes le même vent, & com-

mêmes six *Essanapés* m'assurérent qu'il n'y avoit sur ce Fleuve ni Rocher, ni Bancs de sable, je vis voguer non-seulement toute la grande journée, mais aussi toute la nuit. Le vingt-trois au retour de l'aurore nous fûmes contraints de mettre à terre; c'étoit pour gommer un de nos Canots qui faisoit eau. Pendant que les Experts s'occupoient à cette réparation nous eûmes le tems de faire cuire & d'aprêter les Chevreüils qu'on m'avoit donnez chez les *Eokoros*. C'étoit au bord d'un bois que nous avions débarqué; nos Sauvages ne doutant point que le lieu ne fût bon à la chasse y entrérent; mais n'ayant trouvé que de petits Oiseaux, ils les jugérent indignes de leur courroux, & ils s'en revinrent avec la même charge qu'ils avoient en partant. A peine avions-nous remis à la voile que le vent s'abatit tout-d'un-coup: il fallut donc recourir à la rame; mais nos gens la manioient fort mal; & n'en pouvant plus de sommeil, à cause qu'ils n'avoient pas dormi la nuit précédente, ils se baïssoient plûtôt qu'ils n'avançoient. Cela m'obligea d'arrêter à la premiere Isle que nous trouvâmes, ce fut deux heures après notre rembarquement: Cette Isle étoit grosse & fort couverte. Nos *Essanapés* nous y avoient promis une copieuse récolte de Lièvres, & ils ne nous trompérent pas, car en effet

nous en prîmes une grande quantité. Ces ombrageux animaux ne pouvoient se choisir un domicile plus propre à les rassurer contre leur timidité naturelle ; il n'étoit pas possible de leur donner la chasse, tant ils étoient inabordables à cause de l'épaisseur des broussailles : on fut obligé de mettre le feu en plusieurs endroits, par cette ruse nos Liévres prennent chaudement l'allarme, ils abandonnent le gîte, tout est chez eux en rumeur & en mouvement ; mais les pauvres bêtes fuyant le danger trouvoient la mort, & nos gens n'avoient que la peine de les assommer. Mes soldats s'accommodérent bien de cette viande ; & ils en firent une telle débauche que cela les plongea dans un sommeil extraordinaire. J'eus toutes les peines du monde à les en tirer lorsqu'un horrible bruit s'étant élevé tout-à-coup, je crûs devoir faire mettre mon monde sous les armes ; il me fallut donc apeller, crier, tirer par le bras, pincer, enfin, faire je ne sçai pas quoi pour avoir raison de ces dormeurs. Comme ce bruit me causoit de la frayeur, franchement je n'étois pas fort à mon aise, & je maudissois de bon cœur la chasse des Liévres. Enfin, mes soldats se réveillent à demi, & ils endossent le harnois sans savoir trop ni ce qu'on leur demande, ni ce qu'ils font. Pour moi, j'avois déja fait

une grosse provision de valeur, & j'avois obtenu de Dame Nature qu'elle me permettroit d'agir en Preux : j'avois déja fait mon Ordonnance d'Armée, & javois disposé mes gens à peu près comme le brave Tharson dans l'Eunuque de Terence. Mais il fallut rengainer ; l'ennemi ne parût point & quand nous, las de l'attendre, fîmes nos diligences pour le prévenir, après avoir beaucoup marché du côté que le bruit venoit, nous ne trouvâmes rien, & les plus sensez conjecturérent que c'étoit une troupe de Loups qui, dans un bois vis-à-vis de notre Isle, se divertissoient à nous faire peur.

Le jour suivant, qui étoit le vingt-quatre, nous partîmes de cette Isle : notre navigation fut très-lente, douze lieuës en deux jours ; ce n'étoit pas trop. Mais c'étoit la faute de nos Sauvages ; ces Messieurs voulans se donner l'utile plaisir de chasser chemin faisant, obtroyoient à pied nos canots aux dépens des Canards & des Oyes, dont il fut fait un grand massacre. Notre premier cabanage se fit à l'embouchûre d'une petite Riviere à main droite ; Les Esmerillons m'ayant dit qu'il n'y avoit plus de là que dix-huit lieuës jusqu'au premier de leurs Villages, je consultai là-dessus nos Alliez, la résolution du Conseil fut que je devois faire prendre les devans à deux de

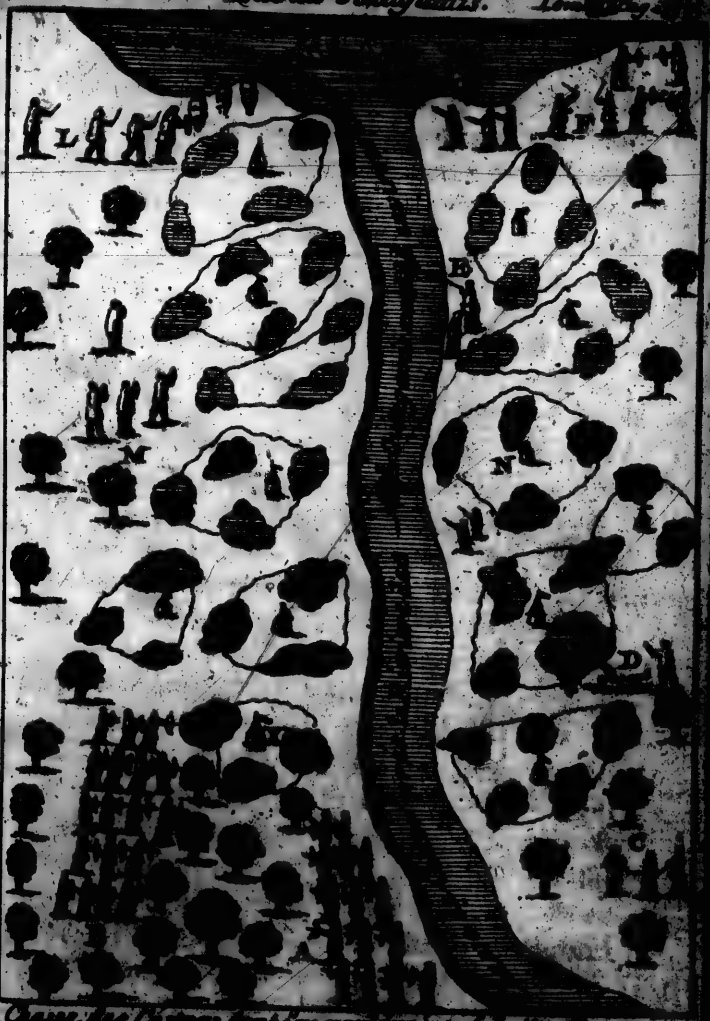
ces prisonniers délivrez, pour aller porter à leur Nation la nouvelle de notre arrivée, & c'est ce que je ne manquai pas d'exécuter. Le vingt-six on rama de toute la force possible pour tâcher de faire les dix-huit lieuës ; mais nous ne pûmes y réüssir, nous rencontrâmes en je ne sçai combien d'endroits de la Riviére des voitures de bois flotant, si-bien que nous fûmes contraints de passer la nuit sur l'eau, & de dormir comme nous pûmes dans nos canots. Le 27. vers les onze heures du matin, nous aprochâmes de ce premier Village des *Essanapés*, & nous eûmes grand soin dès-lors d'aborer à la prouë de chaque petit vaisseau le grand Calumet de Paix ; car nous eussions été très-fâchez qu'on nous eut pris-là pour des ennemis.

Comme nos précurseurs avoient annoncé notre venuë, la Nation étoit allerte, & l'on avoit déja pris ses mesures pour nous recevoir. En effet, si-tôt que nous fûmes à la vûë du Village ces *Essanapés* accoururent en foule vers la riviére ; je croi qu'ils n'étoient pas moins de cinq cens. Ils nous invitérent à venir à terre, & cette invitation se fit par une danse, par des cris, ou plûtôt par des hurlemens. Nous répondîmes à leur civilité qu'en faisans ce qu'ils souhaitoient, & ce que nous ne souhaitions pas moins qu'eux, je veux dire

notre débarquement. Comme nous allions sortir de nos canots, il me parut que ces Sauvages poussoient leur zéle un peu trop loin, & soupçonnant qu'ils avoient dessein de nous piller, je leur fis dire de s'éloigner du rivage, à quoi ils se soûmirent sans balancer. Nous fîmes donc notre descente tranquillement, & ayant pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de notre bagage, nous nous tournâmes vers cette multitude. Ces Sauvages nous voyant rassurez se raprochérent, & s'étant prosternez jusqu'à quatre fois, les mains sur le front il ne tint qu'à moi de sentir le doux fumet de l'adoration. Après cette premiere cérémonie qui commençoit à me fatiguer, ils nous prirent entre leurs bras, & nous enlevérent comme des corps saints, le tout au bruit d'une musique enragée; ils faisoient des cris de joye à étourdir, & à casser la tête. Arrivez à la porte de l'habitation, les porteurs se déchargeant de leur fardeau nous remirent sur nos pieds, & nous restâmes-là jusqu'à ce que les préparatifs de notre entrée fussent achevez. Après une pause assez ennuyeuse, enfin la Bourgeoisie, ou pour parler plus notablement la Régence de la Place arriva. Elle consistoit en six tens, hommes tenant l'arc d'une main, & la fléche de l'autre, & commandez par un Chef qui paroissoit avoir cin-

quante ans. Ce bataillon ſortit donc au-devant de nous, & moi jugeant de ce que je voyois, par nos coûtumes, & par nos uſages, je crus que les *Eſſanapés* ne s'étoient armez que pour nous faire plus d'honneur. Mais nos *Outagamis* prenoient la choſe bien différemment. Ce ſont des inſolens, me dirent-ils; ils vous inſultent; puis ſe retournant vers les *Eſſanapés*, jettez leur criérent-ils, l'arc & la fléche, & mettez-vous dans votre devoir. Mais les deux eſclaves à qui j'avois fait prendre les devans s'étant aprochez de moi, m'aſſurérent que c'étoit la maniere, & que ſes compatriotes n'y entendoient aucun mal. Cependant, les *Outagamis* n'en voulurent point démordre, & ils me preſſérent ſi fort, qu'à leur ſollicitation j'avois déja repris le chemin de la Riviére. Les *Eſſanapés* voyant que c'étoit tout de bon, nous donnérent gain de cauſe, & firent, quoique d'aſſez mauvaiſe grace, ce que l'on exigeoit d'eux. Dès qu'ils ſe furent défaits de leurs armes, je ne fis plus de façon, & retournant nos pas nous paſſâmes à travers les *Eſſanapés* déſarmés, & nous entrâmes triomphans dans le Village. Ces habitans nous regardoient, ils nous examinoient, ils nous mangeoient des yeux, de tout notre équipage rien ne les arrêta plus que nos fuſils, ils ne connoiſſoient que par oüi dire ces

machines meurtrieres, & ils ne pouvoient se lasser de les regarder. Il y avoit bien de la convoitise, à ce que je m'imagine, dans leur curiosité : ces fusils leur faisoient grande envie; mais nous en avions trop de besoin pour nous en défaire. Quand tout le cortége fut entré, le Chef me mena dans une longue & large Cabane, je croi que c'étoit un Palais de réserve, & qu'on nous en donnoit l'étrenne, car il ne paroissoit point que personne y eut logé. Ils me mirent donc là-dedans avec mes vingt soldats, car je n'en avois pas plus, & je ne doutois point que tous nos autres compagnons de voyage ne suivissent; mais je fus tout étonné d'entendre de la dispute à la porte de la Cabane, je demandai ce que c'étoit, & je connus que les *Essanapés* refusoient l'entrée aux *Ouraganis* : Ils ont voulu, disoient-ils, susciter une querelle entre nous & ceux qui nous viennent voir; dès-là ils sont indignes d'entrer dans la Cabane de Paix. Cependant : je me déclarai hautement pour les *Ouraganis*, j'ordonnai à mes soldats de leur ouvrir la porte, & je priai ces mêmes *Ouraganis* de venir me joindre sans faire aucune violence. Mais eux au lieu d'entrer, me conseillérent de sortir au plus vîte, & encre qu'ils me parloient d'un ton fort persuasif, leur allégué me parut si vrai-semblable, que je me mar-



Chasse des Castors dont j'ay parlé [illegible] Lettre Page

[illegible]

chandai point : Je laiſſe la Cabane & le Village, & je regagne à grands pas l'endroit du rivage où nous avions laiſſé nos canots. Nous prîmes avec nous les quatre Eſclaves *Eſſanapés*, & nous nous chargeâmes de les conduire juſqu'au premier Village qui ſe trouveroit ſur notre route. Ces Sauvages que nous quittions ſi brûſquement ne traverſérent point d'abord notre départ ; ils nous laiſſérent embarquer paiſiblement ; mais lorſque nous ne penſions qu'à nous éloigner de ce Village ſuſpect nous fûmes atteints par une Pirogue ; elle étoit montée de cinquante *Eſſanapés*, ſans y comprendre les deux autres priſonniers que nous avions amenez du Pays des *Eokoros*. Ils étoient chargez du meſſage, & l'un d'eux nous cria que le Chef de l'habitation nous barroit ſa Riviére. Les *Ouaga-mis* prirent la parole, & toute leur réponſe fut de demander aux *Eſſanapés* s'ils avoient aporté une montagne pour l'opoſer au paſſage de nos canots, & tout en badinant-là, nous avançions d'une grande force, & en très-peu de tems nous gagnâmes le ſecond Village qui eſt à trois bonnes lieuës du précédent. Les *Eſſanapés* de la Pirogue allérent rendre compte de leur commiſſion, & raporter à leur Chef que nous avions franchi gayement ſa barriére.

Je ne voulus point arrêter à ce ſecond Village, & je réſolus de naviguer juſqu'à

la principale habitation : par-là je ménageois mon tems & mon trésor : nous passions à la vûë de plusieurs Villages, & si nous nous étions reposez par tout, cela m'eût emporté bien des jours, & mon tabac, sur tout, auroit souffert une copieuse opération. D'ailleurs, il n'y avoit que le Grand Chef de la Nation qui pût nous faire justice sur nos griefs, & c'étoit le seul Tribunal où nous devions porter nos plaintes. Je vous ai dit que les *Essanapés* vivoient sous une espéce de Gouvernement, n'oubliez pas, s'il vous plaît, cette circonstance, Monsieur. Nous fîmes donc une Navigation toute unie, & le huitiéme jour nous entrâmes dans le Port de cette Capitale champêtre, c'est-à-dire, en stile maritime de ce Pays-là, que nous étant aprochez du bord nous sautâmes à terre. Il y a cinquante lieuës du premier Village à celui-ci : nous avions fait le chemin en grosse compagnie ; car le rivage étoit toûjours bordé d'une foule de gens qui sembloient être de nos amis, & qui paroissoient désaprouver ce qu'on nous avoit fait au premier Village. Celui où le grand Chef fait son séjour est situé sur le bord d'une espéce de Lac. Une partie des Habitans accourut à notre débarquement, & nous témoigna toute l'amitié possible. Je fis dresser nos Cabanes à demi quart de lieuë du Village, après quoi je me rendis accompagné des

Outagamis & des *Ouasouas* auprès du Grand Chef. C'eſt un phantôme de Roi ; on le nomme le Cacique de la Nation. Il nous fit connoître à ſa maniere qu'il avoit de la joye de nous voir, & il nous fit de grandes offres de ſervice. Les *Outagamis* n'oublierent pas de lui faire l'hiſtoire de ce qui s'étoit paſſé au premier Village, Sa Majeſté Eſſanapienne en parût indignée, & dit qu'il falloit enlever ce Chef & le lui amener ; ce fut toute la raiſon que nous en tirâmes. Pendant l'Audience dix de mes Soldats en exécution de mon ordre, ſe rendirent auprès de nous avec les quatre priſonniers *Eſſanapés* ; j'en fis ma cour à cette figure de Prince, & je les lui préſentai : je remarquai qu'il prenoit goût à l'offrande. Pour les quatre Eſclaves je crus qu'ils ne finiroient point leurs proſtrations : ils ne ceſſoient de ſe jetter à terre devant le Grand Chef & de ſe relever ; ſans exagération cette cérémonie dura une bonne demi-heure. Le bon homme de Sauvage tenoit alors une contenance grave, & l'on auroit dit qu'il ſentoit tout le plaiſir miſtérieux de l'adoration. Vous jugez bien, Monſieur, que je ne me préſentai pas les mains vuides devant ce Dieu Pan. Tant s'en faut je me ſurpaſſai avec lui en magnificence. Je lui donnai un bon gros morceau de tabac, c'étoit le meilleur cadeau que je pûſſe offrir à cette ruſtique &

champêtre Divinité ; mais de plus je lui donnai des coûteaux, des ciseaux, des aiguilles, deux battefeux avec des pierres à fusil, quelques hameçons & un beau Sabre. A la vûë de toutes ces richesses le Monarque ne se possédoit pas : comme tous ses ouvrages lui étoient nouveaux, il les prenoit respectueusement l'un après l'autre, & ne se lassoit point d'admirer ; il se récria je ne sçai combien de fois sur la fabrique d'une aiguille ; il ne trouvoit rien de plus beau que la tête & la pointe de ce petit instrument. Enfin, il étoit plus content de ces bagatelles que ne le seroit notre grand Roy en voyant dans ces coffres tout l'argent de ces Sujets. Au reste ma générosité ne me fût pas infructueuse ; on la récompensa par des matiéres beaucoup plus utiles que celles que j'avois données. Ce chef fit porter dans mon Camp des pois, des féves, des cerfs, des chevreüls, des oyes des canards, & le tout en profusion, si-bien que ma petite semaille de mercerie me produisit, & cela dès le même jour, une abondante récolte de cuisine. Après les complimens, les libéralitez réciproques, je mis mon voyage sur le tapis. Ayant marqué que j'avois dessein d'aller chez les *Gnacsitares*, le Chef m'offrit une escorte de trois cens hommes. Il ajoûta que je faisois bien d'aller voir ces Peuples, que c'étoit une bonne Nation, alliée des

Essanapés depuis vingt-six ans, mais qui étoit obligée d'habiter des Isles pour être plus en sûreté contre les *Mozeemlek* leurs Ennemis communs : Que ces *Mozeemlek* étoient une Nation inquiéte, turbulante, & fort belliqueuse, qu'elle étoit fort peuplée, & que le moindre Corps de Troupes qu'il formassent étoit de vingt mille hommes ; enfin que ces Peuples étoient également redoutables aux *Gnacsitares*, & aux *Essanapés*, ce qui avoit obligé ces deux dernieres Nations à se lier étroitement pour leur conservation. Je donnai le tort aux *Mozeemlek*, & je n'avois garde de faire autrement, car il falloit bien payer de quelque chose l'escorte que j'acceptai avec plaisir. Je demandai outre cela quatre Pirogues, & non-seulement ce Chef me les accorda de bonne grace, mais même il voulut que je les choisisse sur cinquante autres. Ne voulant pas laisser refroidir la bonne volonté du Sire Sauvage, je fis promptement travailler à ces Vaisseaux, on les dola si-bien qu'elles en furent plus minces & plus legéres de la moitié. Que n'étiez-vous-là Monsieur, quand nos bonnes gens d'*Essanapés* virent nos ouvriers se servir de la hache. Il y avoit assûrément de quoi rire. Ils ouvroient tous de grands yeux sur cet instrument, ils se conduisoient de la vûë haut & bas, & ce morceau de bois qu'ils voyoient couper & tomber par

terre leur tenoit lieu d'un grand prodige. Figurez-vous les Suisses lorsqu'ils virent des marionnettes pour la premiére fois ; tels étoient nos *Essanapés* au mouvement de la hache. Mais ce fut bien autre chose quand nous tirâmes quelques coups de pistolet, en l'air ; la frayeur & la consternation s'emparérent alors de leurs visages, & nous aurions conquis toute l'Habitation à grand marché. En attendant que mes Pirogues soient prêtes, & que je quitte ce Village ; je veux vous en conter encore quelques particularitez. Il est d'un contour assez vaste pour mériter le nom de Ville : Les maisons sont des huttes construites à peu près comme nos fours, mais suffisamment exhaussées, il n'entre presque point d'autre matiére dans leur structure que des roseaux & de la terre grasse. Les autres Villages n'aprochent point de celui-ci pour l'étenduë, ni pour le nombre des Habitans ; aussi le Grand Chef y fait-il toûjours sa résidence : Son Louvre, son Château, son Versailles en un mot, consiste en un trou de cabane bâtie vers la côte du Lac ; ce Palais brille au milieu de cinquante autres moins magnifiques où demeurent les parens du Prince ; en sorte que l'on peut nommer ce quartier qui est séparé du reste de l'Habitation, le quartier du Sang Royal. Au reste Sa Majesté Sauvage ne marche jamais qu'en pompe,

& on lui fait l'honneur de joncher son chemin de feüilles d'arbre ; ses habits Royaux sont sa peau, & une écharpe de toile d'écorce qui lui cache sa virilité. Cette Idole ne fait pas grand usage de ses pieds, car il est ordinairement porté par six Esclaves. Vous ne croiriez pas que les *Essanapés* sont une Secte de Pithagoriciens, & que la métempsicose a pénétré, je ne sçai comment, jusqu'à eux. Me promenant dans le Village je rencontrai des femmes qui couroient à toutes jambes ; j'en demandai la raison, & l'on me répondit que c'étoient des nouvelles mariées qui alloient dans l'espérance de gober l'ame d'un Vieillard qui étoit à l'agonie. Cette ame n'étoit point en risque de coucher dehors, car je vous assure que ces jeunes Sauvages qui toutes lui offroient leur matrices avec tant d'empressement étoient bien au nombre de quarante. Ce fût donc par cette avanture que je découvris leur croyance touchant la transmigration des ames. Cela me fit naître l'envie de leur faire une question. Pourquoi, dis-je à quelques-uns d'entre eux, mangez-vous des quadrupédes, des Oiseaux, des poissons, & de toutes sortes de bêtes ; Ne devriez-vous pas respecter tous les corps animez puisqu'il n'y en a pas un qui ne puisse vous procurer une nouvelle vie après votre mort ? Ils me répondirent que la transfusion étoit limitée par les bor-

nes de chaque espéce; & conséquemment que l'ame d'un homme ou d'une femme ne sortoit point hors de la Sphére spécifique du Genre humain. C'est grand dommage, car vous m'avoüerez, Monsieur, que tout au moins les deux tiers de notre espéce ont de belles dispositions pour être baptisez. Avec tout cela, vous noterez, en passant, que nos *Essanapés* ont choisi la plus sage portion de la folie du rêveur Pythagore. La derniere circonstance que j'ai à vous aprendre de ces Peuples, c'est qu'ils ressemblent presque en tout aux *Eokoros*.

Tout étant prêt pour notre départ, nous prîmes congé du Grand Chef. Je lui recommandai nos canots, & je le priai d'interposer son autorité afin que personne n'y touchât; il me le promit foi de Prince, & cependant il me tint parole. Le quatriéme de Décembre nous entrâmes dans nos Pirogues, & nous mîmes à la voile dès le même jour. J'avois dans mon vaisseau dix Soldats, dix *Oumamis*, quatre *Outaouas*, & les quatres Esclaves *Essanapés* qui avoient ordre du Grand Chef de m'accompagner.

Je dois vous avertir ici, Monsieur, que desormais il ne sera plus fait mention du grand Calumet d'Alliance, cette pipe de Paix & d'Union n'a point de vertu chez les Peuples où je vais. Autre avis, c'est que plus je remontois la Riviére, plus je

trouvois de bon sens & de raison parmi les Sauvages. Venons à present au détail de notre navigation. Elle fut courte & pénible le premier jour ; nous ne pûmes faire que sept lieuës à cause de la quantité de jonc dont ce Lac est couvert. Le lendemain nous fîmes dix lieuës, & autant le troisiéme jour ; mais le quatriéme il nous fallut décompter. Il s'éleva un vent d'Oüest-Nord-Oüest qui nous donna de si furieuses secoulles que nous fûmes contraints de gagner terre. Rien ne pouvoit être plus desagréable que cette premiere station. Nous cabanions sur un terroir tout de sable ; il n'y avoit pour toute production que du gravier & des pierres, & autant que la vûë pouvoit s'étendre de tous côtez on ne découvroit que des marais fangeux & hérissez. La Nature ne nous offroit donc rien que de l'eau ; & c'étoit dequoi nous avions le moins de besoin. Il nous auroit fallu du bois pour faire cuire nos viandes, & pour nous chauffer, & à moins qu'il ne fût tombé du Ciel, où le prendre ? Jugez si nous étions mal à notre aise ; le pis de l'affaire, c'est que nous n'avions aucune resource, & si le vent eût duré quelque tems, il falloit nous résoudre ou à périr de faim & de froid, ou bien à faire offre de nos services aux poissons en nous rembarquant, ou nous abandonner à la tempête. Ce sont-là les vilains endroits de la

vie voyageuse, & vous ne sçauriez croire, Monsieur, à quel prix dans ces momens on fait monter son foïer domestique, quelque incommode qu'il soit. Heureusement nous ne passâmes que deux jours dans cette triste situation. Le vent étant devenu plus favorable, on leva l'ancre du meilleur cœur du monde, & l'on se hâta d'attraper une petite Isle où l'on descendit pour se reposer. Nous pêchâmes-là force truites, qui à la vérité n'étoient pas grosses, mais que je trouvai d'un goût excellent. En poursuivant notre route nous passâmes auprès d'une autre Isle où il y avoit des Villages, mais comme il étoit nuit nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Enfin, le dix-neuf du même mois de Décembre, c'est-à-dire après quinze jours de navigation, nous arrivâmes à la pointe de l'Isle où nous devions faire quelque séjour, c'est celle que je vous dessine sur ma Carte par une fleur-de-lis. Nous mîmes donc-là pied à terre, & si-tôt qu'on eut achevé le cabanage, je détachai mes Esclaves *Essanapés*, qui étoient proprement mes guides, pour aller prendre langue. Ils revinrent quelques heures après, & je jugai bien à leur air sombre & morne qu'ils ne m'aportoient rien de bon. Ils me dirent qu'ils avoient couru risque d'être assommez par les *Guacsitares* pour nous avoir amenez dans leur pays; qu'ils nous prenoient pour des Espagnols,

Eſpagnols, ce qui leur cauſoit une groſſe allarme, & ce qui les éloignoit beaucoup de nous faire une bonne réception. Dès que les *Gnacſitares* nous croyoient de cette Nation, la premiere de l'Europe qui ſe ſoit établie dans l'Amérique, je ne leur ſçûs point du tout mauvais gré qu'ils nous euſſent en horreur. Vous ſçavez par quels excès de cruauté les Eſpagnols ont [illegible] le piquer dans ce Nouveau Monde; ainſi il n'eſt pas ſurprenant que le nom de ces Barbares cauſe autant de frayeur & d'épouvente aux Amériquains qu'une figure de diable la plus difforme & la plus hideuſe en cauſeroit aux enfans. Je ſupprime quantité de menus faits qui ſe paſſérent au ſujet de ce contre-tems; le recit en ſeroit ennuyeux, & d'ailleurs ma Lettre, quoique déja bien longue, n'approche pas encore de ſa fin. Je vous dirai ſeulement qu'après avoir fait en vain pluſieurs tentatives pour déſabuſer, & pour raſſurer les *Gnacſitares*, je crus devoir prendre le parti de me mettre hors d'inſulte. Ce fut de nous rembarquer en toute diligence, & d'aller nous poſter comme dans un Fort dans une petite Iſle ſituée entre celle que nous quittions & la terre ferme. Pour une plus grande précaution je ne voulus jamais permettre que les deux ou trois cens *Eſſanapes* qui nous avoient eſcorté depuis leur grand Village, traverſaſſent avec nous dans cette petite Iſle, & fuſſent de notre campement.

Cependant, les *Gnacſitares* nous laiſſérent fort en repos dans ce retranchement, ſoit qu'ils viſſent bien qu'il n'y avoit que des coups à gagner en nous attaquant, ſoit qu'ils ne fuſſent pas aſſez perſuadez que nous étions des Eſpagnols, toûjours eſt-il vrai qu'ils n'entreprirent rien contre nous. Il y a bien de l'aparence qu'ils vouloient commencer par s'éclaircir ſur leur doute : car ayant choiſi leurs meilleurs Coureurs, ils les envoyérent à quatre-vingt lieuës de-là vers le Sud. Devineriez-vous bien, Monſieur, quel étoit le but d'une ſi longue courſe ? C'étoit pour aller querir des Sauvages qui puſſent décider la queſtion, & terminer le différent qui étoit entre les *Gnacſitares* & nous. On ſupoſoit que ces Nations du Sud devoient bien connoître les Eſpagnols du Nouveau Méxique, & l'on ne ſe trompoit pas. Les Coureurs firent donc cette pénible traite, & demandérent des Députez pour venir nous examiner. Ces bonnes gens du Sud acceptérent la propoſition, & bien loin de s'excuſer ſur la difficulté du chemin, ils partent en grand nombre avec autant d'ardeur que s'il ſe fût agi du ſalut de tous les Sauvages. Dès qu'ils furent arrivez chez les *Gnacſitares*, on les pria de paſſer dans notre Iſle, & comme j'étois ſûr qu'ils n'avoient pas de mauvais deſſein, je ne m'opoſai nullement à leur deſcente. Tout le bon jour qu'ils nous donnérent, ce fut de nous con-

rempler du haut en bas, du bas en haut, & d'employer toutes leurs lumieres pour voir si nous étions de la bonne ou de la fausse monnoye. Ces rigides Experts prirent garde à tout. Nos habits, nos épées, nos fusils, notre air, notre teint, il n'y eut rien qu'ils ne fissent passer en revûë : ils observérent même jusqu'au ton de voix, & jusqu'à l'accent. Enfin après une épreuve aussi exacte qu'il étoit possible ; on nous déchargea à pur & à plein, & nos Juges prononcérent que nous n'étions point Espagnols. Je confirmai beaucoup la vérité de cette sentence dans l'esprit des *Gnacsitares* : je leur apris le sujet de mon voyage ; je leur parlai des Pays que nous possédions à l'Est, tout cela leur fit impression, mais rien ne les convainquit davantage que lorsqu'ils m'oüirent déclamer contre les Espagnols, & parler d'eux comme de nos plus grands Ennemis. Les *Gnacsitares* bien guéris de leur erreur me firent une Députation dans les formes : On m'invita de venir camper dans la grande Isle, & en signe de bonne amitié ils me firent present d'une bonne quantité de je ne sçai quel grain qu'ils recuëillent en abondance, & que je ne sçaurois mieux vous comparer qu'à nos lentilles. Par provision, je m'accommodai de la largesse ; je leur promis aussi de les aller voir ; mais je me défendis du campement, leur alléguant sans façon que nous nous défiérions moins les uns des autres & que nous

ſerions meilleurs amis de loin que de près.

Pour tenir parole, & m'acquitter de ma viſite, je partis de la petite Iſle avec quelques-uns de nos Sauvages, & ſix Soldats bien armez. Quoique le trajet fut petit, il ne laiſſa pas d'être difficile ; le froid étoit exceſſif, & nous fûmes contraints de caſſer les glaces en pluſieurs endroits. Etant débarquez nous marchâmes deux lieuës avant que d'arriver au premier Village. Je ne vous raporterai pour ici les formalitez & les cérémonies de nôtre réception ; les *Gnacſitares* nous firent ce qu'on nous avoit fait autre part, & vous en dire davantage, ce ne ſeroit rien vous aprendre. Je fis-là de grandes libéralitez, & je remarquai bien que ces preuves démonſtratives opéroient bien plus efficacement ſur ces Canailles que le témoignage des Députez du Sud, ni que toutes mes raiſons. Je les nomme Canailles à cauſe de leur génie bas & interreſſé ; car pour le reſte, je n'avois point encore vû de Sauvages ſi policez. Les *Gnacſitares* n'ont pas ſeulement l'ombre d'un Gouvernement. Ils en ont le réel & l'effectif : leur Grand Chef a un pouvoir abſolu ſur toute la Nation, & il eſt Roi auſſi deſpotiquement que le nôtre. Tous les Villages que vous voyez ſur ma Carte compoſent ſon Etat ; vous pouvez faire fond ſur cette Carte ; elle eſt fidele, & ce ſont eux-mêmes qui m'en ont fait preſent. Je cauſai deux heures avec ce Empereur

Sauvage, & toute la conversation ne roula presque que sur les Espagnols. Je m'informai de lui à quelle distance son Pays étoit du Nouveau Mexique ; nous en sommes éloignez, répondit-il, de quatre vingt rasons, c'est-à-dire de cent quarante lieuës, chaque rason faisant trois de nos lieuës. Au reste, le bon Sire s'en donnoit à cœur joye sur le chapitre des Espagnols ; il mordoit à la grape, & on lisoit dans ses yeux qu'il auroit de bon cœur fait brûler à petit feu le dernier de cette Nation. Comme la matiere étoit extrêmement de mon goût, j'avois grand soin de l'entretenir & de l'échauffer : je versois de l'huile sur le brasier du Cacique, je rallumois sa bile dès qu'elle ne me paroissoit plus flamber assez, je mêlois mes histoires avec les siennes ; c'étoit à qui fonderoit le mieux contre la perfidie & la cruauté des Découvreurs de l'Amérique, & nous nous aprîmes réciproquement bien des choses là-dessus. Quand nous fûmes las de dauber nos ennemis communs, il plût à son humaine & complaisante Majesté de nous régaler d'une galanterie dont je n'avois point vû d'exemple jusqu'alors. On nous amena par son ordre une troupe des plus belles filles du Village, & le commode Chef nous pressa fort obligeamment de choisir. Nous ne profitâmes point de ce maquerellage royal ; nous remerciâmes civilement le Prince de sa curtoisie, & outre que la fatigue & l'ab-

stinence nous avoient épointé l'écharde, nous étions bien-aises d'éblouir ces Sauvages par notre continence. A vous dire le vrai, Monsieur, il y avoit un peu de dégoût dans notre chasteté; cette prostitution nous fit mal au cœur, & nous aurions été bien autrement tentez, s'il y avoit eu plus de peine ou de mistére. Cependant notre Grand Chef vouloit à toute force nous faire entrer en lice, & il prenoit notre vertu pour affront. Peut-être eût-il fallu en venir aux prises & au congrés si mes Sauvages ne s'étoient avisez d'une bonne invention. Ils dirent au Cacique que j'avois promis aux soldats de mon détachement que je retournerois dans la petite Isle précisément à une certaine heure; que pour peu que je tardasse ils seroient en peine, & s'imagineroient qu'on m'auroit joüé quelque mauvais tour. Son Alteſſe Sauvagesque le payant de cette raison me laissa partir, & nous nous séparâmes avec de grandes protestations d'amitié.

Deux jours après, c'est-à-dire le neuviéme de Janvier, le Grand Chef me rendit ma visite. Parmi ceux de sa suite qui étoit fort nombreuse, & qui je croi, n'étoit guére moins de quatre cens hommes, j'aperçûs quatre visages que je ne doutai point du tout être des Espagnols. Qui n'y eut été pris? Ces quatre hommes n'avoient rien de Sauvages; ils étoient vétus; ils por-

roient la barbe touffuë, & les cheveux au-dessous de l'oreille, leur teint étoit basané : d'ailleurs on ne voyoit rien de grossier ni d'impoli dans leur contenance & dans leurs maniéres. Je m'abusois pourtant ; c'étoient des Sauvages d'une Nation distinguée, de ces *Mozeelemk* dont le Grand Chef des *Eokoros* m'avoit parlé. Le plaisir de trouver des Amériquains façonnez me donna la curiosité de m'informer quels peuples c'étoient que les *Mozeelemk*, je priai les *Gnacsitares* de me donner cette satisfaction, voici en substance ce qu'ils m'apprirent. Les *Mozeelemk* habitent le long d'une Riviére qui tire sa source d'une chaîne de Montagnes ; c'est aussi dans cette même chaîne que se forme la Riviére Longue par une quantité de ruisseaux dont l'occurrence forme un confluent. Le Pays de cette Nation est contigu à celui des *Gnacsitares*, & c'est ce qui fait entr'eux le sujet d'une guerre continuelle. La chasse des boeufs sauvages est le principal sujet de la jalousie qui régne entre ces peuples. Ce n'est pas qu'ils ne se soient prescrits des bornes & des limites pour le terrain : vous pouvez voir l'étenduë du district de chaque Nation dans le plan Géographique que les *Gnacsitares* eux-mêmes m'ont tracé sur une peau de Cerf, & de laquelle description je vous envoye la copie. Vous n'avez qu'à prendre garde aux deux croix : celle qui

est marquée à la fourche de deux petites Riviéres désigne le *Non plus ultra* des *Gaussitares*, & il ne leur est pas permis d'aller plus loin avec leurs Pirogues, qui sont les voitures dont ils se servent ordinairement; l'autre croix est la borne des *Mezeelemk*. Mais ces Sauvages n'observent pas la régle [illegible] scrupuleusement : je ne vous dirai point [illegible] est deffendu de poursuivre la bête sur [illegible] du voisin, c'est une circonstance que je ne me suis point fait expliquer; ce qu'ils m'ont assuré très-positivement, c'est que pour peu que les chasseurs franchissent la limite, cela suffit pour allumer entre les deux Nations une guerre sanglante & opiniâtre. Au reste, chaque peuple a dans son ressort assez de bœufs sauvages pour n'avoir pas besoin d'en chercher autre part; ces animaux vont par troupe en Eté dans les Vallées; aussi chaque Village a-t'il son Parc bien rempli de ces bœufs pour sa provision. Quant aux Montagnes aux bas desquelles ces peuples demeurent, elles ont cinq ou six lieuës de large; leur sommet s'éleve à proportion, & elles sont si roides & si escarpées qu'il faut prendre de grands détours pour les traverser; elles ne sont habitées qu'[illegible] des Ours, & par d'autres bêtes [illegible]

N'é[illegible] pas satisfait d'un[illegible]oissance si superficielle touchant les [illegible]*elemk*, je m'adressai par interprête à c[illegible]tre Es-

claves que j'avois pris pour des Espagnols, & vous allez voir ce que j'en tirai. Autant que je puis me rapeller, leur recit à cent cinquante lieuës délà où nous étions, la grande Riviére se décharge par une embouchûre de deux lieuës, dans un vaste Lac d'eau salée, qui a trois cens lieuës de circuit. Vers le bas & la fin de cette Riviére on a bâti six belles Villes; les murailles sont de pierre enduite de terre grasse; mes Auteurs ne me spécifierent point combien leur anceinte avoit de tour; mais ils n'oublierent pas de me dire que les maisons sont découvertes, sans toit, & en maniére de platte-forme, telles enfin que je vous les ai desſinées dans ma Carte. Vous jugez bien, Monsieur, que la situation de ces Villes doit être fort agréable; mais ce qui forme un aspect beaucoup plus rare, c'est qu'il y a autour de ce Lac, ou de cette espéce de mer plus de cent autres Villes tant grandes que petites, ce qui suffit pour donner une haute idée de la grandeur & de la puissance de cette Nation. Cette grande eau salée est comme le champ de leur commerce. Ils y naviguent avec des bâteaux dont vous trouverez la structure figurée dans ma Carte. Ils cultivent les arts, & la mécanique fleurit parmi eux comme parmi nous: ils font des étoffes, des haches de cuivre & quantité d'autres ouvrages: j'avois grande envie d'en sçavoir

le nom ; mes Historiens s'efforçoient assez de me les faire connoître ; mais je ne comprenois rien à leurs signes ; d'ailleurs malheureusement pour moi mes *Ouiagamis* & tous mes autres Interprêtes n'ayant aucune connoissance de ces Ouvrages, n'avoient garde de me les faire concevoir. Il falloit, direz-vous, avoir recours à la circomlocution ; il est vrai : je conçois à present que par ce moyen-là j'aurois pû deviner beaucoup des choses dont il s'agissoit, mais on ne s'avise jamais de tout. Au reste, le Gouvernement de cette Nation est aussi Monarchique que celui des Turcs pour ne pas dire des François. Le Grand Chef est Maître absolu de la Nation ; tous les Gouverneurs lui sont subordonnez, & il n'y a rien qui ne dépende de son bon plaisir. Oh ça, Monsieur, vous jurerez, n'est-il pas vrai ? que je vous parle des *Mozeeulek* ? Effectivement le fil & l'enchaînure de ma narration ne peuvent vous donner une autre idée, vous n'y êtes pas néanmoins ; & je vous ai fait cette petite malice pour me venger d'y avoir été pris comme vous. Lorsque je croyois de bonne foi que ces Esclaves me contoient les beautez & les merveilles de leur Nation, je m'aperçus, non sans étonnement, qu'ils me parloient d'un autre peuple nommé *Tabaglank*. Je me sentois assez d'inclination pour pénétrer jusqu'à cet Empire ; mais cela ne se

pouvant pas, je tâchois de dédommager ma curiosité en questionnant nos quatre Esclaves. Il ne tint ni à eux, ni à moi que je n'apriſſe les Loix, les Mœurs, les Usages des *Tahuglauk*, & que je ne connuſſe à fond ces Sauvages ſi différens des autres : j'en aurois oüi le recit avec une avide attention, & je vous en aurois rendu bon compte ; mais il n'y avoit pas moyen ? J'avois affaire à des Interprêtes ignorans ; ils n'entendoient preſque rien, & ils avoient encore moins de talent pour ſe faire entendre : ils parloient, ou plûtôt ils hurloient cinq ou ſix enſemble, c'étoit une cohuë affreuſe, & je fus contraint à la fin d'abandonner la partie. Tout le fruit que je pûs recüeillir de cette converſation tumultueuſe ſe termine à ceci : Les *Tahuglauk* ſont auſſi nombreux que les feüilles des arbres ſoit dit avec l'hipethole & l'exagération des Sauvages. Les *Mozeemlek* mènent dans les Villes des *Tahuglauk* quantité de Veaux ſauvages que ceux-là prennent autour de leurs montagnes : Les *Tahuglauk* ſe ſervent à plus d'un uſage de ces animaux ; ils en mangent la viande ; ils les employent à la charuë, & ils préparent la peau pour la chauſſure & pour le vêtement. Ces Peuples portent la barbe longue de deux doigts ; leur habit qui eſt une maniére de tunique ne deſcend point plus bas que les genoux ; ils ſont coëffez d'un

bonnet [illegible] dont la pointe semble menacer le Ciel ; ils sont chaussez d'une botine qui leur cache toute la jambe, & ils sont toûjours armez d'un long bâton ferré, à peu près comme ceux de nos payſans, & de nos voyageurs à pied. Leurs femmes sont inviſibles comme en Italie & en Eſpagne, preuve qu'ils craignent le cocuage, mais preuve auſſi que cette redoutable chimére pullule & foiſonne beaucoup parmi eux. Enfin, ces peuples aiment la guerre, & la font preſque toûjours avec d'autres Nations qui ne leur cédent point en puiſſance & en forces ; avec tout ce génie meurtrier les *Tahuglouk* ont une bonne & bien remarquable pratique ; c'eſt que quand ils vont chercher bien loin leurs ennemis ; s'ils trouvent ſur leur route quelques troupes errantes qui leurs ſoient inférieures, ils croiroient faire un crime de les attaquer. Si l'on agiſſoit par tout auſſi équitablement, on ne verroit point de ces victoires hoſtiles qui font de vrais aſſaſſinats ; tant eſt grande la ſupériorité du vainqueur, & il n'y auroit pas tant de ſang répandu par le ſeul droit du plus fort. J'oubliois une particularité qui concerne que les *Tahuglouk* que les *Mazeelouk*, c'eſt que leur Riviére deſcend toûjours vers le Couchant, & que ce Lac d'eau ſalée dans lequel elle ſe décharge, & que je vous ai dit avoir trois cens lieuës de circuit, en a trente de lar-

geur, son embouchûre étant bien loin au Midi.

Après cette courte, succincte & générale instruction, je vins à ce qui touchoit nos Esclaves en particulier. J'apris d'eux qu'ils avoient été faits prisonniers par un parti de *Gnacsitares* avec qui leur Nation étoit en guerre depuis dix ans, mais qu'il y avoit espérance de Paix, & qu'en cas qu'elle se conclut, ils auroient bien-tôt la joye de retourner en leur Pays. Je voyois bien qu'ils languissoient pitoyablement après cet heureux jour. Outre qu'ils devoient alors recouvrer la liberté, ce plus grand de tous les biens, & sans lequel la vie est dégoûtante, ils portoient d'autant plus impatiemment le joug de la servitude qu'ils avoient un souverain mépris pour les *Gnacsitares* leurs hôtes & leurs maîtres. Nous ne mettons, disoient-ils, qu'une différence de figure entre ces hommes brutaux & les Ours. Ils outroient néanmoins; car les *Gnacsitares* ont du bons sens, & je le répéte, jusqu'à eux je n'avois point vû de Sauvages si traitables ni si accommodans. J'avouë qu'ils n'aprochent point des *Mozeemlek*: à juger de cette Nation par les prisonniers, elle s'est purgée de toute la roüille, & de toute la crasse du nouveau monde, & certainement je trouvois à ces quatre hommes des manieres si polies, si honnêtes, si engageantes que je croyois m'entretenir avec

des François. Ces Eſclaves me parurent quelque choſe de ſi rare qu'il me prit envie de les avoir : je crus que je ne pourrois retourner en Canada avec un plus précieux butin. Je leur en fis donc la propoſition ; je m'engageai à obtenir leur liberté du Grand Chef ; je leur promis une douce & honorable condition, & des avantages ſi conſidérables que s'ils m'avoient pris au mot j'euſſe été fort embaraſſé à leur tenir parole ; mais toutes mes offres ne purent les ébranler ; l'amour de la patrie l'emporta ſur tous les apas de la fortune, & ils me déclarérent qu'ils préféroient le plaiſir de retourner chez eux, à tous les autres biens que je pourrois leur procurer. Ils me marquérent néanmoins beaucoup de reconnoiſſance pour ma bonne volonté. L'un de ces quatre *Mozeemlek* s'étant aperçû que je regardois avec des yeux fort attentifs une Médaille qu'il avoit penduë au coû, me la donna fort obligeamment. Cette Médaille étoit d'un cuivre rougeâtre, & pour ſa figure j'ai pris ſoin de vous la deſſiner, vous la trouverez dans ma Carte. Comme je ſçavois que l'arquebuſier de Monſieur de *Tonti* chez les *Ilinois* avoit quelque connoiſſance des métaux, je le priai de vouloir bien fondre cette antique moderne ; il le fit, & je remarquai que la matiére devenoit plus peſante, la couleur plus enfoncée, & même un peu maniable. J'aurois

souhaité une entiere & parfaite explication de ces sortes de figures ; mais nos *Mozeemlek* n'en sçavoient pas plus que moi là-dessus : tout ce que je pûs en tirer, c'est que ces Médailles se fabriquent chez les Sauvages nommez *Tahuglawk*, & que ces peuples en font grand cas. Lorsque le Grand Chef s'en retourna je ne manquai point à faire quelques libéralitez aux quatre Esclaves, & mesurant en gens d'esprit le don par la bonne volonté du Bienfaiteur, ils reçûrent mes bagatelles comme si c'eût été quelque chose de fort précieux.

Pendant notre séjour dans la petite Isle le tems s'adoucit, & il survint un dégel fort à propos : Le vent s'étant aussi remis au Sud-Oüest ne pouvoit nous être plus favorable ; ainsi nous nous hâtâmes d'en profiter. Je fis donc une députation solemnelle au Cacique ; on lui annonça mon départ pour le Canada ; on le remercia de ses honnêtetez, & de son humaine hospitalité ; mais ce qu'il trouva, je croi, le meilleur endroit de la harangue, c'est qu'on lui fit de nouveaux présens de ma part. J'en fus abondamment récompensé ; car les *Gnacsitares* que le Grand Chef envoya pour me souhaiter un bon voyage & un prompt & heureux retour, nous présentérent au nom de leur Maître une si copieuse provision de viande de bœuf, qu'il y en avoit assez pour fréter nos Piroques. Tout

étant disposé pour l'embarquement, nous passâmes d'abord en terre ferme ; ce fut afin d'y perpétuer par un monument durable le souvenir de notre venuë en ce Pays-là. Je fis donc attacher à un long & gros poteau, planté tout exprès, les armes de France gravées sur une plaque de plomb : de vous dire s'il n'aura pas plû à Messieurs les *Gnacsitares* d'aracher ce Mémorial, & de le jetter dans l'eau ou dans le feu, c'est dequoi je ne voudrois pas répondre ; ces Sauvages ne nous voyent pas de fort bon œil dans leur continent, & au fond ils n'ont pas tout le tort. Quoiqu'il en soit, nous mîmes à la voile le vingt-six de Janvier, & après dix jours d'une très-heureuse navigation, nous arrivâmes au Pays des *Essanapés*. Nous nous dédommageâmes en descendant la Riviére Longue des fatigues que nous avions essuyées en la montant. Outre que nous ne trouvions plus aucun obstacle facheux nous avions encore l'agréable amusement de voir tuer des Oiseaux de riviere : Comme il y a une quantité prodigieuse de ce gibier sur cette route, les Sauvages viennent aussi en grand nombre pour en prendre, si-bien qu'il s'en fait un horrible massacre. Au reste, la Riviére Longue roule ses eaux assez tranquillement : Son cours est calme, à l'exception pourtant du quatorziéme Village, au quinziéme elle est là d'une agitation qu'on peut appeller rapide, [illegible] c'est ce

pace eſt environ de trois lieuës. Le canal de cette Riviére eſt auſſi fort droit ; elle ne fait point d'écarts ; elle ne ſerpente preſque point depuis ſon embouchûre juſqu'au Lac. J'avouë que les yeux ne trouvent pas leur compte le long de cette Riviére : rien n'eſt plus triſte que ſon aſpect, & il y a des endroits dont les environs ſont affreux ; l'eau de ce Fleuve eſt même d'une couleur très-deſagréable ; mais il dédommage bien de tout cela par ſon utilité, car il eſt tout-à-fait commode pour la navigation, & il peut porter juſqu'à des Barques de cinquante tonneaux. Il ne tiendra qu'à vous de remarquer où il ceſſe d'être ſi navigable ; j'en ai fixé l'endroit ſur ma Carte par une fleur-de-lis. Je fis auſſi planter un autre poteau dans le même lieu, & mes Soldats m'ayant voulu faire l'honneur d'éterniſer mon nom, apellé ce monument. *La Borne de Lahontan.* Le deuxiéme de Mars nous entrâmes dans le Fleuve de *Miſſiſipi* : depuis notre paſſage, il s'étoit beaucoup enflé par la fonte des néiges, par la pluye ; & par le débordement des Riviéres : & comme par-là ſon courant avoit aquis de la rapidité, nous nous y abandonnâmes, & cela nous ſauva la peine de ramer. Le dix nous débarquâmes dans l'Iſle nommée *des Rencontres*, & l'on y ſéjourna le lendemain. Vous auriez, Monſieur, un juſte reproche à me fai-

re ſi je ne vous aprenois par l'origine de cette dénomination. C'eſt qu'un parti de quatre cens *Iroquois* ayant rencontré dans cette Iſle, qui par parenthéze eſt ſituée au milieu du Fleuve de *Miſſiſipi*, ayant, dis-je, rencontré un autre parti de trois cens *Nadoueſſis* en furent taillez en piéces, voici l'hiſtoire de cet évenement. La fantaiſie ayant pris aux *Iroquois* d'aller faire une levée de Bouclier chez certains Peuples que je vous ferai bien-tôt connoître, & qui ſont proche Voiſins des *Otentats*; ils paſſérent chez les *Ilinois* leurs Alliez: Ceux-ci leur fournirent des vivres, & leur donnérent tous les matéraux qu'il falloit pour conſtruire des canots, ce qu'ils firent en toute diligence, & puis s'embarquérent pour leur expédition. Comme nos *Iroquois* avançoient ſur le Fleuve, & qu'ils repaiſſoient leur imagination de la belle proüeſſe qu'ils alloient faire en ſurprenant de pauvres gens qui ne penſoient point du tout à eux; ils virent un nombre de canots qui deſcendoient de l'autre côté de la Riviére. Si-tôt que les *Iroquois* eûrent aperçû cette petite Flote, ils gagnérent au plûtôt cette Iſle dont il eſt queſtion, & les *Nadoueſſis* en firent autant. Vous nôterez, Monſieur, que ces deux Nations ne s'entre-connoiſſoient point, ſi ce n'étoit peut-être de nom, car les *Iroquois*, ſur tout, ſont fameux par leurs cruautez, & il n'y a point de Sauvages qui

n'en ayent oüi parler. Nos deux partis abordérent donc, chacune à une pointe de l'Isle, ce sont les deux endroits dessignées sur ma Carte par deux croix. A peine furent-ils en vûë, & à portée pour s'entendre que les *Iroquois* criant à plein gosier demandérent en langage Ilinois, *Qui êtes-vous ? Nous sommes Nadoueſſis*, répondirent les autres : Ces derniers ayant fait à leur tour le cri & la huée du *Qui vive ?* Les *Iroquois* ne firent pas non plus de difficulté de se nommer. Mais en même-tems ils continuérent, *& où allez-vous ? A la chasse aux Bœufs*, répliquérent les Nadoueſſis, *& vous Iroquois quel est le sujet de votre voyage ? C'est la chasse aux hommes*, dirent ceux-ci. *Oh ! puis que cela est* répartirent les autres, *il est trop juste de vous épargner du chemin. Nous sommes des hommes ; venez nous prendre, si vous le pouvez, la capture ne sera pas mauvaise.* Les *Iroquois* n'étoient pas gens à reculer : ils acceptérent le défi, & sur cela chaque Nation débarque, & se dispose à s'en donner jusqu'aux gardes. Le Commandant des *Nadoueſſis* ne voulut point de porte de derriére : il déclare à ses Guerriers qu'il faut choisir la victoire ou la mort, & pour leur ôter toute espérance de pouvoir fuïr, il prit une hache, & secondé de quelques-uns des siens il mit tous ses canots en piéces. Ensuite ce vaillant Chef méne ses gens à l'ennemi, & les *Iroquois*, bien que

supérieurs, n'avoient pas dimpatience pour attaquer. Ceux-ci soûtinrent pourtant le premier choc en dignes chasseurs d'hommes : ils firent une si furieuse décharge qu'ils jettérent par terre quatre-vingt de leurs ennemis ; mais les *Nadoueſſis* après avoir essuyé cette foudroyante grêle fondirent la massuë à la main sur les *Iroquois* qui n'ayant pas le tems de recharger furent défaits à plate-couture. Il en périt deux cens soixante : les autres voulurent se sauver : mais ce fût en vain ; ils furent poursuivis & atteints par les vainqueurs qui les firent tous Esclaves. Le Chef des *Nadoueſſis* averti, que sur la fin du combat quelques-uns des vaincus s'étoient jettez dans leurs canots pour prendre la fuite envoya au plus vîte après eux ; mais les fuyards se voyant sur le point d'être attrapez se jettérent à l'eau, aimant mieux se noyer que de tomber entre les mains de leurs ennemis. Comme les *Nadoueſſis* n'auroient pas crû leur victoire complette, si elle n'avoit été publiée, principalement parmi la Nation des *Iroquois*, ils choisirent entre tous leurs prisonniers les deux hommes qui avoient la mine de courir le mieux, on coupa le nez & les oreilles à ces misérables : on leur donna des armes & les munitions nécessaires, soit pour se procurer la vie par la chasse, soit pour se garantir des mauvaises avantures, & dans cet équipage, » allez,

leur dit-on, chez vos gens, rendez compte à vos compatriotes de ce qui eſt arrivé, & pour leur montrer que nous uſons bien de notre avantage, donnez de notre part un bon avis à votre Nation, c'eſt qu'une autrefois elle n'employe plus des femmes pour faire la chaſſe aux hommes. La raillerie avoit ſon ſel; mais ces nez & ces oreilles à bas la rendoient trop forte, n'eſt-il pas vrai, Monſieur?

Le douze nous débarquâmes à un Village des *Otentas*: ce Pays abonde en bled d'Inde, auſſi en remplîmes-nous nos canots. Les *Otentas* demeurent ſur les bords d'une Riviére aſſez rapide, & qui prend ſa ſource dans les Montagnes voiſines. Les Villages de cette Nation ne s'étendent pourtant pas juſqu'au haut de la Riviére; cette partie eſt habitée par trois autres différens Peuples, les *Panimaha*, les *Paneaſſa*, & *les Panetonka*. J'aurois fort ſouhaité m'éclaircir de tout cela par mes propres yeux; mais le tems me preſſoit, & d'ailleurs j'avois déja perdu toute eſpérance de faire la découverte que j'aurois ſouhaitée au ſujet des Eſpagnols. Je quittai donc les *Otentas* dès le lendemain, & quoique nous euſſions le courant, on ne laiſſa pas de ramer, ce qui nous fit gagner en quatre jours la Riviére des *Maiſſouris*: le courant de cette Ri-

viére n'en cédoit pas pour la rapidité au courant du *Miſſiſipi* ; nous remarquâmes cela en le refoulant pour arriver au premier Village des *Miſſouris*. J'y fis une ſtation de quelques heures, mais qui ne laiſſa pas de m'être utile ; car pour me récompenſer de mes bagatelles, on me fit preſent de cent Cocs-d'Inde : il n'étoit pas difficile aux Habitans de les raſſembler ; car leurs cabanes en ſont très-bien fournies, & de plus il y a beaucoup de ces oiſeaux dans le Pays. Nous nous rembarquâmes donc dès le même jour qui étoit le dix-huit, & voguant de force, nous prîmes terre le ſoir à quelque diſtance du ſecond Village. Comme mon deſſein étoit de faire là quelque ſéjour, nos gens tirérent les canots, & s'empreſſérent à dreſſer cabanage. Cependant nos *Ouagamis* me dirent qu'ils vouloient aller prendre langue dans le Village, & je leur donnai pour eſcorte un détachement de dix Soldats avec un Sergent. Cette troupe fit un mauvais voyage : pas un des nôtres ne pût ſe faire entendre, ils n'entendoient pas mieux le jargon des *Miſſouris* : Les uns & les autres pouvoient appeler le langage des ſignes à leur ſecours ; mais apparemment qu'ils ne s'en aviſérent pas. Quoiqu'il en ſoit, peu s'en fallut que ce baragoüin réciproque n'eût une funeſte concluſion ; déja les *Miſſouris* perdant pa-

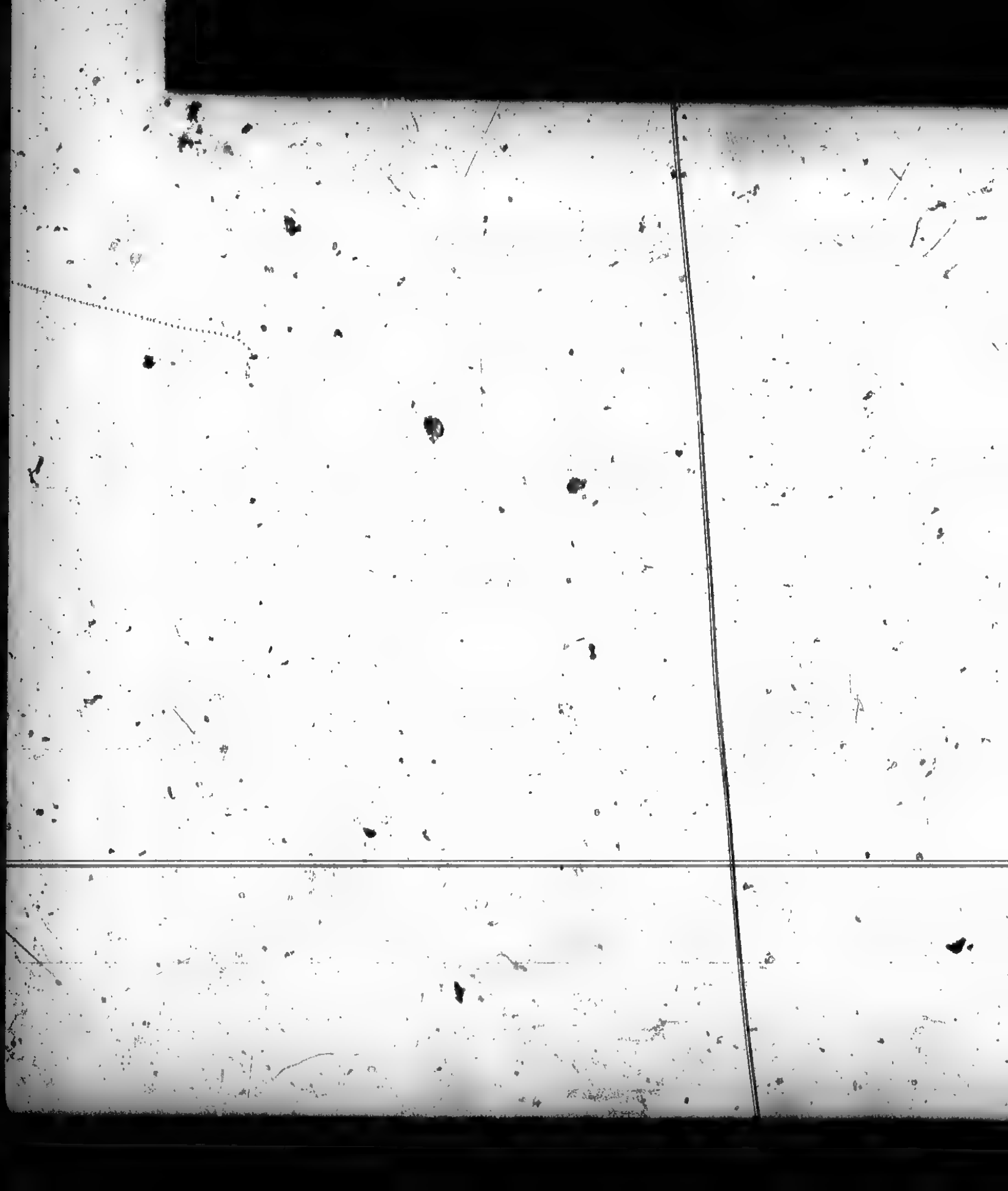
tience, ou concevant de méchans soupçons, menaçoient nos gens, & levoient le bras pour faire main-basse sur eux : Nos gens n'auroient pas manqué de vendre leur vie bien chére, ainsi ç'eût été une boucherie. Lorsqu'on étoit sur le point d'en venir aux prises, un bon Viellard survint fort heureusement, & cria, prenons bien garde à ce que nous allons faire, & n'exposons point témérairément l'honneur & le sang de la Nation : Ces étrangers ne sont pas seuls, on a découvert leur campement, ne doutons point qu'ils ne soient soûtenus, & que leurs gens ne se fassent plûtôt hacher en piéces que de ne pas vanger l'insulte qu'on aura faite à leurs compagnons. Cette exhortation du Vieillard eut son effet ; elle empêcha le malheur. N'allez pas me chicaner sur la harangue du bon homme ; je vous la donne que pour ce qu'il devoit dire, & si vous me demandez d'où j'ai apris ce qu'il avoit dit puisque nos gens ne l'entendoient pas, un peu de patience, & vous serez satisfait. Mes Députez voyant donc que les *Missouris* étoient à leur égard des muets si dangereux, & qu'on n'en pouvoit rien tirer, s'en revinrent encore tous affrayez du risque qu'ils avoient couru. Quand ils m'eurent conté la chose, je vis bien que nous n'étions pas en sûreté, ce qui me fit prendre de bonnes mesures pour

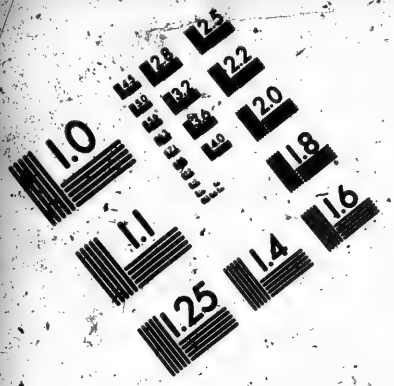
n'être pas surpris. Vers les deux heures après minuit ceux de nos gens qui faisoient le guet entendirent du bruit, & ayant hasardé un gros, *Qui va là?* on leur répondit en langue Ilinoise que deux habitans du Village demandoient à parler. Je ne trouvai pas à propos de les introduire à cette heure indûë, & je les remis au Soleil levant. Cependant nos *Outagamis* ne pouvoient se remettre de la terrible réception qu'on leur avoit faite au Village; ils avoient grande envie de s'en venger, & toute la nuit ils me persécutérent pour aller brûler l'Habitation: mais je n'avois garde; l'action eut été trop noire & trop barbare: je répondis que nous devions nous montrer les plus sages, & que nous voyagions pour faire des découvertes, & non pas pour massacrer; les *Outagamis* firent semblant de goûter mes raisons, & me laissérent en repos. Dès le point du jour les deux Messagers de la nuit ne manquérent pas de revenir. Comme ils étoient chargez de nous reconnoître, & de bien s'assurer de ce que nous étions; ils nous questionnérent à toute outrance, nous fubîmes une interrogatoire de plus de deux heures; Enfin nous ayant tournez de tous les sens, & s'étant convaincus de notre bonne foi, ils nous priérent fort civilement de nous aprocher du Village. Mais les *Outagamis* faisant les fiers à leur tour dédaignérent cette invitation

tion quand vous nous aurez rendu ce que vous nous devez, dirent-ils d'un sourcil élevé ; quand le Chef du Village, qui ne s'est déja fait que trop attendre, sera venu nous rendre ses devoirs, nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Les Députez étourdis de cette hauteur avoüérent que nous avions raison, & nous quittérent brusquement pour aller porter notre plainte au Grand *Missouri*. Trois heures se passérent sans que personne parût ; l'impatience commençoit à nous prendre, & l'on déliberoit déja sur le parti le plus convenable ; mais enfin Monsieur le Chef arriva. Je pénétrai d'abord le sujet de son retardement ; la crainte l'empêchoit de venir, & d'ailleurs il falloit composer les presens. Sa Seigneurie nous aborda donc, mais la terreur peinte sur le visage, & plûtôt avec l'air d'un Esclave criminel, qu'avec la contenance d'un des Maîtres du Pays. Sa suite étoit d'un burlesque qui ne me déplût pas : tous ses gens, au lieu de riches & magnifiques livrées, portoient dequoi subvenir à nos besoins. Les uns étoient armez de viandes boucanées : les autres de sacs de bled d'Inde ; ceux-là, de raisins secs : ceux-ci, de peaux de Chevreüils teintes en diverses couleurs. Tout cela me sembloit meilleur que des révérences & des complimens ; aussi répondis-je à cette honnêteté par d'autres

largesses, mais dont la valeur ne m'empêchoit pas d'être beaucoup en retour. Après toutes les cérémonies du premier abord, & les libéralitez respectives, il fût question d'entrer en matiére. Le Chef avoit pour interprêtes ces deux hommes qui parloient Illinois, & moi je me servois de mes *Ouasagamis*. Nous fimes tout notre possible pour tirer quelques éclairciſſemens, mais il n'y eut jamais moyen de faire cauſer le bon homme : il déclara qu'il ne ſçavoit rien, mais que nous pourrions aprendre la Carte du Pays, ſi nous voulions avancer ſur la Ri[illegible] : Il s'en tint conſtamment à cette [illegible] & quoique nous puſſions faire le [illegible]au n'en voulut point démordre. Nos *Ouasagamis* pétilloient ; l'opiniâtreté de ce Chef à ne rien dire leur cauſa un furieux redoublement de rage pour brûler ; mais je tins ferme, & par de fortes remontrances je calmai leur fureur. Pour en prévenir un nouvel accès, je fis hâter notre départ, & le jour même de cette entrevûë, à deux heures après midi l'on ſe remit en canot. Après avoir remonté pendant près de quatre heures nous nous trouvâmes à l'embouchûre de la Riviére des *Oſages* ; on y cabana. Nous fimes bonne garde pendant la nuit ; car nous fûmes preſque toûjours ſous les armes à cauſe des boeufs ſauvages qui ſe divertiſſoient à nous venir lutiner

assez souvent. Le lendemain, pour nous venger, nous en tuâmes quelques-uns, & la tuërie auroit été bien pl[illegible] une pluye copieuse qui vint [illegible] refroidir notre ardeur. Comm[illegible] amusions à serrer notre proye, [illegible] s'écria qu'il voyoit des hommes, & [illegible], une troupe assez nombreuse de Sauvages venoit droit à nous. Vous jugez bien, Monsieur, qu'on se mit promptement sur la défensive : Chacun court aux armes, & nous retranchant derriere la foible palissade de notre petit Camp, nous voyons venir l'Ennemi. Le hazard nous tira bien-tôt de cette allarme. Un de mes Soldats ayant tiré son fusil en l'air pour le mieux recharger ensuite, la simple lueur de ce feu causa une si grande épouvante à ces gens qui venoient à grands pas fondre sur nous, qu'ils se débandérent, fuyant ça & là comme un troupeau de moutons aux approches du Loup. C'est que l'usage du fusil étoit aussi nouveau pour ces Peuples qu'il l'avoit été pour les Habitans de la Riviére Longue. Cette avanture ne manqua pas de rallumer le courroux des bilieux *Outagamis*. Ils m'exhortérent au brûlement d'un ton si pathétique & si pressant, que je ne pûs m'en défendre, & ma raison succomba honteusement à la brutalité de ces destructeurs. J'eus donc la complaisance de





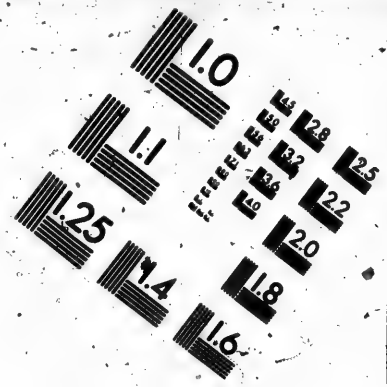
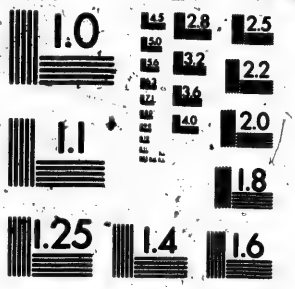
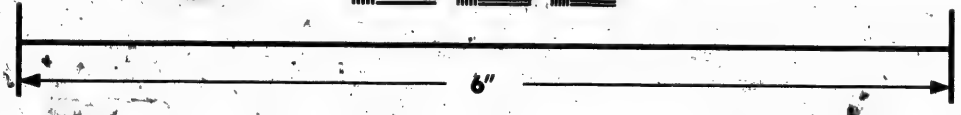
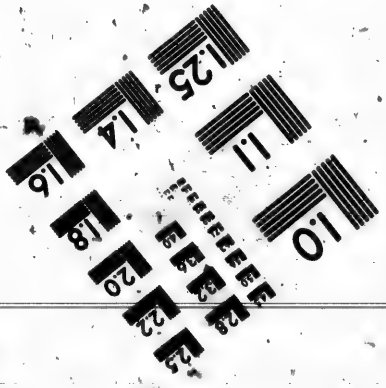


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

me rembarquer dès le soir même, & de retourner sur nos pas, car nous avions laissé le Village derriere nous. Arrivez sur la minuit auprès de cette Habitation, nous attendîmes le jour dans un profond silence, & à peine commença-t'il à paroître que nous entrâmes dans le Village : il étoit sans défense, ces Sauvages que nous avions fait fuïr le soir précédent, & qui en étoient les Guerriers, n'étoient point encore de retour, ou peut-être étoient partis avant le Soleil, pour aller en notre découverte. Quoiqu'il en soit ; nous annonçames notre entrée dans l'Habitation par une décharge en l'air de toute notre Artillerie. Jugez quel effet ce tonnerre imprévû devoit produire : dans ce moment les Vieillards, les femmes, & les enfans sortirent des Cabanes, & dans une consternation d'autant plus grande qu'ils ne sçavoient quel parti prendre ; ils ne voyent de tous côtez qu'une mort inévitable ; leur unique ressource étoit de se jetter à nos pieds, & de nous faire comprendre par des signes, qui dans ces occasions sont une voix bien éloquente de la Nature, de nous faire, dis-je, comprendre, que nous étions les souverains arbitres de leur salut. On n'avoit pas dessein de leur ôter la vie : on leur ordonna seulement de sortir du Village, & dès qu'ils en furent dehors, on mit le feu en tant

d'endroits que l'habitation fut bien-tôt réduite en cendres. Je ne vous raporte pas ce fait comme un exploit, Monſieur; c'eſt un crime que je vous confeſſe, & ſi mes Lettres deviennent publiques, la honte que j'aurai de ce que tout le monde ſçaura cette action, me ſervira pour expier un ſi gros peché.

Après cette glorieuſe expédition nous rentrâmes dans nos canots, & nous continuâmes à ſuivre le rapide courant de cette Riviére. Notre navigation fût très-heureuſe; & il ne nous arriva rien de conſidérable juſqu'au Fleuve de *Miſſiſipi*. Nous entrâmes dans ce Fleuve le ving-cinq d'aſſez bonne heure, & le lendemain après-midi, lorſque nous ne penſions qu'à pourſuivre tranquillement notre route, nous découvrîmes environ quatre cens chaſſeurs qui en vouloient aux Bœufs ſauvages, dont les prairies ſont toutes couvertes du côté de l'Oüeſt. La rencontre étoit un peu trop forte, pour ne nous pas cauſer quelque inquiétude; mais nous fûmes bien-tôt raſſûrez. Dès que ces Sauvages nous eûrent aperçûs, bien-loin de s'effaroucher, ils nous firent ſigne de ramer vers eux. Comme nous ne les connoiſſions point, & que de plus leur nombre nous paroiſſoit dans l'éloignement beaucoup plus grand qu'il n'étoit, nous héſitâmes, & peu s'en fallut que

nous ne fissions force de voiles & d'aviron. Néanmoins notre bon destin l'emporta, & nous allâmes aborder à une portée de mousquet au-dessus d'eux. Nous voyant arrêtez ils accouroient en foule : mais nous qui ne prétendions pas être traitez en bœufs sauvages, nous criâmes à ces chasseurs de ne pas avancer tout à la fois, & ils virent bien à notre posture fiére & menaçante, qu'il n'y avoit pas de sûreté à nous faire peur. Ainsi la troupe n'alla pas plus loin, & quatre des plus avancez nous ayant joints, nous dirent en Ilinois, & cela d'un œil riant & d'un visage gai, qu'ils étoient *Akansas*. Nous ne nous hâtâmes point de le croire; mais après avoir examiné l'équipage, principalement leurs coûteaux, & leurs ciseaux pendus au coû, nous nous laissâmes persuader; ils portoient aussi de petites haches dont je sçavois que les *Ilinois* leur font present à la rencontre; enfin, je souhaitois passionnément que ce fussent ces mêmes *Akansas* dont Monsieur *de la Salle*, & plusieurs autres François ont fait mention, & cette envie valoit presque une raison démonstrative pour me convaincre. Sans entrer donc dans une plus exacte discution, nous sortîmes de nos canots, & nous nous abandonnâmes avec toute sorte de confiance & de franchise à la bonne foi de ces chasseurs. Nous n'eûmes pas sujet de

nous en repentir : ils firent de leur mieux pour nous délaſſer agréablement : la danſe, le chant, la bonne chere, les preſens, tout en fût. Nous n'eûmes-là ni Comédie, ni Opéra, mais on nous donna pour ſpectacle une de ces galanteries Eſpagnoles, que l'on nomme Combat de Taureaux. Nos *Akanſas* nous ayant donc mené, comme par promenade, à une lieuë de notre débarquement, firent-là devant nous une chaſſe d'adreſſe & de plaiſir ; c'eſt-à-dire qu'alors ils employent pour ſe divertir pluſieurs ruſes à la capture ces Bœufs, je vous ai tracé cela ſur ma Carte. Ces Sauvages nous montrérent auſſi un Crocodile nouvellement tué ; la maniére dont ils aſſomme cette bête eſt curieuſe, & je vous la déc[illegible] quelque jour. Au reſte, notre pauſe chez les *Akanſas* ne fut aucunement profitable au but principal de mon voyage : Ces chaſſeurs n'en ſçavoient pas plus que moi ſur l'article des Eſpagnols ; mais ayant mis mes hôtes ſus le chapitre des *Miſſouris* & des *Oſages*, les deux derniéres Nations chez qui j'avois paſſé, ce ſont, dirent-ils, des peuples nombreux, mais lâches & perfides, ſans courage & ſans foi : leurs Riviéres ſont fort grandes, & leur Païs bon & beau, c'eſt dommage qu'il ſoit habité par des coquins. Ce témoignage ſoulagea beaucoup ma conſcience du remords du

brûlement, & j'eus presque regret d'avoir sauvé l'habitation des *Missouris*. N'ayant pû donner plus de deux jours aux *Akansas*, je leur témoignai une réconnoissance qui alloit jusqu'à l'estime, & nous étant rembarquez nous poursuivîmes notre navigation jusqu'à la Riviére *Ouabach* : Elle est profonde, & l'ayant fait sonder nous lui trouvâmes trois brasses & demie d'eau ; c'étoit préciséement la mesure que les *Akansas* avoient fixée : il est vrai que cette Riviére, ne paroissoit pas alors dans son cours naturel ; & les Sauvages de notre compagnie auroient mis cent contre un qu'elle étoit enflée. On m'assura qu'elle portoit plus de cent lieuës ; je me serois fait un plaisir d'entreprendre cette navigation, & si la chose eut dépendu de moi j'aurois rémonté cette Riviére jusqu'à sa source ; mais comme le tems me pressoit, je remontai le Fleuve de *Mississipi* jusqu'à la Riviére des *Ilinois*. Nous y arrivâmes le neuviéme d'Avril. Ce ne fut pas sans peine ; car, outre que nous eûmes vent contraire les deux premiers jours, les courans étoient fort rapides.

Puisque je quitte le *Mississipi* pour n'y plus retourner, vous ne serez pas fâché que je rassemble tout ce que j'ai remarqué de ce Fleuve, & que je vous en donne une idée. Sa moindre largeur est de demi

lieuë, & ſa moindre profondeur, d'une braſſe & demie d'eau; je ne puis vous parler ſi expreſſément de ſa plus grande largeur ni de ſa plus grande hauteur; mais à juger du plus par le moins, on conçoit aiſément que le *Miſſiſipi* n'eſt pas un Fleuve du commun. Il eſt aſſez paiſible dans ſa courſe, & les Sauvages m'ont aſſûré qu'il n'eſt rapide que trois ou quatre mois de l'année. Il eſt très-ſûr pour la navigation, & je n'y ai vû ni battures, ni bancs de ſable. On ne vogue pas long-tems ſur ce Fleuve ſans trouver des Iſles; il y en a beaucoup, & comme elles ſont preſque toutes couvertes d'arbres, cela fait une vûë fort agréable dans la belle ſaiſon. Les bords de cette Riviére ne ſont pas moins charmans; vous ne voyez de l'un ou de l'autre rivage que bois, que côteaux, que prairies: Avec tout cela cette navigation eſt champêtre, & même affreuſe, en comparaiſon de celle de nos beaux Fleuves de France. Pendant tout le chemin que j'ai fait ſur le *Miſſiſipi*, je n'ai pas remarqué que cette Riviére ſerpentât, & je vous dirai ici par occaſion qu'il eſt fort rare de trouver en Amérique une Riviére qui s'écarte, qui ſe détourne dans ſon lit, en un mot qui roule ſes eaux en zig-zag.

L'air du *Miſſiſipi* eſt ſain, le terroir fécond, & le climat fort propre à la propa-

gation des animaux. L'un des plus grands divertiſſemens ſur cette route, c'eſt de voir les rivages tous couverts de Quadrupédes & de Volatilles qui paiſſent enſemble de la meilleure amitié du monde. Les Bœufs, les Cerfs, les Chevreüils, les Cocs-d'Inde y ſont par troupes. Je ne vous dis rien des bêtes & des Oiſeaux qu'on voit ſur cette Riviére, & qui ſont inconnus en Europe, il y auroit-là dequoi faire un livre. A plus forte raiſon ſeriez-vous rebuté de la longueur ennuyeuſe de ma lettre, ſi je vous faiſois un détail exact des chaſſes, des pêches, & de tous les Sauvages que j'ai rencontrez. Tout cela eſt ſpécifié dans mon Journal, & ſi j'avois aſſez de loiſir & de patience pour vous le tranſcrire, il faudroit vous réſoudre à la lecture d'un gros volume. Pour m'en tenir à mon ſujet, je n'ai pas manqué d'écrire ſur ce Journal toutes les chaſſes, & toutes les pêches, ou que nous avons faites nous-mêmes, ou dont nous avons été les témoins, & vous ſeriez ſurpris de voir que preſque chaque jour il y avoit chaſſe ou pêche d'une eſpéce différente. Il y a auſſi le long du *Miſſiſipi* quantité d'arbres fruitiers; mais comme ils étoient dépoüillez de fruits & de feüilles nous n'en vîmes que le bois. La treille n'y manque pas non plus, & elle produit des grapes & des grains d'une groſſeur extraor-

dinaire : on fait sécher ces beaux raisins au Soleil ; j'en ai mangé quelques-uns, & je les ai trouvez d'un goût excellent. Quand je vous ai dit que toutes sortes de bêtes foisonnoient extrêmement sur cette Riviére, j'ai oublié d'excepter les Castors : ils y sont très-rares. C'est la même chose sur la Riviére Longue ; mais en récompense il y a sur l'un & sur l'autre Fleuve quantité de Loutres, & les habitans en prennent assez pour se faire de bonnes fourures, dont ils se servent en Hyver.

Le dixiéme d'Avril nous mîmes à la voile, & nous voguâmes toûjours sur la Riviére des *Ilinois*. Nous allions à la faveur d'un vent d'Oüest Sud-Oüest, & nous fûmes si bien poussez qu'en six jours nous gagnâmes le Fort de *Crevecœur*. Monsieur de *Tonti* qui en est le Commandant, me reçût parfaitement bien. C'est un fort honnête homme que ce Monsieur de *Tonti*, & qui est tout-à-fait digne de la vénération que les *Ilinois* ont pour sa personne. Je me reposai trois jours dans ce poste, & cela me sembla bon depuis le long-tems que nous ne faisions que cabaner. Je trouvai au Fort de *Crevecœur* vingt Coureurs de bois qui trafiquoient avec la Nation *Ilinoise*, & il ne tint qu'à moi de faire quelques échanges avec ces négocians. Nous étant suffisamment délassez, je remerciai Monsieur le

Commandant, & nous nous embarquâmes pour le Village des *Ilinois*. Ce fût où nous prîmes terre le lendemain qui étoit le vingt. Il falut aller changer de notte : il n'étoit pas question de rame ni de voile ; nous étions obligez de faire un portage, & un portage, s'il vous plaît, qui n'étoit pas moins que de douze mortelles lieuës. Pour me débaraſſer au plûtôt de cette rude corvée, je me recommandai à la bonne volonté des habitans : ils en agirent en galants Sauvages, & j'eus plus de porteurs que je n'en voulois. Il eſt vrai que j'ouvris d'abord mon magaſin portatif, & que je lui fis faire une copieuſe évacuation. Je fis preſent aux principaux du Village d'un grand rouleau de rabac de Bréſil, de cent livres de poudre, de deux cens livres de balle, & de quelques armes. La vûë de tant de richeſſes meurtrieres échauffa beaucoup la généroſité de mes *Ilinois*, car dans le nouveau monde comme dans le vieux, l'intérêt a un grand pouvoir ſur la bienveillance. Mais enfin mes Ouvriers mirent la main à l'œuvre, & je fus ſi-bien ſervi que mon portage fût fait en quatre jours. Nous arrivâmes donc le vingt-quatre à *Chekakou*, lieu où devoit ſe faire le rembarquement : ce fût-là où les *Outagamis* nous dirent adieu, & reprirent la route de leur Païs : Ces Sauvages me parurent très-contens de moi, &.

je m'imagine que les fusils, & les pistolets dont je leur fis present en nous séparant, avoient beaucoup de part à l'amitié tendre qu'ils me témoignérent.

Le vingt cinq nous remîmes à la voile, & naviguant à toute force pour profiter du beau tems, nous entrâmes le vingt-huit dans la Riviére des *Oumamis*. Etant descendus au même endroit où Monsieur *de la Salle* fit bâtir un Fort il y a plusieurs années, nous y trouvâmes quatre cens guerriers. Ils étoient tous en bonne disposition pour passer agréablement une couple d'heures, mais vous ne devineriez pas le sujet de leur belle humeur, c'est qu'ils alloient brûler à petit feu trois misérables *Iroquois*. Je fis ce que je pûs pour détourner le coup; j'employai tout mon bien dire pour persuader à ces brûtaux qu'une si horrible cruauté n'étoit point de bonne guerre; mais il me fût impossible de rien obtenir, & j'eûs pour toutes réponse que tous les *Iroquois* étoient dignes du feu. Ces Sauvages ne se contentérent pas de me refuser la vie des trois innocens; ils prétendoient encore que nous devions prendre goût à ce supplice, & ils nous auroient volontiers pris à partie de ce que nous donnions quelques indices de compassion. Cette inhumanité est commune à la plûpart des Nations Sauvages, ils voudroient qu'on prit plaisir à

ces barbares spectacles comme on en prendroit à la Comédie la plus burlesque, & ils se scandalisent quand vous n'éclatez pas de rire aux cris d'un homme qu'on rôtit. Les horribles tourmens qu'on faisoit souffrir à ces malheureux *Iroquois* me causoient une véritable horreur ; & je ne pûs me résoudre à voir la fin de la piéce. Je me rembarquai donc au plus vîte ; mais comme ces brûleurs s'y opposoient fortement il me fallut forger un prétexte pour les contenter. Je leur dis que mes soldats ayant fait une assez bonne provision d'eau-de-vie, ne manqueroient pas de s'en donner à cœur joye pendant la nuit, quand ce ne seroit que pour arroser le sacrifice, & que dans leur yvresse ils commettroient peut-être des désordres que je ne pourrois empêcher. Cette excuse ayant produit son effet, je partis, & après avoir côtoyé ce Lac & traversé la Baye de *l'Ours qui dort*, nous sommes arrivez ici il y a six jours. Le Sieur de *saint Pierre de Repantigni* que j'y ai trouvé, & qui est venu en remontant les glaces de *Quebec*, m'a dit pour nouvelles que Monsieur *de Denonville* jugeant la Paix avec les *Iroquois* convenable, & même nécessaire aux affaires du Roi, & voulant que les Nations qui sont nos Alliées soient compriſes dans cette Paix, avoit envoyé des Coureurs pour les avertir de ne plus commettre d'hostili-

tez contre les mêmes *Iroquois*. J'ai encore apris une autre histoire assez plaisante. Notre Gouverneur Général a écrit au Commandant de ce poste-ci qu'il tâchât d'engager adroitement un certain Chef des *Hurons* surnommé par sobriquet, *le Rat*, à l'engager, dis-je, à descendre à la colonie, & cela pour lui faire faire le saut périlleux de la potence. *Le Rat* en ayant été averti a déclaré qu'il vouloit faire le voyage tout exprès pour sommer Mr. *de Denonville* de sa parole, & pour le défier d'en venir à l'éxécution, & en effet, ce *Huron* part demain avec une troupe d'*Outaouas* & de Coureurs de bois qui descendent sous le commandement de Mr. *Dulhut*. Pour moi j'ai déja fait prendre les devans à plusieurs de mes soldats par différentes occasions, & je resterai ici sept jours pour régler quelques affaires.

Voilà, Monsieur, la Relation de mon voyage. Peut-être la trouverez-vous trop abregée : mais outre que j'ai suprimé toutes les minutes, qui ne m'ont point paru dignes de vôtre curiosité, je n'ai pas le tems d'entrer dans tout le détail qui pourroit vous faire plaisir. D'ailleurs, il faudroit un génie plus étendu que le mien pour rassembler tout ce qui mérite de l'être, & pour le bien coudre. Je renvoye tout le reste à notre premiere entrevûë, je vous

aprendrai quantité de rencontres & d'avantures que j'ai euës dans ce voyage ; je vous parlerai de l'Origine, du culte, des Mœurs & des maniéres de ces différentes Nations, & nous ferons nos remarques ſur tout cela, auſſi-bien que ſur l'étenduë de ce continent vers l'Oüeſt. En attendant vous aurez encore ici pour la bonne meſure quelques obſervations générales. Le Lac des *Ilinois* a trois cens lieuës de tour : il eſt placé au milieu d'un Païs aſſez beau, mais qui eſt un vrai deſert ; les rivages de ce Lac ſont des bois de ſapin & de haute futaye, mais fort peu de prairies. Pour la Riviére des *Oumamis*, c'eſt peu de choſe, & elle ne vaut pas la peine qu'on en faſſe mention. Quant à la Baye de *l'Ours qui dort*, elle eſt aſſez grande : c'eſt ſur la Riviére qui s'y décharge que les *Outaouas* viennent tous les trois ans pour la chaſſe du Caſtor. Au reſte, on ne trouve ſur cette derniere route ni patures, ni rochers, ni bancs de ſable, & ce qui la rend encore meilleure, c'eſt que les terres qui bordent le Lac au Midi ſont remplies de Chevreüils, de Cerfs, & de Poulets d'Inde.

Au ſujet de mon voyage, j'ai fait plus d'une fois réfléxion ſur le peu de découvertes que l'on fait dans l'Amérique, & je me ſuis demandé d'où pouvoit venir le peu de ſuccès de tant d'habiles hommes qui

ont entrepris par mer & par terre, de faire des progrès dans ce Nouveau Monde. Il me semble qu'on pouroit profiter des fautes de M. *de la Salle*, & de quelques autres découvreurs qui ont eu tout récemment le malheur d'échoüer dans leurs desseins. L'exemple de ces Messieurs est une grande leçon, & nous aprend que tout le monde n'est pas propre à ces sortes de découvertes. Je ne présume pas assez de moi-même pour m'y croire plus propre que les autres; cependant comme il est permis à chacun de faire ses conjonctures, bonnes ou mauvaises, voici les miennes. Je croi qu'il est non-seulement possible, mais même fort aisé de pénétrer jusqu'au fond des Païs Occidenteaux du Canada, pourvû qu'on voulût observer ce qui suit. Il faudroit employer au lieu de canots certaines chaloupes d'une telle construction qu'elles tirassent peu d'eau, legéres de bois & portatives, assez grandes néanmoins, pour contenir treize hommes avec 35. ou 40. quinteaux de pesanteur, afin de pouvoir résister à la vague des grands Lacs. De plus une extrême prudence est absolument nécessaire au Chef de l'entrepriſe: tant de santé, de courage, de vigilance qu'il vous plaira, cela ne suffit pas pour conduire trois ou quatre cens hommes en des Païs éloignez, inconnus, deserts, & où l'on

rencontre le plus souvent de très-grands obstacles : on ne peut contenir une troupe si nombreuse, formée ordinairement de gens ramassez, & parmi lesquels il se trouve des scélérats, sans beaucoup de patience & d'industrie. Les séditions, les querelles, & tout les autres desordres qui proviennent de la licence d'un soldats mal discipliné, n'arrivent que trop souvent parmi ces gens-là, & comme ils ne sont point retenus par la proximité des Villes, ils s'émancipent aisément à entreprendre par la force sur leurs supérieurs. Il s'agit en ce cas-là de dissimuler, & de fermer quelquefois les yeux de peur d'aigrir le mal : la voye de la douceur est alors le plus sûr, & même l'unique parti qu'il y ait à prendre. Les Officiers ne sçauroient veiller trop exactement pour prévenir la mutinerie ou le complot : mais si le mal prévaut sur leurs soins : c'est à eux de faire tous leurs efforts pour étouffer la révolte dès sa naissance, & le meilleur expédient dont ils puissent se servir pour cela ; c'est de persuader aux soldats qu'ils seroient perdus sans ressource si le Commandant étoit informé de la chose, & de faire bien valoir l'obligation qu'ils ont à des Officiers qui les aiment trop pour les mettre en danger d'avoir la tête cassée. D'un autre côté le Commandant doit toûjours affecter de ne rien sça-

voir de ce qui se passe, tant qu'il n'en est pas témoin ; car pour peu qu'on se cabre en sa présence, c'en est fait de son autorité s'il ne châtie pas. Suivant donc ce que la prudence lui dictera, suivant que les conséquences lui paroîtront plus ou moins fâcheuses il doit punir ou publiquement, ou en cachette, ou différer l'éxécution. La grande précaution qu'il faut prendre pour éviter une conjoncture si délicate, c'est de passer bien des choses que la bonne & sevére discipline défendroit de tolérer par tout ailleurs : Le commerce, par exemple, avec les femmes & les filles des Sauvages ; une dispute où l'on en vient au fait, & même jusqu'à tirer l'épée ; la négligence à monter la garde, enfin toutes les infractions qui ne tendent point à la révolte, toutes les fautes qui ne sont pas d'une nature à altérer la subordination. Une autre mesure nécessaire au Commandant, c'est d'avoir un espion habile, & de le payer grassement : Celui-là sçachant tout par ce moyen pourra se régler sur des lumiéres fixes, sur des connoissances certaines pour obvier au mal, ou pour le retrancher. Le point principal est de déterrer le premier mobile & l'auteur d'une cabale ; une telle découverte demande une finesse & un secret extraordinaire : mais quand on a si bien aprofondi les choses qu'il ne

reste plus aucun doute touchant le coupable, c'est une nécessité absoluë de s'en défaire ; mais comme il seroit trop dangereux de le faire mourir à la vûë de ses partisans, on doit l'envoyer en l'autre Monde par une route soûterraine, en sorte qu'il disparoisse tout d'un coup, & que ses gens ignorent ce qu'il est devenu.

Il est aussi de la derniére importance au Commandant de gagner le cœur du soldat : c'est ce qui n'est pas fort difficile pourvû qu'on les traite avec honnêteté, qu'on soit attentif à leurs besoins, & qu'on leur fasse apercevoir une grande envie de pouvoir adoucir leur peine, & les soulager dans la fatigue d'un voyage si onéreux : une petite libéralité de tabac ou d'eau-de-vie faite à propos ; ne les obliger point à de trop longues marches ; les exciter pendant le repos au divertissement & à la joïe ; leur demander conseil dans les occurences épineuses, & ne pas manquer une occasion de les exhorter à vivre ensemble en bons camarades & en freres. Il est bon aussi de les piquer d'honneur. Vous ne sçauriez croire combien les gens de guerre s'animent quand on a l'art de leur representer qu'ils ont entre les mains la réputation des armes du Prince, la gloire & l'intérêt de la Couronne, l'honneur & l'utilité de la Nation. Le motif de Religion est en-

core d'un grand secours, & il n'y a guére de machines plus propres à remuër à tourner ces sortes desprits ; mais il faut que cela vienne du Commandant ou des Officiers, & qu'ils s'érigent eux-mêmes en Apôtres & en Prédicateurs ; car pour ce qui est des Ecclésiastiques, nous voyons par expérience qu'ils gâtent tout ; ils inspirent par la superstition & par le scrupule des sentimens de crainte & de timidité aux Soldats ; ils sement souvent eux-mêmes la discorde & la division ; enfin ils font beaucoup plus de mal que de bien, & mon opinion est qu'il vaut mieux s'en passer dans ces sortes de voyages. Ces faiseurs de découvertes ne peuvent non plus s'étudier trop à bien choisir leur monde ; car peu de gens ont les qualitez requises pour ces tuantes expéditions. Il faut des hommes de trente à quarante ans, d'un tempérammenr sec & robuste, d'une humeur paisible, actifs, courageux, & endurcis de jeunesse à la fatigue.

Il ne me reste plus pour finir cette pédagogie de découverte, qu'à vous faire un détail des principales choses qui sont nécessaires pour ces sortes de voyages. Parmi les trois ou quatre cens hommes on doit avoir soin qu'il y ait des Charpentiers de chaloupes, des Armuriers, des Scieurs en long avec tous leurs outils, des chas-

leurs & des Pêcheurs de profession, & des Chirurgiens munis d'un étuit complet, d'onguens pour les bleſſures, de drogues, pour les maladies, mais ſur tout d'Orviétan & de Séné. Chacun doit avoir ſon capot de bufle & ſa paire de botines pour ſe garantir des fléches, les ſeules armes des Sauvages inconnus, ou qui n'ont aucune communication avec nous autres Européens. Le fuſil & le piſtolet doivent être à deux coups, & l'épée d'une bonne longueur. Item, il faut faire proviſion d'une bonne quantité de peaux de Cerf, d'Orignal, ou de Bœuf: Ces peaux couſuës les unes avec les autres ſervent par le moyen de piquets plantez à certaine diſtances, ſervent, dis-je, à former l'enceinte du Camp. J'en avois ſuffiſamment pour garnir un quarré de trente pieds ſur chaque face, parce que chaque peau ayant cinq pieds de hauteur, & preſque quatre de largeur, j'en fis faire deux bandes de huit peaux chaque qui étoient tenduës & levées en un inſtant. Des canonniers de Corti de huit pieds de long & ſix de large; deux moulins à bras pour faire la farine du bled d'Inde, ces machines portatives ſont à peu près comme nos moulins à caffé, mais beaucoup plus grand, & elles ſont d'un uſage tout à-fait commode. Des clous de toute eſpéce, des pics, des pioches, des bêches, des

haches, des hameçons, du savon, & du coton pour faire la méche de chandelle. Vous jugez bien, Monsieur, qu'en vous debitant tout ce fretin, j'ai devant mes yeux le Mémoire de fournitures qu'on m'avoit dressé avant mon voyage, & que je ne fais que le transcrire. Peut-être vous seriez-vous bien passé de tant de mitraille; mais vous en comprendrez mieux ce que c'est que de voyager parmi des Individus si peu semblables à nous, quoique d'une même espéce, & cela pourra vous donner matiere à d'agréables & solides réfléxions. Je retourne à mon Catalogue. Les presens ne sont pas la provision la moins nécessaire, bac, & faut en avoir un assez copieux magasin; on seroit mal venu les mains vuides chez les Nations que l'on découvre, & il faut donner pour faire connoissance avec les Sauvages. Vous avez vû dans le cours de ma narration en quoi consiste la libéralité magnifique de cette bien-venuë; tabac, eau-de vie, coûteaux, ciseaux, éguilles, ce sont les matieres les plus riches & les plus précieuses, le reste est facile à deviner. Enfin, le dernier avis que je donnerois c'est de ne pas oublier l'Astrolabe, le demi cercle, les Bousoles ou compas simple & à variation, la pierre d'aiman, deux grosses montres de trois pouces de djamétre, des pinceaux, des couleurs, du papier

à-dessein & autre, pour faire ses Journaux & ses Cartes, pour dessigner les bêtes terrestres, volatiles & aquatiques, les arbres, les plantes, les grains, & généralement tout ce qui peut faire plaisir aux Curieux. Il ne seroit pas mauvais non plus que nos Voyageurs traînassent avec eux des trompettes & des violons: Cela sert à consoler & à récréer la troupe; mais cela est encore plus utile pour s'attirer la vénération des Sauvages, qui ne se lassent point d'admirer l'harmonie & les accords de ces instrumens.

Si donc par hasard, Monsieur, vous deveniez jamais Découvreur dans la partie Occidentale du Canada, fournissez-vous exactement de tous ces meubles, tant grands que petits; n'en omettez pas un seul, & comme d'ailleurs je vous connois pour un homme d'esprit, de conduite, & de détail, c'est-à dire, soigneux, prévoyant, sage, & de bon exemple, mais sur tout modéré, patient, & d'un génie heureux & fécond en expédiens, comptez que vous passerez par tout sans trouver d'obstacle, & que vous iriez tête levée jusqu'au bout de ce Continent. Pour moi, je souhaiterois avoir assez de mérite pour être nommé Batteur de Païs en chef; je servirois en cela le Roi avec inclination, & j'exercerois ma Charge de grand cœur. Vous ne sçauriez

riez croire combien l'on eſt aiſe de voir tant de ſortes de choſes : je n'avois pas le tems de me fatiguer. A propos de fatigue je commence à trouver cette Lettre bien longue. Adieu, Monſieur.

Je ſuis, votre, &c.

A Miſſilimakinac, *ce* 28. *May* 1689.

LETTRE XVII.

L'Auteur part de Miſſilimakinac *pour la* Colonie. *Deſcription de cette route. Incurſion funeſte des* Iroquois *dans l'Iſle de* Monreal. *On abandonne le Fort de* Frontenac. *Le Comte de ce nom revient en* Canada, *& Mr le Marquis de* Denonville *eſt rapellé.*

MONSIEUR,

Je croi que vous aurez reçû la Lettre que je vous écrivis de *Miſſilimakinac* datée du 28. May. Je n'ai rien à vous mander du ſéjour que je fis dans ce Fort ; ainſi trouvez bon que j'en vienne tout-d'un-coup à mon départ. Je m'embarquai pour *Monreal* le 8. de Juin. Ma Flote étoit compo-

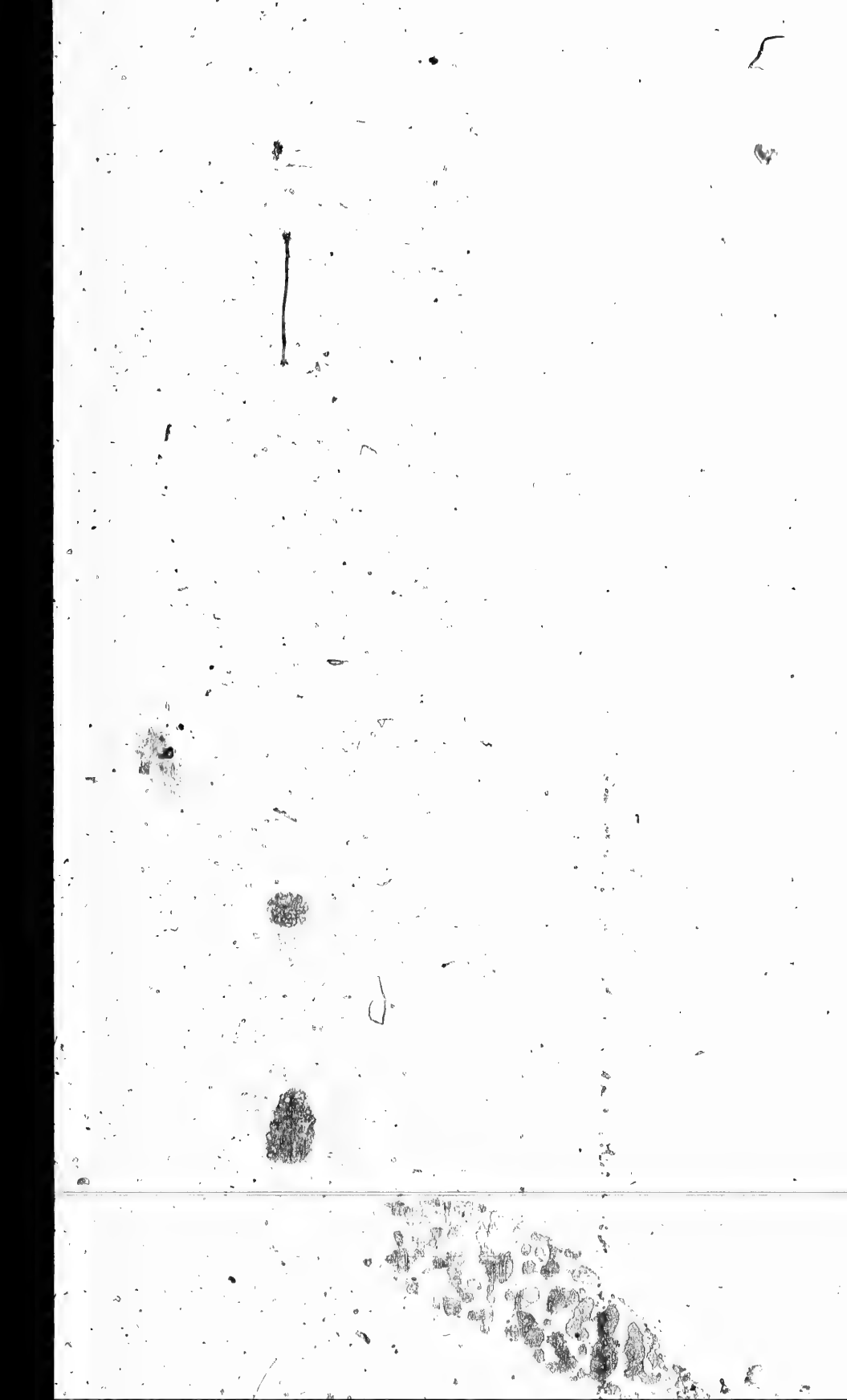
sée de deux canots, & de douze *Outaouas* faisoient toutes mes troupes de débarquement. Je voyageai avec ces Forces aquatiques jusqu'au 23. mais ce même jour-là je rencontrai à la *Riviére Creuse*, Mr *Dulhut* & la troupe qui m'avoient devancé. Il fut question de voir si je passerois outre, ou si je ferois le voyage sous l'escorte de ce Commandant. Mr *Dulhut* me sollicita fortement à prendre ce dernier parti. Vous risquez beaucoup, me dit-il, avec votre douzaine d'*Outaouas*. Sçavez-vous que ces Marauts n'auront pas plûtôt aperçû quelques vestiges d'*Iroquois* qu'ils vous planteront-là, & s'enfuïront à toutes jambes dans les bois? Vous évitez ce péril en descendant avec nous, & je vous conseille en ami de le faire. La prudence le vouloit; mais la bravoure gasconne m'inspiroit autrement. Je pris donc congé de Mr *Dulhut*, & je ne fus pas long-tems sans me repentir de mon courage. Mes gens ayant apris au *Long Saut* qu'il y avoit dans le voisinage un parti d'*Iroquois* furent sur le point de s'envoler dans les Forêts; & j'eus toutes les peines du monde à les retenir. Mais si vous n'aviez pû en venir à bout, direz-vous, qu'eussiez-vous fait? Ce que j'eusse fait? J'aurois tâché de courir plus fort qu'eux? La valeur? où même la valeur d'un Gascon doit céder à la prudence, & de plus la sa-

ge Nature nous ordonne de fatiguer le jarret pour le salut de la tête. Ayant rassuré mes *Outaouas* nous entrâmes heureusement dans la grande Riviére de leur Nation, & lorsque nous fûmes près de la *Riviére du Liévre*, je rencontrai Mr *de Sainte Hélène*. Comme il étoit à la tête d'un gros parti de Coureurs de bois, je jugeai bien qu'il alloit pour quelque expédition ; mais il m'étonna beaucoup lorsqu'il me dit qu'il en vouloit aux Anglois, & qu'il avoit ordre de reprendre quelques-uns de nos Forts sur cette Nation. Sur cela Mr *de Sainte Hélène* m'aprit la révolution d'Angleterre, & me fit un détail de ce grand & rare événement. Cette nouvelle me paroissoit incroyable, & si les preuves n'avoient pas été originales, j'aurois pris la chose pour un Roman. J'admirois que Mr le Prince d'Orange eut aquis trois Couronnes sans effusion de sang ; mais j'admirois encore plus que notre Cour avec sa fine & puissante politique, n'eut pas détourné un coup si fatal. L'étroite union de notre Monarque avec le Roi Jacques étant si avantageuse à la France & à la Religion Catholique, comment n'a-t'on pas mis tout en œuvre pour prévenir le détrônement & la chûte de ce pauvre Roi ? Je ne doute pas que Sa Majesté ne se fasse un point d'honneur de reconnoissance, & encore plus d'intérêt de rétablir : Elle

ne seroit plus que Loüis le demi Grand si elle n'en venoit pas à bout ; mais je crains bien que cette générosité ne coûte cher, & qu'elle n'allume une longue & sanglante guerre.

J'arrivai à *Monreal* le 9. Juillet. Ce ne fut pas sans avoir essuyé bien du risque & de la fatigue. Il nous fallut sauter plusieurs Cataractes affreux sur la grande *Rivière des Outaouas*, & faire environ vingt portages, quelques-uns desquels étant de plus d'une lieuë, & afin que vous ne vous plaigniez pas, Monsieur, d'une trop grande abréviation, je vais spécifier la chose. De *Missilimakinac* à la *Rivière des François* la Navigation est bonne ; car en côtoyant le Lac des *Hurons* on trouve quantité d'Isles où l'on peut se mettre à l'abri, & cabaner agréablement. Cette Riviére est difficile à remonter ; il faut franchir cinq Cataractes, ce qui oblige à des portages de trente, de cinquante, & de cent pas. Ensuite on entre dans le Lac des *Nepicerinis* d'où l'on fait encore un portage de deux lieuës pour gagner une autre Riviére dont j'ai oublié le nom, & sur laquelle il faut encore surmonter cinq ou six Cataractes. De-là, autre portage jusqu'à la *Rivière Creuse* qui se décharge par de semblables chûtes d'eau dans la grande *Rivière des Outaouas* proche du lieu nommé *Mata[illegible]*. Celle-ci méne

jusqu'au bout de l'Isle de *Monreal* où elle se perd dans le grand Fleuve de *Saint Laurent* : quoique ces deux Rivières soient extrêmement rapides dans leurs cours, elles ne laissent pas d'avoir un confluent fort paisible, & c'est ce qui forme le petit Lac *Saint Loüis*. Au reste, peu s'en fallut que je ne périsse au Port ; & voici comment. Lorsque nous passions le Saut apellé aussi *Saint Loüis*, à trois lieuës de *Monreal*, notre canot ayant tourné dans les boüillons, je fut jetté par le rapide du courant, & précipité jusqu'au pied du Cataracte sur quelques fonds plats de plusieurs pieds de profondeur. Monsieur le Chevalier du *Vandreüil* qui par un hasard tout extraordinaire se trouva-là, me tira de ce mauvais pas, & je reconnois avec plaisir que je lui dois la vie. Le Canot & les Pelleteries furent perdus, & l'un des six Sauvages qui étoient avec moi fut noyé. C'est la seule fois dans tout le cours de ce grand voyage que je me suis vû à la porte de l'éternité : je vous avoüe que [illegible] fait guère bon en cet endroit-là ; on y découvre un trop grand Pays, cela fait mal au yeux. Arrivé enfin à *Monreal*, j'employai tout le premier jour à reprendre mes esprits, car j'étois epuisé d'abstinence & de lassitude. Le lendemain j'allai faire ma cour à Messieurs *de Denonville* & de *Champigni* qui me gracieusérent beau-



coup sur mon heureux retour. Ils me questionnérent sur mes découvertes, & après leur avoir rendu compte de tout, je les avertis que Monsieur *Dulhut* étoit en chemin pour se rendre auprès d'eux avec un bon nombre de Sauvages & de Coureurs de bois, & en effet cette troupe arriva quinze jours après moi. *Le Rat* qui, comme je vous le marquai dans ma précédente, étoit descendu avec les autres, parût tête levée, & s'en retourna fiérement chez lui, tout de même que s'il n'avoit point été mention de potence, ni de pendaison. Comme je m'imagine vous en avoir assez dit pour vous mettre en goût d'aprendre l'histoire de ce Maître Sauvage, & que d'ailleurs la longueur excessive de ma derniére Lettre ne me permettoit pas de le faire alors, je vais vous dédommager, & vous dire un peu au long, pourquoi le Gouverneur Général étoit mortellement irrité contre *le Rat*.

Ce Sauvage homme de tête, & qui n'a pas plus de quarante ans, & Chef de Guerre & de Conseil des *Hurons*, Monsieur *de Denonville* lui ayant fait, il y a deux ans toutes les instances imaginables pour le porter à s'allier avec nous, il s'en deffendit long-tems; mais il se rendit enfin, & l'accord fut terminé à condition qu'on poursuivroit de concert les *Iroquois* à toute outrance, & qu'on ne poseroit les armes qu'a-

près avoir anéanti cette Nation *Le Rat* s'engagea pour lui & pour les *Hurons* à cette clause ; & Monsieur *de Denonville* après avoir fait dire à ce Chef qu'il acceptoit la condition du marché, l'en assûra lui-même de vive voix. Cette dernière circonstance, qui valoit bien une ratification dans les formes, se passa le 1. de Septembre 1687. c'est-à-dire deux jours avant que je partisse de *Niagara* pour mon voyage des grands Lacs. *Le Rat* faisant donc fond sur la parole d'un Gouverneur Général, comme il auroit fait sur celle du Roi même, partit de *Missimakinac* avec une Compagnie de cent bons hommes, bien résolu d'aller faire quelque chose de considérable chez les *Iroquois*. Ce Commandant ayant pris son chemin par le Fort *Frontenac* s'y arrêta pour y prendre langue, & pour faire reposer ses guerriers. Là notre *Huron* aprit que Monsieur *de Denonville* négocioit actuellement la Paix avec les cinq Nations Iroquoises, & que même il attendoit dans huit ou dix jours des Ambassadeurs & des Otages à *Montreal* de la part de ces peuples, pour conclure un Traité qui ne pût se rompre: ainsi ajoûta le Commandant de *Frontenac*, vos desseins ne sont plus de saison, & je vous exhorte à retourner sur vos pas. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour *le Rat*; il en connut d'abord l'importan-

ce, & il vit bien qu'on sacrifioit sa Nation. Cependant, comme ce Sauvage à beaucoup d'esprit, il prend son parti sur le champ: Sans témoigner rien de sa surprise, sans laisser échaper ni plainte, ni reproche, il répond froidement au Commandant que son conseil étoit trop raisonnable pour ne le pas suivre, & le laissant dans cette bonne opinion, lui & ses guerriers quittent le Fort: Mais le rusé Sauvage pensoit bien à autre chose qu'à retourner chez sa Nation. Il alla se poster avec sa troupe à l'endroit par où les Ambassadeurs & les Otages *Iroquois* devoient nécessairement passer, & il les attendit-là de pied ferme. Après quatre ou cinq jours les Députez des cinq Nations parurent; ils avoient avec eux quarante jeunes hommes choisis, & destinez pour rester entre les mains de notre Gouverneur. Le *Huron* en embuscade; & qui voyoit tout sans être vû donna le loisir à ces malheureux voyageurs de débarquer tranquillement; mais si-tôt qu'il les vit à découvert, il fondit sur eux avec ses guerriers. Les *Iroquois* étourdis d'une rencontre aussi funeste qu'elle étoit imprévûë, ne firent pas réflexion à la loi naturelle qui est de céder à la force majeure, & de s'abandonner à la discrétion du plus fort: Leur premier mouvement fut de se deffendre; mais comme l'ennemi étoit en

plus grand nombre, & mieux préparé qu'eux, on en coucha plusieurs par terre. Les autres voyant bien qu'ils ne pouvoient éviter la mort non pas même par la fuite, implorérent la compassion du vainqueur, & furent tous faits prisonniers, ou pour mieux dire esclaves. Quand on les eut bien & dûment liez suivant la coûtume, le malin *Rat* leur dit qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres du Gouverneur des François; que celui-ci bien informé de la marche d'un parti de cinquante *Iroquois*, & du tems même de leur passage, il l'avoit envoyé pour les tailler en piéces. Ces pauvres gens prirent cela pour argent comptant, & quel Européen, je vous prie, n'auroit pas donné dans un panneau si bien tendu? Ils ne doutérent donc point que Monsieur *de Denonville* ne fût un scélérat; & jugez, Monsieur, qu'elles bénédictions ils donnérent à notre Nation. Ils contérent naïvement le sujet de leur voyage au Chef des *Hurons*, & ils espéroient bien le faire entrer lui & sa troupe dans les sentimens d'indignation & d'horreur qu'eux *Iroquois* avoient conçû pour le Gouverneur Général. En effet, *le Rat* joüe admirablement le personnage d'un homme outré de colere: il déclame, il s'emporte, il écume, & jamais Acteur ne contrefit mieux le Rolland de la Scéne. Le Maître des François, s'écrioit-il, avoit

jetté les yeux sur moi pour me faire l'instrument de la plus noire trahison qui fût jamais ? Il n'en est pas où il pense, & je m'en vengerai quand j'y devrois périr. Puis s'adressant aux prisonniers parmi lesquels étoit le Chef de la députation nommé *Theganeſorens*, *mes Freres*, leur dit-il, *quoique nous soyons en guerre, je vous rends la liberté. Il ne sera pas dit que le Gouverneur des François aura trouvé en moi un infâme Ministre de sa Sélératesse. Retournez donc chez vos gens, & dites aux cinq Nations que la seule réconnoissance que je demande pour la grace que je vous fais, c'est qu'elles m'aident à me venger d'un perfide.* Les *Iroquois* plus que persuadez par-là de la droiture & de la candeur du fourbe ne se lassoient point de chanter ses loüanges, ni de le remercier. Ils l'assurérent même, qu'en cas qu'il voulut se défunir de ce traître de Gouverneur & faire la Paix séparément avec les cinq Nations, ils s'engageoient à faire réüssir la chose par leur crédit. Quoique le délié *Héros* eut un but bien différent, il reçût l'offre avec une joye aparente, & donna de bonnes espérances pour la conclusion de cette affaire. Cependant il fit distribuër des fusils, de la poudre & du plomb aux *Iroquois*, & les renvoya chez eux aussi contens du *Rat* qu'ils étoient irritez contre Monsieur *de Denonville*.

Le Rat, comme s'il eût apréhendé que cette machine ne fut pas suffisante pour son dessein, en fit joüer encore une autre. Ayant perdu l'un de ses *Hurons* dans le feu de la rencontre, il retint en la place du mort un *Chaouanon* adopté par les *Iroquois*, & il en fit son esclave, & dès qu'il fut à *Missilimakinac* par où il avoit pris sa route tout exprès, il en fit present au Commandant du Fort. Celui-ci qui ne sçavoit pas les intentions ni les démarches de Monsieur *de Denonville* pour la paix avec les cinq Nations, condamna d'abord le prisonnier à être fusillé. L'Innocent fut son propre Avocat, & plaida sa cause le mieux qu'il pût; il ne manqua pas d'alléguer la bonne foi sur laquelle lui & ses compagnons étoient venus à la sollicitation du Gouverneur; nos gens prenoient cela pour une fable, & croyoient que la crainte de la mort faisoit extravaguer ce malheureux, ou lui donnoit l'adresse d'inventer un Roman pour tâcher de sauver sa vie. Les *Hurons* de leur côté favorisoient l'exécution faisant semblant de convenir que tout ce que le *Chaouanon* alléguoit étoit faux, & qu'il falloit que cet esclave forgeât cette histoire, ou qu'il fût hors du sens, si-bien que sans avoir égard à ses raisons on lui brûla la cervelle. C'étoit-là précisément le souhait du méchant *Rat*. En effet, incontinent après le supli-

ce du *Chaouanon* le Chef des *Hurons* prend en particulier un *Iroquois* qu'il avoit depuis long-tems à ſon ſervice ; il lui donne la liberté de retourner dans ſa patrie pour y paſſer tranquillement le reſte de ſes jours ; mais en même-tems il déteſte ce qui vient de ſe paſſer ; il peint l'injuſtice & la cruauté du Commandant avec les plus noires couleurs, & après avoir bien exhorté ſon affranchi à s'en plaindre hautement aux cinq Nations, & à les exciter à la vengeance, il le congédie. Ces deux ſouterrains aſſez bien conduits, comme vous voyez, ne manquérent pas d'avoir leur effet. Monſieur *de Denonville* y fut trompé le premier : Ce n'eſt pas qu'on ne l'eût averti du mauvais tour que *le Rat* lui avoit joüé ; mais il eût la précaution de faire ſçavoir ſon innocence aux *Iroquois*, & s'imaginant que ces peuples voudroient bien l'en croire ſur ſa parole, il s'endormit ſur les ſuites, & demeura fort en repos. Se flâtant même d'avoir renoüé la partie il attendoit tous les jours dix ou douze Députez pour conclure une bonne Paix au nom des cinq Nations. Notre Gouverneur ſe mécomptoit étrangement. Au lieu d'une Députation pacifique, douze cens guerriers *Iroquois* débarquérent au bout de l'Iſle de *Montreal*, & firent tout ce que la rage peut inſpirer à une Nation féroce, & qui ſe croit outra-

gez. Ils pillérent & brûlérent toutes les habitations de ce canton-là, & tous ceux qui tomberent entre leurs mains furent égorgez sans distinction d'âge ni de sexe. Jugez, Monsieur, si la consternation fut grande dans *Monreal*, & si Madame *de Denonville* qui s'y trouvoit enfermée avec Monsieur son époux eut belle peur. Cependant le Gouverneur Général se contenta d'envoyer contre ces furieux cent soldats & cinquante Sauvages; n'osant pas affoiblir sa garnison: mais c'étoit envoyer ces pauvres gens à la boucherie, que pouvoient-ils en si petit nombre? aussi furent-ils presque tous tuez ou faits prisonniers. De tout le détachement il ne rentra dans la place qu'un seul Soldat & douze Sauvages dont une partie portoit Mr *de Longueil* qui avoit eu une cuisse cassée en combattant à la tête de toute la troupe dont il avoit été nommé le Commandant: Les autres Officiers, sçavoir Messieurs *de la Rabiere, Saint Pierre Denis, la Plante & Ville Dené*, sont demeurez aux *Iroquois*; leur sort me paroît beaucoup plus déplorable que celui des morts; car probablement les Barbares se vengeront à loisir & de gayeté de cœur sur ces honnêtes gens. Après la défaite entiere du détachement les *Iroquois* ne trouvant plus d'obstacles firent tout ce qu'ils voulurent. On ne peut exprimer la

terreur & la désolation qui étoient répandues par toute l'Isle. Le mal cessa néanmoins plûtôt qu'on ne pensoit & ses guerriers, soit qu'ils apréhendassent un revers de fortune, ou qu'ils fussent las d'exterminer, se rembarquérent sans la moindre opposition, & emportérent autant de butin que leurs voitures en pouvoient contenir. Ne me demandez point comment Monsieur *de Denonville* ne fit pas tous les efforts qu'il pouvoit pour résister à cette invasion; ce Gouverneur avoit aparemment ses raisons, & c'est tout ce que je sçai là-dessus. Au reste, dans cette expédition les *Iroquois* ne perdirent que trois hommes, encore ne les perdirent-ils que par une avanture extraordinaire. Ces trois guerriers ayant trouvé du vin dans une habitation s'en donnérent si bien à cœur joye qu'en peu de tems ils ne se connurent plus. Un Vacher Canadien qui étoit leur esclave depuis quelques années les voyant dans un état à se laisser tout persuader, & qui avoit eu la prudence de ne pas boire, les conduisit adroitement vers un de nos Forts: Si-tôt qu'on eut connu ce que c'étoit on ouvrit, & les *Iroquois* entrérent sans sçavoir ce qu'ils faisoient: Une cave leur tint lieu d'aparetement, & on les y laissa passer leur yvresse. A leur réveil ils furent bien étonnez, comme vous pouvez croire: je ne puis vous

dire s'ils passérent beaucoup de tems à bailler, & à s'étendre avant que d'apercevoir leur malheur ; je ne sçai pas non plus s'ils vomirent de grands blasphémes contre la puissante & captieuse divinité de Bacus ; ce qu'on m'a donné pour certain, c'est qu'aussi-tôt qu'on les entendit chanter, car ils ne manquent pas de le faire dès qu'ils se voyent entre les mains de leurs ennemis, on courut à eux : Le dessein étoit de les lier pour les conduire à *Monreal* ; mais quand les prisonniers virent les cordes, ils s'armérent de quelques bâtons qu'on avoit laissé dans le cachot, faute de prévoyance, & se défendirent si vigoureusement qu'on fût obligé de les assommer sur la place à grands coups de fusil. On mena le Vacher à *Monreal* pour le faire voir à *Mr de Denonville* qui interrogea beaucoup sur les *Iroquois* ; & principalement touchant la derniere affaire. Le Canadien répondit à tout, & dit entr'autres choses que le mal causé par le *Rat* étoit sans remède ; que les cinq Nations croyant de bonne foi la fourberie du *Huron*, ils avoient pris à coeur cet outrage prétendu, & qu'il seroit très-mal aisé de les faire revenir : qu'ils étoient fort éloignez de se défier de la malice *du Rat*, & que bien-loin d'avoir aucun ressentiment contre lui, ils aprouvoient son action, disant qu'il avoit usé du droit de la Guerre ; qu'ils avoient

même beaucoup d'estime & de reconnoissance pour lui, de ce qu'il avoit désaprouvé la conduite des François & renvoyé leurs gens si généreusement, sur quoi ils étoient disposez à conclure une paix particuliere avec lui.

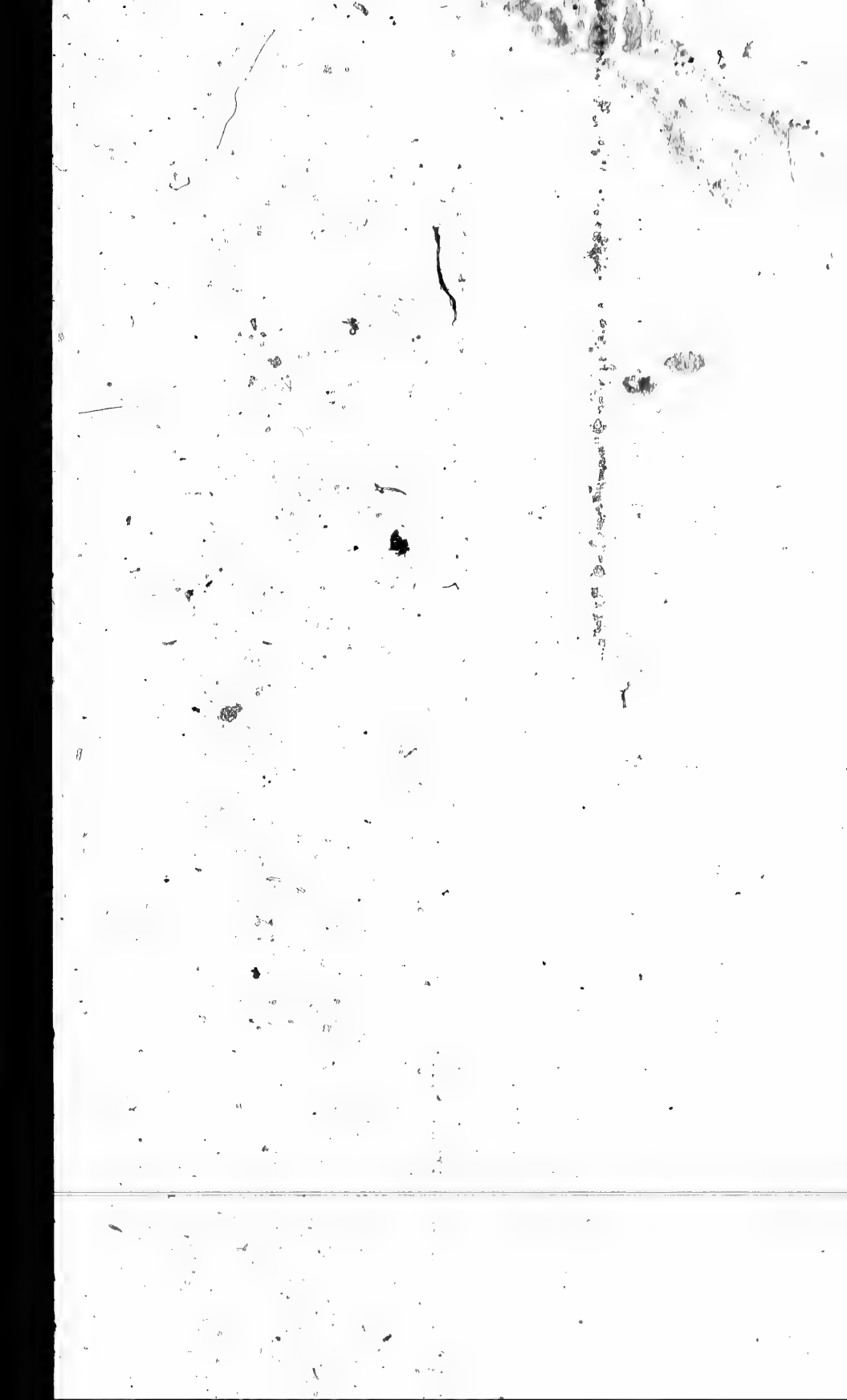
Voilà, Monsieur, le sujet du chagrin de Mr *de Denonville* contre *le Rat*. Celui-ci ne s'en étonna pas beaucoup, comme vous avez vû; il brava le Gouverneur, & passa fiérement par *Monreal* sans qu'on osât mettre la main sur lui. Je croi qu'on fit en cela très-sagement: Les *Hurons* n'auroient pas manqué de venger sa mort, & le remède eut été pire que le mal. D'ailleurs, *le Rat* alléguoit pour sa justification qu'on l'avoit trompé; reproche que Mr *de Denonville* avoit à se faire, ne pouvant s'empêcher de se reconnoître en cela le premier auteur de tout le désordre; tant il est vrai que la foi publique doit être inviolable, & qu'il n'y a point de raisons, quelques apparentes & quelques spécieuses qu'elles soient qui puissent en dispenser. Au reste, cette irruption des *Iroquois* affligea sensiblement Mr *de Denonville*, & il reconnut bien: quoique trop tard, qu'il avoit péché dans la précaution. Une autre circonstance fâcheuse, c'est que cette avanture entraînoit inévitablement la perte du Fort *Frontenac*. En effet, ce poste commençoit à manquer

de vivres, & nos gens n'osant sortir pour en aller chercher, étoient en risque de mourir de faim. On ne pouvoit pas non plus leur envoyer du secours, parce qu'on jugeoit bien que l'ennemi gardoit soigneusement & en bon nombre les passages des Cataractes; ainsi le seul parti qui restoit à prendre, c'étoit de faire sauter le Fort, & de retirer la Garnison. Pour cela, il falloit en donner avis au Commandant, & comme le voyage ne pouvoit être plus périlleux, la difficulté étoit de trouver quelqu'un qui voulût se hazarder. Enfin, le Sieur *de St Pierre d'Arpentigni* s'offrit d'y aller seul à travers les Bois: on admira son courage, mais on s'en tint à l'admiration, & personne ne se presenta pour accompagner ce brave. Il partit donc escorté d'une résolution déterminée, & il eut pourtant le bonheur d'arriver à *Frontenac*. Mr *de Valrène* qui commandoit au Fort, reçût le message avec plaisir, caressa beaucoup le vaillant Messager, & ne perdit pas de tems pour exécuter l'ordre. Il mit par des mines & avec de la poudre les quatre Bastions en état de sauter, & après avoir brûlé trois grandes barques dont on se servoit pour intimider les *Iroquois* dans un tems de Guerre, ou pour leur porter des Marchandises pendant la Paix, il s'embarqua avec sa Garnison, & descendant les

Cataractes du Fleuve, il arriva heureuſement à *Montréal* : Sa venuë fut une petite conſolation pour Mr *de Denonville* qui partit auſſi-tôt avec ce Commandant pour ſe rendre ici. On a auſſi abandonné le Fort de *Niagara*. C'eſt un grand malheur pour les Colonies qu'on n'ait pû conſerver ces deux poſtes : ils étoient dans une ſituation tout-à-fait propre pour faire la guerre aux *Iroquois*. Les Sauvages nos amis & nos alliez ayant ces deux Places de retraite euſſent été plus hardiment en parti, & auroient même fait des courſes juſques dans les Villages des cinq Nations. D'ailleurs les *Iroquois* ne pouvant plus ſortir de chez eux pour la pêche ou pour la chaſſe, ſans riſque d'être égorgez, & manquant par-là de Caſtors pour trafiquer des fuſils, de la poudre, des balles & des filets, auroient péri faute d'avoir dequoi vivre & dequoi ſe défendre ; du moins ils euſſent été contraints d'abandonner le Pays. Mais d'un autre côté, il n'eſt pas poſſible de garder, ni d'entretenir les Forts de *Frontenac* & de *Niagara* pendant une rupture avec les *Iroquois* ; Les Cataractes preſques inacceſſibles ſont trop favorables à ces derniers, & dix d'entr'eux bien embuſquez y peuvent arrêter mille François à coups de pierres.

Mr *de Bonaventure*, Capitaine & Proprietaire d'un Vaiſſeau Marchand, venant d'ar-

river de France. Il nous aporte pour nouvelle que le Roi, à la sollicitation de Mr le Duc de Beauvilliers a nommé Mr *de Denonville* Sous-Gouverneur des Princes ses petits-fils, & que Mr *de Frontenac* est en chemin pour venir nous gouverner encore une fois. Tout le monde ne s'accommode pas de ce changement : Les Jesuites, sur tout, en paroissant bien mortifiez ; & ils ont sujet de l'être, si ce que la Gazette scandaleuse leur attribuë, n'est point faux. On prétend que ces Révérends Peres, qui, comme vous sçavez, sont de dangereux Machinistes, noircirent, il y a sept ou huit ans, & cela de concert avec l'Intendant *du Chesneau*, & le Conseil Souverain, noircirent, dis-je, si-bien Mr *de Frontenac* à la Cour, que ce fût la véritable cause de son rapel. Si cela est, il faut que ce Gentilhomme ait prouvé la calomnie, mais il n'en sera ni plus ni moins des calomniateurs. Il faut avoüer néanmoins, que ce coup imprévû les a étourdis ; quelque beau semblant qu'ils fassent, leur joye paroît visiblement affectée, & ils ne sçauroient s'empêcher de se montrer assez pour faire voir qu'ils craignent le juste ressentiment du nouveau Gouverneur. Il n'en va pas de même des autres Habitans : Les Nobles, les Officiers, les Marchands, les Soldats, le gros & le menu Peuple, tous enfin ont témoigné une joye incroyable du



retour de Mr *de Frontenac* : ils l'attendent comme les Juifs font le Messie, & ils se préparent à célébrer sa bien-venuë par des réjoüissances extraordinaires. Il n'y a pas jusqu'aux Sauvages qui ne fassent éclater leur joye, & vous n'en ferez pas surpris, Monsieur, quand vous sçaurez que Mr de *Frontenac* s'étoit attiré pendant son premier Gouvernement, l'estime, l'amour, la confiance non-seulement des François, mais même de tous nos Alliez, & que les Nations circonvoisines le regardoient comme l'Ange tutélaire du Païs. Vous ne manquerez pas de tirer de tout cela des conséquences fâcheuses pour Mr *de Denonville* : ce n'est pas ma faute, & je n'ai d'autre vûë que de vous aprendre ce qui se passe ici. Quand à l'odeur que ce Gentilhomme y laisse, c'est dequoi je ne me mêle point : que les imputations qu'on lui fait soient bien ou mal fondées, qu'il soit aimé ou haï ce ne sont point mes affaires. Je ne sçaurois, au moins le taxer d'une table trop splendide ; car je n'ai jamais eu l'honneur d'y être invité. Tout ce que je vous puis dire c'est qu'il se prépare à partir, & je croi bien qu'il a une grande impatience d'en venir-là. Pour moi, j'espére m'embarquer pour la Rochelle dans le même Vaisseau qui aportera Mr *de Frontenac*.

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Quebec *le* 28. *Septembre* 1689.

LETTRE XVIII.

Arrivée de Mr le Comte de Frontenac. *Sa réception. Son voyage à* Monreal. *Rétablissement du* Fort de Frontenac.

MONSIEUR,

On a donc adjugé la Terre de *Lahontan*? Ne suis-je pas bien à plaindre? Pendant que je fais les affaires de ma Patrie, elle me met à la besace, & comme si je n'étois pas assez malheureux de roder dans un autre Monde & parmi des Sauvages, mes propres Compatriotes me persécutent & me dépoüillent de mon bien. La consolation que vous me donnez est admirable, & je tâche de la faire valoir en bon Philosophe. Oüi; je prendrai volontiers patience pendant une centaine d'années: au bout de ce terme j'aurai apparemment dequoi rembourser le Possesseur; je prouverai par de bons Certificats que j'étois actuellement dans le service de l'Amérique. Lorsqu'on fit l'Adjudication; ainsi je ne manquerai pas de rentrer dans mon Patrimoine, & j'en joüirai paisiblement tout le reste de mes jours. La difficulté ne consiste qu'à

pouvoir vivre un siécle : La course est longue, & il est à craindre que je ne demeure en chemin. C'est-là, je vous assure, ce qui m'inquiéte le moins, & je regarderois une vie de cent ans comme un plus grand malheur pour moi que ne l'est la perte de ma terre. Au reste, Monsieur de *Frontenac* m'a régalé pour sa bien venuë d'une révocation de congé : j'ai employé toute ma réthorique pour le fléchir, mais il n'y a pas eu moyen, & comme il m'offre sa bourse & sa table, j'ai été contraint d'enrager de bonne grace, & d'obéir avec de grands remercimens. Laissons-là mes infortunes domestiques, & parlons de ce qui s'est passé depuis ma derniére.

Je ne sçaurois mieux débuter que par l'entrée du nouveau Gouverneur en cette Ville. Il arriva le quinziéme d'Octobre, & il débarqua le même jour à huit heures du soir. Le Conseil Souverain escorté des habitans sous les armes, fut le recevoir à la desoente du Vaisseau, & comme le Port & la Ville étoient également illuminez de flambeaux, de lanternes & de lampes, cela formoit un jour artificiel fort agréable à voir. Monsieur de *Frontenac* marcha en pompe jusqu'à son Palais où il fut salué de trois décharges de canon & de mousqueterie, & chacun s'empressa de marquer par des feux de joye, & par d'autres réjoüissan-

ces le sensible plaisir que le retour de ce Seigneur causoit au public. Dès le même soir tous les Corps du *Canada* vinrent rendre leurs devoirs, & furent admis successivement à complimenter. Les Jesuites ne furent pas les moins ardens à demander audience & l'on ne douta point qu'il n'y eut dans leur harangue beaucoup plus d'art que de sincérité. Le lendemain, Monsieur de *Frontenac* se rendit à la grande Eglise où l'on chanta le *Te Deum* : il passa le reste du jour à recevoir les visites des Dames qui avoient certaines raisons secrettes pour être bien contentes, & à voir des feux d'artifice que plusieurs personnes firent joüer pour embellir la fête. Ces réjoüissances augmentérent pendant cinq jours de suite ; & elles ne cessérent que par le départ du Gouverneur pour *Mont-real*. Jugez de-là, Monsieur, si ce Gentilhomme est aimé ici, & si le Roi a fait plaisir à ses Sujets de *Canada* de le leur renvoyer. En effet, on se promet un bonheur accompli de son génie supérieur, de sa conduite sage & judicieuse, & sur-tout de son beau naturel. Cette espérance est fondée sur le souvenir des dix années de son premier Gouvernement : Monsieur de *Frontenac* rendit au *Canada* le repos, l'abondance, la sûreté ; on posseda pendant tout le tems de son administration ces trois avantages essentiels de la Société

civile, & ce fût ce qui lui procura avec justice le glorieux titre de *Redemptor Patriæ*. Cet éloge lui convenoit d'autant mieux, que suivant le témoignage de tous les honnêtes gens, lorsque Mr *de Frontenac* vint en *Canada* la premiere fois, il y trouva les Colonies dans un pitoyable état. La guerre avec les *Iroquois* avoit causé une désolation universelle: Ces Barbares avoient brûlé nos Plantations, ils avoient égorgé des milliers de François; Le Laboureur étoit assommé dans son champ, le Voyageur enlevé dans ses courses, & l'altération du Commerce jettoit le Négociant dans la disette, & l'Artisan dans la pauvreté: La famine affligeoit le Païs, & comme les habitans cherchoient à se tirer de cette misere, les Colonies se dépeuploient & devenoient à rien. Enfin, la *Nouvelle France* étoit perduë; elle alloit périr infailliblement si Mr *de Frontenac* ne l'eut sauvée en faisant la Paix avec les *Iroquois*, je croi vous avoir expliqué dans ma cinquiéme Lettre la maniére dont la chose s'exécuta. C'étoit le plus grand service que ce Gouverneur pouvoit rendre dans son poste à Sa Majesté: La guerre contre les *Iroquois* est affreuse & terrible: Pourquoi plus que les autre guerres, direz vous? C'est que ces Barbares ne prennent les armes que par un motif de ressentiment, & qu'ils n'ont point

point d'autre but que celui de satisfaire leur haine & de contenter leur fureur ; au lieu que dans notre Monde l'animosité personnelle ne domine pas dans une rupture, & nos Nations se font la guerre pour soûtenir un droit qu'elles ont, ou qu'elles disent avoir.

Pour reprendre le fil des nouvelles, de jour du débarquement de Mr *de Frontenac* Mr *de St Valiers* notre Evêque arriva par un heureux hasard au Port de cette Ville : Ce Prélat s'étoit embarqué le Printems dernier dans un Bâtiment qu'il fit freter tout exprès pour le transporter à *l'Acadie*, à *l'Isle de Terre-Neuve*, & à plusieurs autres endroits qui sont du Diocése de *Quebec*.

Notre Gouverneur s'étant à peine donné le tems de respirer des fatigues de la Mer se mit en canot pour *Monreal*, & m'ordonna de l'accompagner dans ce voyage. Tous ceux qui étoient auprès de lui le supliérent instamment d'abandonner ce dessein, ou plûtôt d'en differer l'exécution jusqu'au retour du Printems : on lui remontra que la mauvaise saison ayant déja commencé, il commettoit trop sa personne en s'exposant au froid, aux glaces & aux autres périls d'une route longue, incertaine, & très-hasardeuse. Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, Monsieur : qu'en ce pays-ci l'Hyver est fort diligent ; il y vient à

grands pas, & nous avons en Octobre des gelés plus fortes & plus épaisses que vous n'en avez à Paris au mois de Janvier : demandez-en, je vous prie, la raison à Messieurs de l'Observatoire ; peut-être auront-ils besoin de toutes leurs longues vûës pour la trouver, car en raisonnant sur le sistême ordinaire, il semble que la chose devroit aller tout autrement. Quoiqu'il en soit, on ne pût rien gagner sur l'esprit de Monsieur de *Frontenac*, & son âge avancé, car il a soixante-huit ans, ne l'empêcha point de tenir ferme dans sa résolution. La fortune a secondé le courage du Gouverneur : Nous avons fait le voyage sans accident, & c'est aujourd'hui le septiéme jour que nous sommes revenus en cette Ville. Ce Seigneur avoit bonne envie que nous poussassions jusqu'au lieu où avoit été le Fort qui portoit son nom ; l'abandon de ce poste lui tenoit au cœur, & il vouloit aller le rétablir lui-même à quelque prix que ce fût : mais tout *Montreal* s'y opposa. Les Nobles, les Prêtres, les Habitans, enfin tout le monde le pria, mais d'une maniére si tendre & si pressante, de ne point s'exposer au risque des passages, des Sauts & des Cataractes qu'il faut inévitablement franchir qu'il se laissa toucher, & qu'il sacrifia son panchant à l'affection de ses inférieurs. Pour se dédommager de ce sacri-

ce ; il détacha plusieurs Gentilshommes *Canadiens*, & cent Coureurs de bois sous le commandement de Monsieur *Mantet*, pour aller reconnoître l'état du Fort de *Frontenac*. Je vous mandai dans ma derniére que Monsieur *de Valrénes* en se retirant avoit tâché de faire sauter les Bastions avec de la poudre : heureusement que ce Commandant avoit mal réüssi ; nos gens ont trouvé le dommage beaucoup moins grand qu'on ne s'étoit imaginé ; ils ont déja relevé quelques toises des murailles abatuës, & ils comptent d'avoir relevé tout-à-fait le Fort avant la fin de l'Hyver ; ce sont des nouvelles toutes fraiches, Monsieur de *Frontenac* les reçût hier au soir. Je ne veux pas supprimer une circonstance assez curieuse qui concerne le retour de ce Gouverneur. Vous avez apris par ma treiziéme Lettre que Mr *de Denonville* avoit fait present au Roi d'un certain nombre d'*Iroquois* pour servir dans les Galéres de Sa Majesté : C'étoit adoucir la répresaille, mais non pas de beaucoup, car la vie d'un forçat ne vaut guére mieux que la mort. La plûpart de ces miserables ont succombé sous le poids de la chaine, ils ont expiré sous la rame, ou sous les coups de nerf de bœuf ; mais on a fait grace aux autres, & Monsieur de *Frontenac* les a ramenez avec lui. Le plus distingué de la troupe étoit dans son Pays Chef des *Goyo-*

guans, & se nomme *Oreouahé* : Ce Sauvage en considération de son grade a été dispensé des Galéres, & comme il marque de l'estime pour notre Nation, & un grand attachement à la personne de Monsieur le Gouverneur, il lui a fait l'honneur de le loger dans son Château. Ne croyez pas pourtant que la reconnoissance soit le seul motif de cette honorable hospitalité ; l'intérêt, qui, comme bien sçavez se fourre par tout, y a sa bonne part. On ménage l'*Iroquois* parce que l'on prétend s'en servir pour négocier un accommodement avec les cinq Nations. Ce seroit une très-bonne affaire ; mais je serai bien trompé si ce projet n'avorte pas : je bâtis ma conjecture sur trois raisons qui me paroissent solides : je les ai communiquées à Monsieur *de Frontenac*, qui ne les écouta qu'à la hâte, & qui m'a dit qu'il vouloit, après le départ des Vaisseaux, s'entretenir à fond avec moi sur cette matiere. Je passe sous silence l'entrevûë du nouveau Gouverneur avec celui qu'il est venu déposseder : la matiere est trop délicate, & j'aime mieux vous la porter que de vous l'écrire ; il y a une espéce de nouvelle qui ne doit point entrer dans la sphére des yeux, mais dans celle des oreilles, *ad aurem*. Monsieur & Madame *de Denonville* mènent avec eux en France quelques Officiers qui se flatent

d'un prompt avancement par le crédit de ces Patrons. Comme le vent d'Oüest eſt clair & modéré, & que d'ailleurs la ſaiſon de quitter le Port eſt ſur ſon déclin, on ne doute pas que les Vaiſſeaux ne mettent demain à la voile. Voilà tout ce que vous aurez de moi pour cette voiture. Adieu, Monſieur,

Je ſuis votre, &c.

A Quebec, *ce* 15. *Novembre* 1689.

LETTRE XIX.

Incurſion dans la Nouvelle Angleterre, & *dans la* Nouvelle York. *Funeſte Ambaſſade des* François *chez les* Iroquois. *Entrepriſe mal concertée des* Anglois *& des* Iroquois *qui ſe joignent pour attaquer la* Colonie *par terre.*

MONSIEUR,

Votre Lettre a fait bon voyage: Le Maître d'un Bâtiment Rochelois, chargé de vin & d'eau-de-vie, & arrivé à *Quebec* depuis environ quinze jours, a eu ſoin de me la faire venir. Je voi que la curioſité vous a

pris de connoître à fond notre Commerce du *Canada* : Je voudrois pouvoir vous satisfaire ; mais cela ne se peut point à present ; je ne possede pas encore assez bien la matiére, & comme d'ailleurs elle n'est pas de mon ressort, je n'en ai attrapé que ce qui s'est offert à moi chemin faisant. Mais donnez-vous un peu de patience, vous ne perdrez rien pour attendre. Je vais me faire pour l'amour de vous un bon aprentif négociant ; je n'obmettrai rien pour découvrir le fin du métier, & j'espére vous envoyer un jour sur cela des Mémoires si amples & si exacts que vous serez en état de faire la leçon à bien des Maîtres. Cependant qu'il plaise à vous & à votre curiosité d'accepter en dédommagement de ce délai un recit de ce qui s'est passé en ce Pays-ci depuis ma derniére Lettre.

Après le départ de Mr de *Denonville* Mr de *Frontenac* prit possession du Fort où les Gouverneurs Généraux font leur résidence ordinaire, & il prit ses mesures avec le meilleur Architecte du Pays pour le faire rebâtir au plûtôt. Au mois de Janvier Mr d'*Iberville*, l'un de nos plus braves Gentilshommes demanda & obtint la permission d'aller ruïner une petite Ville de la *Nouvelle York*, nommée par les Iroquois *Coriar*, c'est ainsi que ces Sauvages appellent aussi le Gouverneur Général de cette Colonie

Angloise. Ce dessein demandoit beaucoup de courage & de résolution. La course étoit de cent cinquante lieuës d'allée, autant de retour, & cela sur les glaces, sur les néges, & au fort de l'Hyver. Toutes ces difficultez ne firent que piquer la valeur de notre Gentilhomme Canadien : Il part donc à la tête de trois cens hommes, une partie Coureurs de bois, & l'autre Sauvages, & il fait une marche si secrète & si heureuse qu'étant arrivé sur les lieux sans avoir été découvert, ni sans trouver de résistance, il pilla, brûla, saccagea tout à son aise la bicoque & ses environs; pour surcroît de bonheur, il rencontre en revenant un parti de cent *Iroquois*, & le taille en piéces. L'exploit de Monsieur *d'Iberville* ne nous étoit avantageux qu'en ce qu'il affoiblissoit l'ennemi ; mais voici une prouësse plus utile. A peu près dans le même-tems que le détachement précédent se mit en campagne Monsieur *de Portneuf*, aussi Gentilhomme Canadien partit de *Quebec* avec cent cinquante Coureurs de bois & autant de Sauvages : Cette troupe avoit ordre d'aller ravager *Kenebeki*, Fort appartenant aux Anglois, & situé sur les Côtes maritimes de la *Nouvelle Angleterre*, vers les frontiéres de l'*Acadie*. Nos gens arrivez devant cette Place, se mirent en devoir de l'enlever par force. Mais ils trou-

vérent à qui parler, & la garnison fit une fort belle deffense. Cependant les assiégeans se dépitent & ne veulent pas en avoir le démenti : on fait donc voler contre le Fort quantité de grénades, & d'autres feux d'artifice ; pendant ce tems-là les Sauvages qui naturellemeut n'aiment pas à aprocher l'ennemi de trop près se laissent piquer d'honneur, & s'animent assez pour saper ou pour escalader les palissades de tous côtez ; si bien que le pauvre Commandant se trouvant entre le feu & le fer, & ne pouvant fournir à tout fut obligé de se rendre à discrétion. Tout le détachement fit bien dans cette occasion ; mais on dit que les Sauvages l'emportérent sur les Coureurs de bois leurs rivaux en bravoure, & que c'est aux premiers qu'on est principalement rédevable de cette conquête.

Pour vous voir à present sur mon chapitre, vous n'aurez pas oublié, Monsieur, que notre Gouverneur avoit dessein de m'entretenir à fond touchant les *Iroquois* ; il pressa sa vûë plus loin, & sans m'en demander mon avis, il résolut de m'envoyer en ce pays-là. En effet, si-tôt que les eaux furent ouvertes Monsieur de *Frontenac* me déclara son dessein, & m'aprit qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour aller faire des propositions de Paix aux cinq Nations. » » Par quel endroit, Monsieur, lui répondis-

je, ai-je pû avoir le malheur de vous « déplaire ? Vous même qui m'avez fait « vivre si généreusement cet Hyver, vou- » lez-vous me faire périr ce Printems ; car » à Dieu ne plaise que je croye d'un Sei- » gneur humain & magnifique tel que vous « êtes, que vous cherchiez à vous défaire « d'un homme qui vous est à charge. » Mr de *Frontenac* pour qui ma réponse étoit un vrai galimatias me dit de lui parler françois & de m'expliquer. Je lui remontrai donc hardiment que sans le vouloir & agissant tout-à-fait en cela contre ses propres intentions, il m'envoyoit à une mort certaine & aparemment bien cruelle ; que les *Iroquois* devenus implacables par la perfidie *du Rat* n'aspiroient qu'après l'occasion pour se venger, & qu'ils ne manqueroient pas celle-là ; que d'ailleurs ces barbares garderoient d'autant moins de mesures qu'ils se sentent apuyez par les Anglois avec qui nous sommes en guerre depuis le détrônement de leur Roi ; que ces derniers ne s'épargneroient pas dans la conjoncture à fomenter la haine ou plûtôt l'horreur des cinq Nations pour la nôtre, & qu'ils ne manqueroient pas à leur fournir *gratis* des armes & des munitions pour les engager à nous faire tout le mal possible ; que je le supliois de peser mûrement ces raisons, & qu'en cas qu'il ne les trouvât pas bon-

nes, il daignât au moins avoir égard à ma foiblesse, & faire son épreuve & sa tentative par quelque autre. Ayant eu le malheur de ne pouvoir persuader Monsieur le Gouverneur, il persista dans sa résolution; mais il accepta mon refus, & je crois bien que j'achetai cette grace par une bonne partie du peu d'estime qu'il avoit pour moi. Il offrit l'Ambassade au Chevalier d'*O* qui plus docile & plus déterminé que moi s'en fit un grand honneur: Lorsque je vis ce Gentilhomme s'embarquer dans un canot avec un certain *Colin* Interprête de la langue *Iroquoise*, & deux jeunes Canadiens, je vous avouë que je fus touché de compassion pour lui, & pour ses trois compagnons, & contre la politique, contre mon propre intérêt, je ne pûs m'empêcher de me souhaiter mauvais Prophête. Ma prédiction néanmoins, ne fût que trop bien vérifiée. Dès que la Députation parût à la vûë des *Onontagues*, ceux-ci sortent du Village, & au lieu de complimenter Monsieur l'Ambassadeur sur sa bien venuë, ils le bâtonnent d'importance lui & les trois personnes de sa suite. Après cette fâcheuse cérémonie & ce douloureux salut, on conduit nos gens au Village, mais avec la même civilité qu'un meneur de bêtes rétives les chasse devant soi, c'est-à-dire à la mesure & à la cadence du bâton, maniére

Barbare de recevoir des gens qui viennent sincérement & de bonne amitié offrir la Paix. Mais ce ne fût-là que le Prologue de la Tragédie. Quand nos quatre infortunez furent dans l'habitation, les anciens du Village tinrent Conseil & délibérérent sur le traitement qui conviendroit le mieux aux prisonniers. Je ne puis vous dire s'il y eût grande ou petite opoſition de ſuffrages ; mais la concluſion fût qu'on nous rendroit le *parole* & qu'on agiroit avec les quatres François tout de même que nous en avions agi avec les Députez des cinq Nations dans l'avanture du Chef *Huron* nommé *le Rat*. Jugez par-là du mauvais effet qu'avoit produit la maligne & perfide vengeance de ce Sauvage. Suivant donc la réſolution des *Onnontagues* on devoit renvoyer les Députez avec une réponſe favorable ; mais quelques *Agnies* ou *Onneyots* qui les auroient guettez & attrapez immanquablement au paſſages des Cataractes, en auroient tué deux, renvoyé un à *Quebec*, & emmené le quatriéme pour le faire fuſiller par les Anglois. N'étoit-ce pas-là, Monſieur, infliger bien exactement la peine du Talion ? Cet Arrêt ne fut pourtant point exécuté, & ce fût pour le plus grand malheur de nos déplorables victimes. Quelques ſcélérats de la *Nouvelle York*, venus tout exprès pour atiſer le

feu, & pour animer les *Iroquois* contre nous repréſentérent aux *Onontagues* que ſi l'on renvoyoit ces priſonniers, ils pourroient échaper l'embuſcade & que le plus ſûr étoit de ne point s'en deſſaiſir & de les expédier ſur le champ : Ils ajoûtérent que ſi on vouloit les leur abandonner, ils en feroient bonne & rigoureuſe juſtice, & comme ils parloient à des gens paſſionnez & qui ne reſpiroient que la vengeance, les Sauvages ſe laiſſérent prendre par leur foible & livrérent nos gens aux Anglois. Ces enragez qui, par toutes ſortes de raiſons, auroient dû leur ſauver la vie, ſe firent un divertiſſement de leur ſuplice ; ils brûlérent l'Interprête & les deux Canadiens, & quand au Chevalier d'*O* ils l'ont mené, pieds & mains liées à *Boſton* dans l'eſpérance de tirer de lui quelques éclairciſſemens utiles touchant l'état preſent de la *Nouvelle France*. Voilà l'hiſtoire de cette funeſte Ambaſſade, & on l'a ſçûë par quelques eſclaves qui ſe ſont échapez des *Iroquois*. Je vous laiſſe à penſer ſi cette nouvelle a chagriné Monſieur de *Frontenac* ; je m'imagine qu'il voudroit bien m'avoir crû ; il m'a fait la juſtice de dire tout haut qu'il avoit parlé de cette députation à vingt Officiers, & qu'il étoit ſurprenant que moi ſeul en ait prévû le ſuccès : une loüange ſi douce accommodoit bien l'oreille d'un

gascon. Le vingt-quatriéme de Juin, je partis de *Quebec* pour venir ici : Monsieur l'Intendant & Madame son Epouse furent du voyage, & nous avions pour voiture un bon gros lourdaut de Brigantin que le Capitaine des Gardes du Gouverneur Général fit construire l'Hyver passé. Il n'est pas besoin de vous dire que Monsieur de *Frontenac* menoit la bande, cela va de soi-même. Nous voguions donc fort gravement dans notre vénérable & pesant vaisseau, & nous fûmes près de douze jours en chemin ; mais comme rien ne nous pressoit, nous allions sans impatience, & sur tout nous prévenions l'ennui en faisant une chére de Roi. Il ne nous arriva rien de remarquable sur la route, si-non qu'en passant par les *Trois Rivieres*, petite Ville dont je croi vous avoir parlé, Monsieur le Gouverneur fit tracer un Fort. Environ quinze jours après notre débarquement ici, un certain Sauvage nommé *la Plake* vint nous donner une chaude allarme ; il assura Monsieur de *Frontenac* qu'un Corps de troupes composé de mille Anglois, & de quinze cens *Iroquois* marchoient droit à nous. On fit aussitôt traverser aux troupes une prairie qu'on apelle *de la Madeleine*, & ayant été joints par trois cens Sauvages amis nous campâmes de l'autre côté de la Ville, résolus à bien recevoir l'ennemi. Comme on n'en-

rendoit plus de ſes nouvelles le Général envoya de petits partis Sauvages à la découverte ; mais ils revinrent ſans avoir rien vû que quelques *Iroquois* écartez & chaſſans auprès du *Lac Champlain*, leſquels ils amenérent priſonniers. On ſçût par ceux-ci que les Anglois s'étant rébutez à cauſe de la fatigue & ayant manqué de vivres, eux & leurs Alliez avoient rompu la partie. Cet avis étant confirmé par les Sauvages à n'en pouvoir plus douter, on renvoya les troupes à leurs poſtes. Pour moi, je fus commandé d'ici avec quelques ſoldats pour favoriſer la moiſſon du *Fort Rolland* ſitué dans cette Iſle-ci. J'en revins accompagné des *Hurons* & des *Outaouas* qui venoient faire ce trafic de Pelleteries, dont je vous ai fait la deſcription. Ces Sauvages s'en retournérent chez eux au bout de quinze jours, & moi après le même eſpace de tems, je retournerai à *Québec* par le Brigantin.

Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Monreal ce 2. *Octobre* 1690.

BIBLIOTHEQUE
QUEBEC

BIBLIOTHEQUE
QUEBEC

L

Les Ang
assez in
faute ;
sieur d
de ce
France.

MO

Vous ê
me croira
& vous s
quel bon
lequel j'a
je me c
c'est un
nada dep

Vers le
real un
Quebec
Navigat
couvert
gloire
gloire vou
ces
Génér
qu'enlo

LETTRE XX.

Les Anglois *font par Mer une entreprise assez importante, mais qui échoüe par leur faute : Lettre de leur Commandant à Monsieur* de Frontenac *& la réponse verbale de ce dernier. Départ de l'Auteur pour* France.

MONSIEUR,

Vous êtes fort éloigné, je m'imagine, de me croire à la *Rochelle* : j'y suis pourtant, & vous sçaurez par la Rélation suivante, quel bon vent m'a jetté dans ce Port après lequel j'aspire depuis si long-tems, & dont je me croyois bien reculé. Lisez donc, c'est un récit de ce qui s'est passé en *Canada* depuis ma derniére Lettre.

Vers le milieu d'Octobre il arriva à *Mon-real* un canot qui, par ordre du Major de *Quebec*, vendoit du côté des [illegible] Navigateurs [illegible] qu'ils [illegible] couvert [illegible] du *Tadoussac* une [illegible] Angloise [illegible] de trente-quatre voiles. Imaginez-vous si [illegible] [illegible] Général, qui d'ailleurs [illegible] qu'endormi. Ce Seigneur fit [illegible]

embarquer toutes les troupes dans des Bateaux & dans des canots avec ordre de faire toute la diligence possible, car le mal étoit pressant, & l'on ne pouvoit arriver trop tôt. Monsieur de *Frontenac* enjoignit de plus à Monsieur *de Caillères* de faire descendre autant d'habitans qu'il s'en trouveroit de bonne volonté, après quoi il se jetta dans son Brigantin, dont il maudit bien la pesanteur. On n'épargna pas l'éperon à cette monture; on pressa fortement la manœuvre; on alloit également nuit & jour dans la nécessité qu'il y avoit de devancer l'ennemi; enfin nous employâmes si bien le tems que nous arrivâmes à *Quebec* le troisiéme jour de Navigation. Quand on eut mis pied à terre Monsieur *de Frontenac* oublia la fatigue du voyage, & ne pensa qu'à prendre ses précautions: il visita tous les postes & fit fortifier les plus foibles. Notre artillerie n'étoit pas extrêmement formidable; douze pieces de gros canon en faisoient le capital, ce qui étoit bien peu de chose pour un *Quebec*: Nous n'étions pas mieux pourvûs de munitions; mais le Gouverneur économisa prudemment sa foiblesse; il proportionna ses batteries; & il dispensa tout si à propos qu'il n'eut plus aucune inquiétude, & qu'il parût dans une entiere confiance d'anéantir tous les efforts des Anglois. Cependant il est certain que

la Colonie avoit couru le dernier péril, & c'en étoit fait de la *Nouvelle France* si les ennemis avoient sçû profiter de l'occasion. Figurez-vous, Monsieur, qu'avant notre retour de *Montreal*, *Quebec* étoit ouvert de tous côtez, & qu'il n'y avoit pas deux cens François dans la Ville. Si donc les Anglois avoient fait leur descente avant notre arrivée, voire deux jours après, ils auroient infailliblement emporté cette Capitale, même sans coup férir. Mais le bon genie de la France aveugla ces Messieurs: au lieu de venir à toutes voiles devant *Quebec*, ils perdirent trois jours à un moüillage, à deux lieuës de la Place vers la pointe de *l'Isle d'Orleans*. Là, le Commandant tenoit de fréquens Conseils de guerre avec les Capitaines & les autres Officiers de sa Flote, & à mesure qu'ils se rompoient la tête à délibérer, & à chercher les moyens les plus abregez pour faire une si belle conquête, cette conquête leur échapoit; car profitant de leur lenteur nous travaillons sans relâche à nous mettre hors d'insulte, & pendant qu'ils consumoient en vaines Séances un tems qui devoit leur être si cher, nos Milices & nos Sauvages arrivoient de tous côtez, si-bien que la précaution même dont ils usoient pour nous mieux attaquer, nous fournissoit les moyens de nous bien défendre.

Enfin nos Anglois ayant eu le bonheur de convenir sur la maniére d'exécuter leur grand projet, leur Commandant nommé *Sir William Phips* fait partir de son Bord une Chaloupe portant Pavillon François à son Avant : elle s'aprocha de la Ville, & avertit par le son d'une trompette qu'elle vouloit parler. Aussi-tôt Mr *de Frontenac* envoye à sa rencontre une autre Chaloupe avec un Officier François pour écouter les propositions. La Chaloupe ennemie portoit un Major Anglois qui demanda s'il ne lui seroit pas permis de rendre en main propre au Gouverneur du *Canada* une Lettre de la part du Commandant de la Flotte. Notre Officier lui ayant répondu que la chose étoit faisable pourvû qu'il voulût souffrir qu'on lui bandât les yeux, il accepte la condition & se met dans la Chaloupe Françoise. On le conduisit en cet équipage de *Colin Maillard* jusques dans la Salle de Mr le Comte *de Frontenac* où on lui rendit l'usage des yeux. Après avoir salué notre Gouverneur il lui présenta une Lettre écrite en Anglois, & dont voici la traduction.

» Moi Chevalier *William Phips* commandant par mer & par terre les forces de la *Nouvelle Angleterre*, au Comte » *de Frontenac* Gouverneur Général de *Que-*

bec. Au nom de *Guillaume* III. & de « *Marie*, Roi & Reine d'Angleterre, & « par leurs Ordres, je viens pour me ren- « dre Maître de ce Pays. Mais comme je « n'ai rien tant à cœur que d'éviter l'effu- « sion du sang, je demande que vous ayez « à me rendre vos Villes, Châteaux, For- « teresses, Bourgades, & vos personnes à « ma discrétion, vous assurant toute sorte « de bon traitement, douceur & humani- « té. Que si vous n'acceptez cette propo- « sition sans aucune restriction; je tâche- « rai par le secours du Ciel auquel je me « confie, & par la force de mes armes « d'en faire la conquête. J'attens une ré- « ponse positive par écrit dans une heure, « en vous avertissant que je ne ferai point « d'humeur d'entrer en accommodement « dès que j'aurai commencé des hostilitez. « Signé, *William Phips*. »

Cette Lettre, qui étoit aparemment le résultat de tant de délibérations & de conseils, parut plus Turque que Angloise, & l'on ne reconût point dans cette sommation les honnêtes formalitez que l'on observe en pareil cas dans notre Europe. Aussi Monsieur *de Frontenac* n'eut pas plûtôt entendu l'interprétation de ce compliment qu'il en fut indigné, & se tournant vers son Capitaine des Gardes il lui com-

manda froidement de faire planter une potence devant le Fort pour donner payement au porteur de la lettre. Je ne sçai si ce Major Anglois entendoit notre langue; mais du moins sçavoit-il ce que c'est qu'un gibet; car à peine Monsieur le Gouverneur terrible par son air menaçant, & par ce grand nombre d'Officiers qui l'environnoient, à peine, dis-je, eut-ils prononcé l'Arrêt que le Major pâlit, & toute la Compagnie crût qu'il alloit tomber en foiblesse. Il avoit grand raison de s'effrayer; Monsieur *de Frontenac* parloit fort sérieusement, & si l'Evêque & l'Intendant n'avoient intercédé puissamment en faveur de l'Etranger, on l'auroit effectivement pendu. Entre vous & moi, je trouve que le Gouverneur alloit un peu bien vîte en besogne. Il prétendoit que cette Flote devoit être regardée comme un assemblage de Fourbans, de Corsaires, de gens sans aveu, puisque le Roi d'Angleterre étoit en France; mais il auroit dû, ce me semble, avoir plus d'égard pour toutes une grande Nation qui a jugé à propos de changer de Maître; d'ailleurs le Major étoit innocent; il étoit venu sur la parole du Gouverneur, & celui-ci nous exposoit tous à une funeste représaille. Je ne doute point que les deux intercesseurs n'apuyassent beaucoup sur ces raisons; quoi qu'il en

soit, Monsieur *de Frontenac* mit de l'eau dans son vin, & dit d'un ton ferme, mais assez rassis à l'Officier Anglois : « Allez raporter de ma part au Chef de votre « Piraterie que je l'attens de pied ferme, & « que je me défendrai beaucoup mieux « qu'il ne m'attaquera. Au reste, je ne « connois point d'autre Roi d'Angleterre « que Jacques Second, & puisque vous « êtes ses Sujets révoltez je ne vous re- « garde que comme de misérables Corsai- « res, dont je ne crains ni les Forces, ni « les menaces, mais que je souhaiterois « pouvoir châtier comme vous le méritez. « N'étoit ce pas-là payer une rodomontade par une autre ? Pour comble de mépris Mr *de Frontenac* finissant sa réponse jette la let- tre de l'Amiral au nez du Major & lui tourne le dos. Alors l'infortuné Messager qui, à ce que je croi, pestoit bien tout bas contre la Commission, & qui auroit voulu être bien loin, tira sa Montre, & la por- tant à l'œil, il eut assez de courage pour demander à notre Gouverneur si avant que l'heure fut passée il ne vouloit pas le char- ger d'une réponse par écrit ; mais Mon- sieur *de Frontenac* se retournant, & lançant sur son homme des œillades assommantes, Votre Commandant, dit-il, ne mérite « pas que je me donne tant de peine, & « je répondrai à son compliment par la «

» bouche du mousquet & de canon. « Le Gouverneur ayant fait signe en se retirant qu'on remenât l'Officier Anglois, il fut reconduit à sa Chaloupe avec la même cérémonie qu'on avoit pratiquée en l'emmenant, c'est-à-dire qu'on lui banda les yeux; mais lui trop heureux de se voir hors de nos mains s'en retourna à toutes rames vers ses gens, & je suis sûr que l'idée de la potence lui tint bonne compagnie pendant quelque-tems.

Monsieur *William Phips*, voyant qu'on avoit pris son Ambassade en si mauvaise part, résolu d'effectuer ses menaces. Il commença dès le lendemain à faire débarquer ses troupes. Sur les deux heures après midi, soixante Chaloupes apportérent sur le sable mille ou douze cens hommes, à l'opposite de l'*Isle d'Orleans*, à une lieuë & demie au-dessous de *Quebec*. Ces premiéres troupes restérent là tranquillement jusqu'au retour des Chaloupes qui revinrent quelques heures après avec la même charge, & cela se fit jusqu'à trois fois sans qu'il nous fût possible de traverser ces débarquemens. Toute la précaution que le Gouverneur Général pût prendre ce fût d'envoyer au plus vîte cinquante Officiers, deux cens Coureurs de bois, & tout ce que l'on pût rassembler de nos Sauvages: Nous marchâmes à grands pas vers l'endroit où

les ennemis s'assembloient, & nous nous avançâmes jusqu'à demi-lieuë de ce Corps de troupes. Comme la partie étoit trop inégale pour se battre à découvert, on fût obligé de recourir à la méthode des Sauvages, c'est-à-dire d'attaquer vaillamment par finesse & par embuscades. Le lieu où nous nous arrêtâmes ne pouvoit être plus propre pour exécuter cette noble maniere de combattre : c'étoit un bois taillis couvert de brousailles fort épaisses, & qui avoit un quart de lieuë de traverse. Nous étant donc séparez par pelotons, nous nous cachâmes si bien qu'il étoit impossible de nous apercevoir. Les Anglois qui ne se défioient de rien entrérent dans le bois, & comptoient bien de le passer sans obstacle ; mais ils ne furent pas plûtôt à notre portée que nous levant tous à la fois nous fîmes tomber sur eux une grêle de mousqueterie qui éclaircit leurs rangs : la surprise & l'étonnement ne les empêchérent pas de faire leurs décharges à leur tour ; mais au moment que nous les voyons prêts à tirer nous mettions ventre à terre, & par-là nous nous garantissions de leur feu. Mais enfin nous étant relevez une bonne fois, & courant ça & là par bandes & par pelotons, faisant sans cesse nos décharges, nous leur causâmes tant d'embarras qu'au lieu qu'ils marchoient vers la ville en bon ordre :

Tambour-battant, & Drapeaux déployez, ils commencérent à perdre la tramontane : Ce qui les dérangea le plus, ce fut lorsqu'ils aperçûrent nos Sauvages : Les Anglois oubliérent alors tout ce qui s'apelle discipline ; le désordre & la confusion se mettent parmi eux ; on ne voit plus aucune forme de Bataillons, de Régimens, de Compagnies : Ils courent tous pêle-mêle chacun tâchant à se sauver le premier, & mettre tous ses camarades derriere soi, tous criant à plein gosier, *Indians*, *Indians* ; si bien qu'il nous fut aisé d'en tuer un bon nombre & à bon marché : Nous comptâmes environ trois cens des ennemis restez sur la Place, sans l'avoir perdu de notre côté que quatre Officiers, dix Coureurs de bois, & deux Sauvages.

Le lendemain ces Messieurs voulurent avoir leur tour, & l'aparence étoit de leur côté, car outre qu'ils se tenoient sur leurs gardes contre l'embuscade, ils faisoient marcher avec eux quatre piéces de canon de bronze montées sur des affuts de campagne. Il nous en fallut donc découdre tous de bon ; mais comme nous étions beaucoup plus forts que le jour précédent, nous ne fûmes pas moins heureux. Ce n'est pas que les Anglois manquassent de courage : on peut dire même que dans cette occasion-là ils se battirent en fort braves gens

gens : mais comme ce n'étoient que des hommes ramassez, & nullement instruits au métier de la guerre, ils ne sçavoient ce que c'étoit que de voir le feu sans branler, & que de tenir ferme dans l'action ; ainsi combattans en étourdis & sans aucune discipline, ils s'enferroient eux-mêmes, & ils donnoient la plus belle du monde pour se faire assommer. D'ailleurs, ces pauvres gens avoient souffert dans le voyage ; les fatigues de la Mer les avoient affoiblis, & ils auroient eu bon besoin de se reposer & de se refaire avant que d'en venir aux prises. Enfin, il manquoit une tête sur les épaules de leur Commandant : Sir *William Phips* étoit bien broüillé avec la prudence & la conduite militaire, & quand cet Amiral eût été payé pour nous rendre service, & pour mener son monde à la boucherie, il n'auroit pû mieux s'y prendre. Les ennemis crurent donc qu'à la faveur de leur Artillerie ils traverseroient plus aisément le bois taillis ; mais ils se trompérent : il est vrai que le choc fut plus violent qu'à l'autre tentative ; cependant nous les repoussâmes avec tant de vigueur qu'ils furent contraints de regagner bien vîte l'endroit de leur débarquement. Cette seconde attaque leur coûta environ quatre cens hommes : de notre côté nous n'en perdîmes pas plus de quarante tant François que Sau-

vages ; Monsieur *de Sainte Hélène* reçût à la jambe une blessure dont il est mort. Nôtre victoire nous enfla tellement le courage, & nous avions pris tant de goût à tuër ces étourneaux d'Ayanturiers, qu'il nous prit envie de les avoir tous vifs ou morts. Dans ce dessein nous [illegible] sans bruit jusques tout proche de leur Camp, ou pour mieux dire, de leur [illegible]. Le soir ayant favorisé notre marche & notre arrivée, nous nous couchâmes sur la terre dure, résolus de passer la nuit à la belle étoile, afin de pouvoir fondre dès le point du jour sur les Anglois : mais ils nous dispensérent de cette peine-là ; car vers le milieu de la nuit, nous nous aperçûmes qu'ils se rembarquoient, & nous n'eûmes que le tems de leur tuër, plus par hasard que par adresse, une cinquantaine d'hommes qui avoient, en quelque sorte, le pied levé pour sauter dans les chaloupes. Ils firent cette retraite avec tant de précipitation qu'ils laissérent sur le sable leurs Tentes & leurs canons. Tout cela fut transporté dès le matin à *Quebec*, pendant que nos Sauvages se dispersérent dans le bois pour visiter exactement les morts, & s'appartenir, comme par droit d'héritage ou de conquête, toute la dépoüille de ces cadavres.

Quand au Chevalier *Phips*, il n'estimoit pas assez peu sa personne pour commander

des troupes du débarquement : Il resta sur son Bord comme un bon Amiral, & si-tôt qu'il eut mis son monde à terre, il léve l'ancre, & vient moüiller avec quatre gros Vaisseaux à la portée du mousquet de la basse-Ville. Il fit résonner d'une grande force son tonnerre pendant vingt-quatre heures, & ce long & terrible feu menaçoit d'autant plus la Ville d'être foudroyée qu'on n'avoit rien à oposer qu'une batterie de six canons à huit livres de balles : mais Mr. *Phips* ne réüssissoit pas mieux sur Mer que ses troupes dans le bois taillis. Tout le furieux fracas de son Artillerie se réduisit à faire voler quelques tuiles, à découvrir quelques maisons, & le dommage fut à peu près de cinq ou six pistoles. Tous les coups blanchirent contre les murailles, & cela ne doit point vous surprendre, Monsieur si vous vous souvenez d'un endroit de ma premiere Lettre où je vous marquois que ces murailles sont d'une pierre extrêmement dure, & qui est à l'épreuve du boulet.

Le Sur-Amiral bien déchû de ses hautes espérances, renonce à une raison qu'il s'étoit flaté d'emporter & de haute lutte, & ce fier Argonaute prit tout doucement la résolution de se retirer. Avant que de partir, il envoya demander à Monsieur *de Frontenac*, mais d'un stile radouci & bien

différent de celui de la Lettre, l'échange de quelques prisonniers Anglois avec le Sieur Joliet, sa femme, sa belle-mere, & quelques Matelots que la Flote ennemie avoit pris sur le Fleuve *Saint Laurent* dans une barque apartenante audit Sieur Joliet. Notre Gouverneur Général topa volontiers à la proposition, & le marché s'exécuta sur le champ, après quoi le Commandant fit apareiller pour reprendre la route de la *Nouvelle York*. Le départ des ennemis nous fut confirmé par l'arrivée de quatre Vaisseaux qui assurérent avoir vû cette Flote fillant à pleines voiles à la faveur d'un vent d'Oüest. Ces quatre Bâtimens l'avoient échapée belle. Ils étoient tous Marchands; trois venoient de France, & le dernier chargé de Castor venoit de la Baye de *Hudson*. Etant entrez dans la Riviére du *Saguenay* par *Tadoussac*, & ayant eu le bonheur de découvrir les Anglois sans en être aperçûs, ils le cachérent, mirent leur canon à terre; en dressérent de bonnes batteries, & résolurent de demeurer-là jusqu'au débouëment de la piéce. Mais ayant eu le plaisir de voir repasser la Flote ennemie au-dessous de *Tadoussac*, ils rembarquérent leur Artillerie, & continuant leur route agréablement & sans crainte ils moüillérent devant *Quebec* le douziéme de Novembre. Cependant par une bizarre desti-

née ces Vaisseaux après avoir évité d'être pris vinrent faire une espéce de naufrage au Port : A peine en avoit-on tiré la cargaison qu'il survint un froid excessif, & la glace endommagea tellement ces pauvres Navires qu'on fut contraint de les échoüer à l'endroit nommé le *Cul de Sac*.

Cette gelée étoit un grand contre-tems pour Monsieur *de Frontenac* : tout rempli de son glorieux succès, il étoit dans l'impatience d'en informer le Roi, & il ne doutoit pas que cette affaire ne lui fit beaucoup d'honneur à la Cour. Au lieu donc qu'il auroit souhaité de dépêcher un Courier allé, si la chose étoit possible, & s'il y avoit un Mercure entre par que dans le Pays des Sables, il se voyoit reculé jusqu'au Printems prochain pour mander à Versailles l'échaufourée des Anglois, grande mortification pour un homme en place, & pour un bon Courtisan. De mon côté, sans vouloir faire comparaison avec notre Gouverneur, je n'étois pas moins chagrin que lui, & me croyant obligé de me morfondre encore ces Hyvers en Canada, je donnois des bénédictions à rebours au Dieu Borée, & à sa bise précoce : nous en fûmes quittes pour la peur néanmoins : une pluie imprévûë, & qui produisit un dégel nous mit hors d'intrigue. Monsieur de *Frontenac* prenant avidement l'occasion de

aussi-tôt agréer & apparailler une Frégate désagrée, & ses ordres furent exécutés avec cette diligence qu'en moins de deux ou trois heures, le lest, les voiles, les cordages, les mâtures, enfin tout le Vaisseau fût en état. Je songeois ce préparatif, & j'avois un ressentiment que je n'y aurois pas la moindre part. J'étois même bien résolu de prier fortement mon congé si l'on ne me l'offroit pas dès que la Frégate seroit équipée; mais Monsieur le Gouverneur Général me prévint. Il me dit qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour porter à la Cour la nouvelle de l'entreprise des Anglois; que c'étoit une bonne occasion pour me faire connoître, pour établir mes affaires domestiques, & pour avancer ma fortune; mais qu'il falloit tâcher de faire un voyage qui fût court & bon, que plûtôt que je pourrois arriver en France ce seroit le meilleur, & sur tout que je devois m'armer de courage, & prendre la résolution de périr plûtôt que de me rendre à quelque Vaisseau des ennemis, ou de relâcher en quelque Port que ce fût. Je vous laisse à examiner si une telle exhortation étoit conforme aux régles de la prudence; mais elle flâtoit mon humeur guerrière, & c'en étoit assez pour me la faire prendre en très-bonne part. Pour mon adieu, Monsieur de Pontmar me fit présent d'une Lettre de

recommandation & de bonne encre à Monsieur *de Seignelai*. Je partis donc le vingt-six de Novembre, chose inouïe, & un si furieux vent Nord-Est nous surprit à l'*Isle aux Coudres*, qu'après avoir moüillé nous pensâmes chasser sous les ancres durant la [illegible]. Depuis ce danger nous n'essuyâmes [illegible] seule tempête : cependant, notre traversée n'a pas laissé d'être assez longue, à cause que les vents contraires que nous avons trouvé à cent cinquante lieuës des Côtes de France, nous ont obligé de louvoyer. Mais enfin, je suis débarqué heureusement, c'est le meilleur que j'y trouve. J'apris que vous étiez en Province, & que Monsieur de *Seignelai* est dans l'autre monde. La Marine & les Colonies de l'Amérique perdent infiniment à ce Ministre ; mais que dites-vous de mon sort avec ma Lettre de ma recommandation ? Je parts demain pour Versailles.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

A la Rochelle, *le* 12. *Janvier* 1692.

LETTRE XXI.

Description des Bureaux des Ministres d'Etat : les services mal récompensez à la Cour.

MONSIEUR,

Il y a deux mois que je reçûs à Paris une de vos Lettres. J'ai différé à vous répondre jusqu'après la conclusion de mes affaires, & en effet l'embarras où j'étois ne s'accordoit guére avec le tems, ni l'envie de faire des rélations. A present que je me retrouve à la Rochelle où ma principale occupation est de regarder le vent ; il est juste que je vous paye l'intérêt d'une si longue attente, & que je vous rende compte de mes proüesses de Cour. Ma premiere démarche à Versailles fût d'aller à l'adoration de Monsieur de *Pontchartrain*, successeur de feu Monsieur de *Seignelai*. Je crus devoir presenter au Ministre vivant & régnant la Lettre de Monsieur le Comte de *Frontenac* en ma faveur pour le Ministre défunt & oublié. Monsieur de *Pontchartrain* en parut content, & me marqua qu'il vouloit avoir égard à mes services, & aux bons témoignages que l'on rendoit de moi.

Le voyant en si belle disposition je lui étalai tous mes malheurs domestiques, & après lui avoir fait comprendre que j'avois besoin de tout moi-même pour poursuivre une main-levée de mes biens qu'on avoit saisis, & pour terminer plusieurs procès, je le supliai de m'obtenir la permission de me retirer de la Colonie. » J'étois déja bien » informé, répondit le Ministre, de la » mauvaise situation de vos affaires, & je » souhaiterois pouvoir contribuer à les re» mettre sur un meilleur pied. Il est rai» sonnable que vous y fassiez vous-même » tous vos efforts, & vous aurez du tems » suffisamment pour cela. On vous permet » de rester en France jusqu'au départ des » derniers Vaisseaux pour *Québec* : mais » le Roi ne veut point que vous quittiez le » service de l'Amérique, & il faut vous » tenir prêt pour y retourner. » Ce fut à moi de baisser la tête, & après avoir fait une profonde révérence, je me retirai. Je m'acheminai de ce pas vers Paris tout rêveur, & faisant reflexion que j'allois me battre contre Messieurs de la Chicane, Nation qui fait la guerre à coup sûr, & conséquemment plus redoutable que les *Iroquois*. En effet, dès que je commençai à parler d'affaire avec les principaux de ma famille, ils convinrent tous à me renvoyer à la consulte des meilleurs Avocats. Geux-

ci me donnérent une affluence de mots, discoururent long-tems; citérent Cujas & Barthole, me montrérent le pour & le contre; puis la conclusion fût que j'avois affaire à forte partie, & que tout au moins je devois m'attendre à de grandes longueurs. Une si fâcheuse prophétie, jointe à ce qu'il falloit payer très-grassement ces Oracles, me découragea tout-à-fait, & j'aimai autant renoncer à ma légitime que de me briser contre le pot de fer. J'avois donc bonne envie de laisser tout-là. Cependant, à la sollicitation de mes amis, & par le conseil des Avocats qui me croyant peut-être bien chargé des plumes du nouveau monde, craignoient que la proye ne leur échapât, je me laissai aller à demander une provision sur mes biens, quoique saisis, & je demandai cela en vertu de ce que j'étois actuellement dans le service. Mais j'eus tout lieu de me répentir de cette procédure: Je m'épuisai de forces & d'argent à solliciter, & le pis est que je n'y gagnai rien. Le crédit & la faveur des gens contre qui je plaidois m'arrêtérent par tout, & d'ailleurs la somme qu'on auroit pû m'adjuger en bonne justice se réduisoit à si peu de choses qu'elle n'eût pas suffi pour les dépens de la poursuite. Je me trouvai donc bien-tôt à sec, & assez embarrassé où trouver des ressources. Messieurs de *Bra-*

gelone sont de fort honnêtes gens, comme bien sçavez ; mais ils sont incomparablement plus de cas du précieux métail que des personnes de leur sang : j'ai reçû de leur part des conseils tant & plus ; mais pour aucun secours effectifs, point de nouvelle, & j'étois mal si je n'avois rencontré que des amis de leur générosité. Monsieur l'Abbé d'*Ecouste* en a mieux agi ; ayant égard à mes pressans besoins, & sçachant d'ailleurs que je n'ai contribué en rien à ma mauvaise fortune, il tira de son tresor une centaine de Loüis, & m'en fit present. Cette somme m'a servi à payer les frais d'une Chevalerie de Saint Lazarre : on m'a fait l'honneur de m'aggreger à cet Ordre, & je ne deshonore pas le bon Saint qui en est le Patron n'étant guére moins pauvre que lui : mon installation se fit dans la chambre de Monsieur de Louvois, & cette cérémonie dura bien moins de tems qu'il n'en fallut pour compter au tréſor la somme dont le Roi gratifie le nouveau Chevalier. Outre ce petit avancement, je comptois que le généreux Abbé d'*Ecouste* me mettroit sur le corps quelques bénéfices simples dont il pouvoit se décharger aisément sans faire une bréche considérable à sa fortune : mais il allégua certaines raisons de conscience pour s'en dispenser, & je crois que son grand scrupule étoit la crain-

te de pécher contre la rétention. Je fus donc obligé de prendre mon parti, & de me résoudre à devenir sollicitoir d'emploi. Oh le malheureux métier! je ne croi pas qu'il y en ait au monde de plus mortifiant pour un honnête homme. Figurez-vous Versailles comme un champ royal où dans l'espérance d'une ample moisson qui souvent se trouve très-modique, & encore plus souvent n'est rien du tout, on séme l'argent à poignée. Encore est-ce peu de chose que cela en comparaison de la patience qu'il faut exercer au souverain degré. Vous êtes-vous promené long-tems devant la porte ou dans la cour de Monsieur de *Pontchartrain*? Avez-vous eu l'honneur de percer jusqu'à son antichambre & d'y rester cinq ou six heures, à quoi aboutit ce manége qu'il faut recommencer tous les jours? à bien se presser, & à se démêler assez de la foule pour être aperçû du Ministre qui quelquefois fait semblant de ne vous pas voir, & qui tout au plus paye d'un petit coup de tête, ou d'un regard favorable tous les grands mouvemens que vous vous donnez pour lui témoigner votre vénération. Si vous avez le bonheur de lui presenter un Mémoire heriſſé de cinquante raisons, autant en emporte le vent: le Monseigneur donne votre Placet à un Secretaire qui le suit: celui-ci le porte aux Sol-

de la Touche, de Begon, & de Salubert : il vous faut courir promptement mendier à force de piſtoles la faveur des laquais de ces Commis, ſans quoi vous vous enrumeriez à la porte de leurs Bureaux, & la deſtinée d'un Officier dépend ainſi d'un faquain de valet. Il faut tâcher d'avoir un Patron, direz-vous ; & où le prendre ? Les Grands Seigneurs ſont des Saints qui ne guériſſent plus de rien, leur crédit eſt à bas, & quelque forte que puiſſe être leur récommandation, Monſieur le Miniſtre n'en va pas moins ſon chemin. Autrefois il faiſoit bon être le bâtard, le laquais, le Vaſſal d'un Grand ; on pouvoit dans ces conditions-là compter ſûrement ſur la fortune ; mais ce tems-là n'eſt plus, ou du moins il ne ſe trouve encore que chez quelques Princes ou Ducs de la premiére faveur. La grande difficulté eſt d'attraper leur protection ; il faut bien des machines pour en venir à bout, & ſouvent vous vous flâtez que ces Alteſſes & ces Grandeurs prennent vos intérêts fort à cœur, lorſqu'ils ſont tout de glace pour votre ſervice, vous êtes encore trop heureux ſi les promeſſes de ces Grands ne ſont pas une eau benite de Cour, & s'ils ne vous deſſervent pas ſous main. Il ne faut pourtant pas s'étonner que le Patronat ſoit ſi rare. Vous ſçavez, Monſieur, que pour

entretenir le courage & la valeur parmi la noblesse de France, on l'a tirée de l'occasion des délices en la réduisant à une plus qu'honnête pauvreté : ainsi ce petit nombre de Princes & de Ducs, qui partagent entr'eux toutes les graces, ayant à demander du pain pour une quantité de parens & d'alliez, n'oseroient s'employer pour ceux qui ne leur appartiennent point, en quoi, comme vous voyez, ils n'ont pas tout le tort. Ces Grands font d'autant mieux de ménager leur faveur, que les Ministres toujours apuyez par le Prince, & fiers de n'avoir que lui seul au-dessus d'eux, se sont mis sur le pied de refuser indifféremment tout le monde, & n'ont égard au rang & à la qualité qu'autant qu'il leur plaît. Le Roi le veut, le Roi ne le veut pas, c'est avec cela qu'ils ferment la bouche aux premiers de la Cour, & qu'ils se débarassent de leurs sollicitations. Cependant, sous le nom du Roi, Messieurs les Ministres ont carte blanche : ils disposent des Charges, & font tout ce qu'ils veulent sans être obligez de prendre compte, tant Sa Majesté se repose sur leur zéle & attachement à son service. Toute leur dépendance consiste à supposer devant le Roi aux Officiers qu'ils veulent avancer un mérite qu'ils n'ont pas, ou à exagérer celui qu'ils ont. Quant à ceux qui n'ont pas le bon-

heur de plaire, on reçoit leurs Mémoires, mais on a grand soin de les suprimer, & si l'on parle au Prince de ces malheureux, ce n'est que dans la vûë d'augmenter leur disgrace & leur *reprobation*. Pour ce qui est du vrai mérite, & des égards que la justice voudroit qu'on eut pour ceux qui se distinguent dans le service, c'est ce que ces sortes de Ministres ont grand soin d'écarter : La vertu toute nuë passe pour un monstre à leurs Bureaux, & au lieu d'y recevoir sa récompense, elle ne doit s'attendre qu'à des rebuffades & qu'à des mépris. J'ai dit ces sortes de Ministres, car ils ne sont pas tous de cette mauvaise tournure : j'en connois qui sont fort honnêtes gens, & qui défendent à tous leurs Domestiques de se mêler aucunement des affaires, ni de rien prendre en vûë d'en avancer le succès, & leurs Commis même, ne sont pas exempts de cette Loi. Mais il faut convenir que ses Ministres équitables sont en très-petit nombre, & que s'ils ne sont pas réduits à l'unité, ils en aprochent de bien près. Il y en a plus de ceux dont les Suisses & les Laquais ont les mains toujours ouvertes pour recevoir les pistoles des prétendans, & qui par-là sont les Agens & les Courtiers d'un sordide & honteux trafic que le Maître fait de son pouvoir & de sa probité. Vous ne sçauriez croire, Monsieur,

combien il eſt important d'acheter la protection & l'apui de certains Laquais : Je n'outrerai rien quand je vous dirai que cette canaille peuple par ſon crédit les Armées d'Officiers. Auſſi Dieu ſçait avec quelle ſoupleſſe on leur fait la Cour : on les aborde le chapeau à la main ; on ſe courbe en les ſaluant : tant qu'on leur parle, le terme honorifique de *Monſieur*, eſt fouré par tout, & pour peu qu'on crût la choſe utile on iroit juſqu'au Monſeigneur, voire juſqu'à la Grandeur. Mais on réſerve ces grands mots pour les Maîtres. Je ne ſçai où nos Miniſtres & nos Secretaires d'Etat ont pêché la prétention de ſe faire ainſi qualifier : ç'a été aparemment nos Evêques qui leur en ont indiqué la ſource. Quoiqu'il en ſoit, les Miniſtres ſe maintiennent parfaitement bien dans la poſſeſſion de ces ſuperbes titres, & il n'y a pas juſqu'aux Officiers Généraux, qui parlant à un Secretaire d'Etat n'ait toûjours à la bouche le Monſeigeur & la votre Grandeur ; vous verrez qu'à la fin cela ira juſqu'à l'Excellence. Enfin, Monſieur, c'eſt un déſagréable Pays que le Pays des Bureaux, & un pauvre Officier qui pour des raiſons de pain & de fortune eſt contraint d'y voyager doit faire bonne proviſion de patience : il faut être d'une attention infatiguable ſur les moyens de parvenir à ſes

fins, & la seule moitié de ces moyens suffiroit pour pousser tout honnête-homme à bout. Vous ne trouvez que des piéges sous vos pas, que des obstacles en votre chemin : Si vous n'avez pas d'autre recommandation que vos bonnes qualitez & que vos services, vous ferez bien habile si vous pouvez déconcerter les ruses, les finesses & les machinations qu'on oposе à toutes vos démarches, il faut au moins vous attendre à être traité de haut en bas, & à essuyer les plus indignes bassesses : ce qui le plus souvent se termine au chagrin & au desespoir. Somme totale : les injustices qui se commettent à ces Bureaux, & cela, comme je le veux croire, à l'insçû du Roi, sont inconcevables, & il y auroit de la matiére pour un gros livre. J'éprouve à mes dépens la vérité de tout ce que je viens de vous dire. Je me suis donné toute l'agitation possible pour obtenir quelque avancement ; mais parce que ma finance s'est trouvée trop courte, & que d'ailleurs je manquois de Patron, tout ce que j'ai pû alléguer de mes courses, & de mes avantures du Canada, n'a pas produit le moindre effet, car je compte pour rien ce qu'on m'a donné pour derniere réponse & pour décision. Le Roi, m'a-t'on dit, ordonne à Mr *de Frontenac* d'avoir soin de votre fortune, & de vous placer le plus avantageu-

sement qu'il lui sera possible quand l'occasion s'en presentera. C'est-à-dire en bon François, que me voilà renvoyé à la discrétion d'un Gouverneur qui a bien d'autres Créatures que moi à pourvoir, & qui, après-tout, ne peut me donner qu'une misérable Charge de Capitaine Canadien. Je ne laissai pas de recevoir ce bienfait imaginaire comme si ç'eût été un avantage effectif, & je courbai plus d'une fois ma grande figure, en disant que Sa Majesté & sa Grandeur m'honoroient beaucoup au-delà de mes mérites. Avec un si beau présent je me suis rendu ici en toute diligence pour me rembarquer: je dois le faire au premier bon vent dans l'*Honoré*, Vaisseau que Mr l'Intendant de Rochefort nous donne, & qu'il a fait équiper depuis peu pour ce voyage. Le Chevalier de *Manpeou* doit être des nôtres, & Mr l'Intendant me l'a très-expressément recommandé. Ce jeune Gentilhomme, qui par parenthése, est Neveu de Madame de *Pontchartrain* est attaqué d'une violente envie de voir la *Nouvelle France*, & tout ce qu'on a pû lui dire pour le détourner de ce dessein n'a fait que le piquer davantage. Mr le Comte d'*Amai* nous convoye jusqu'au Nord & Sud du *Cap de Finisterre*, & doit nous laisser à cette hauteur pour revenir à Rochefort.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

A la Rochelle *le* 26. *Juillet* 1691.

LETTRE XXII.

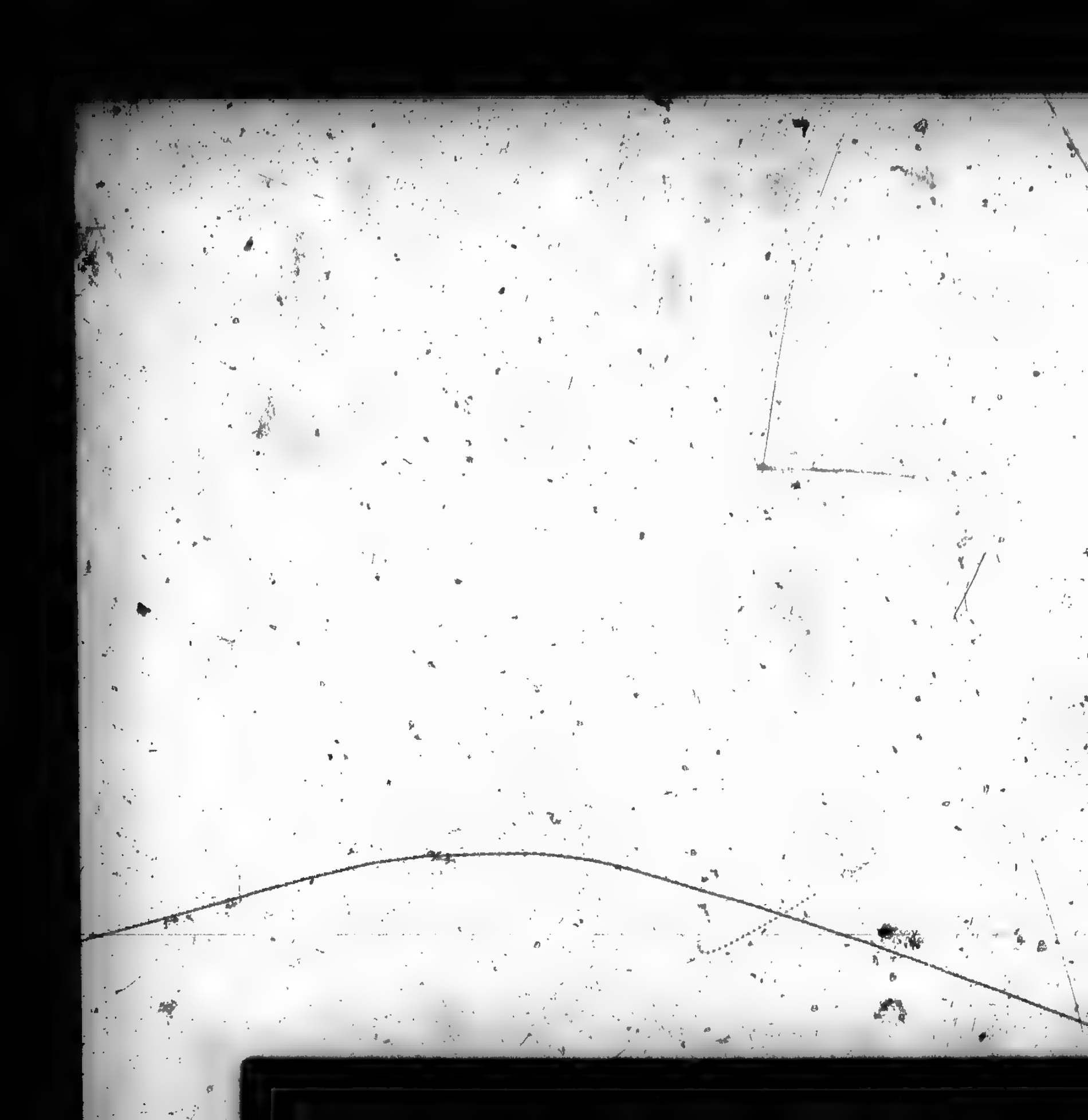
Départ de l'Auteur de la Rochelle *pour* Quebec : *sa Navigation jusqu'à l'entrée du Fleuve* Saint Laurent. *Rencontre d'un Vaisseau* Anglois *qu'il combattit. Son Vaisseau échoüé. Navigation du Fleuve* Saint Laurent. *Nouvelle qu'un Parti d'*Anglois *& d'*Iroquois *a défait un Corps de Troupes Françoises.*

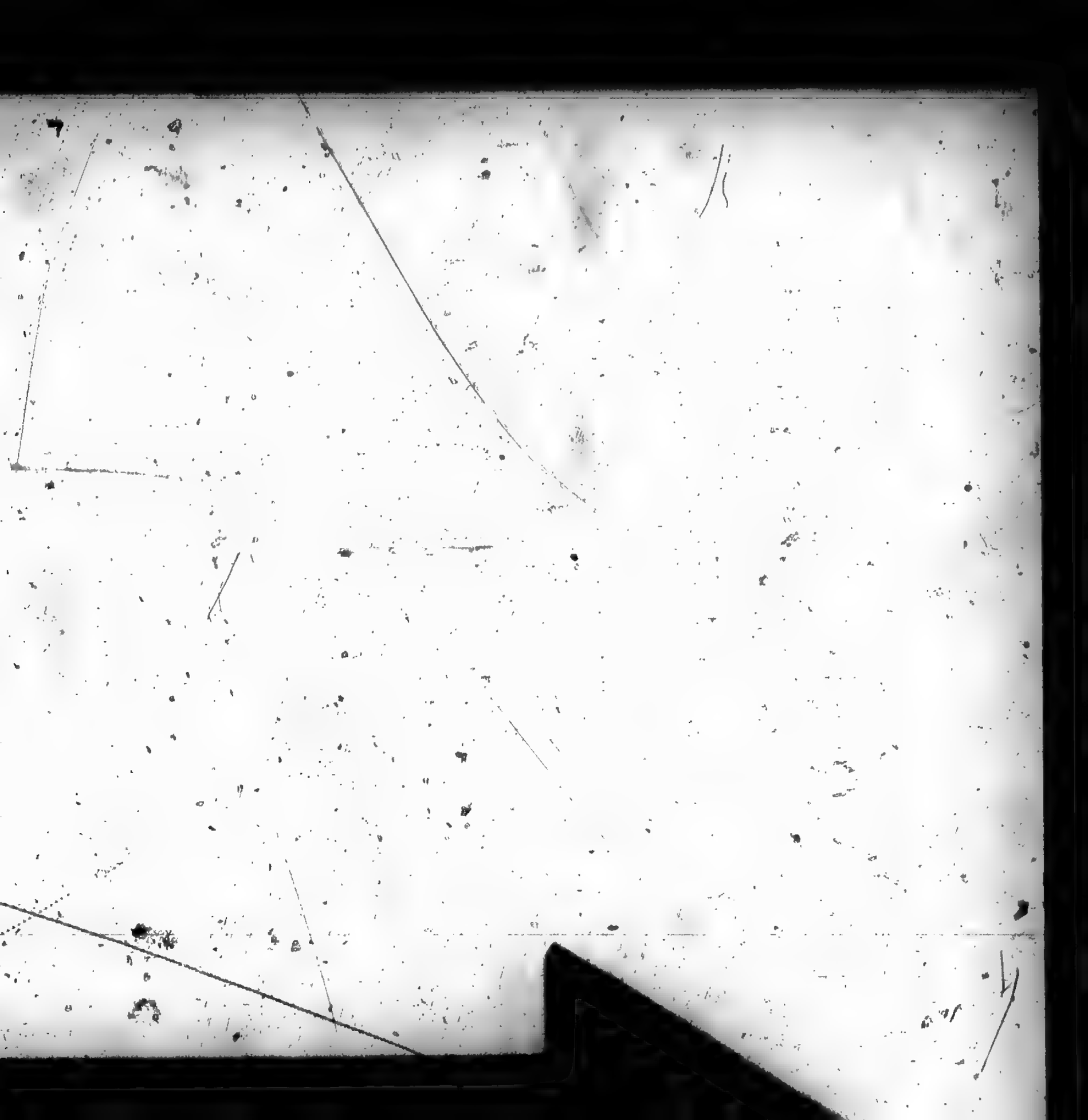
MONSIEUR,

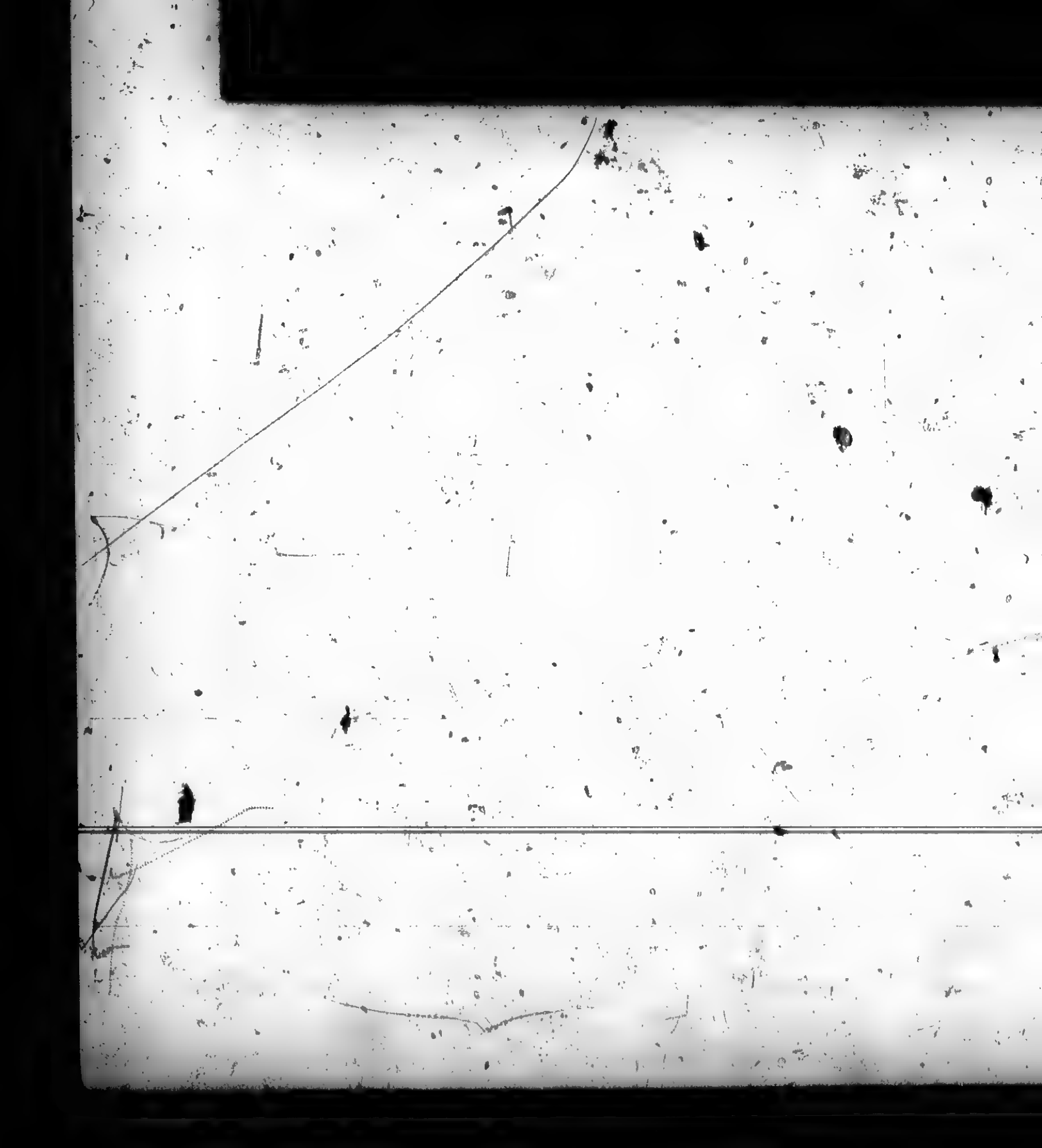
Deux jours après que je vous eus écrit, nous apareillâmes de la Rade de la *Rochelle*, pour faire la grande traverse de *Canada*. Le 5 Août nous aperçûmes un grand Vaisseau à qui Monsieur le Comte d'Aunai donna chasse, & comme le sien étoit meilleur voillier, au bout de trois heures il se trouva bord-à-bord de ce Navire, lequel arbora sur le champ son Pavillon *Génois*. On tira quelques coups de Canon à son Avant pour l'obliger d'amener, mais l'obstination du Capitaine fut cause que Mr d'Aunai fit tirer sur le Corps du Vaisseau : Cette bordée ayant couché quatre ou cinq Matelots sur le tillac, la frayeur saisit l'é-

quipage ; ce qui obligea le Capitaine de se mettre dans la chaloupe & de porter ses Passeports & ses Connoissemens à bord de Monsieur d'Aunai. Le 10 après avoir pris hauteur, & les pilotes s'estimant être Nord & Sud du Cap *Finisterre*, Mr d'Aunai m'envoya son canot pour me dire qu'il s'en retournoit. Je lui écrivis une lettre de remerciment. Le Pere *Becheser* Jesuite, qui avoit été plusieurs années Supérieur du Collége de *Quebec*, où il alloit encore en la même qualité, fut obligé de prendre cette occasion pour retourner en France, s'étant trouvé toûjours incommodé depuis le prémier jour que nous fûmes en mer. Le 23 d'Août nous essuyâmes un gros coup de vent de Nord-Oüest, qui dura vingt-quatre heures, à cent lieuës du banc de *Terre Neuve*. La tempête étant finie, il survint un vent de Nord-Est, qui nous poussa en dix ou douze jours à l'entrée du Fleuve *Saint Laurent*. Le 6 Septembre nous découvrîmes un Vaisseau qui de la Côte de *Gaspé* portoit sur nous à pleines voiles. Nous crûmes d'abord qu'il étoit François, & qu'il venoit de *Quebec*, mais sa manœuvre nous l'ayant fait connoître une heure après pour ennemi, nous nous mîmes en état de combattre, & comme il n'étoit pas plus d'une lieuë au vent lorsque nous le connûmes pour tel, il ne tarda pas en arri-

vant à pleines voiles, de se trouver bien-tôt à la portée du mousquet. Il arbora d'abord pavillon *Anglois* & nous lâcha sa bordée. Nous arborâmes aussi le nôtre, & le payâmes de la même monnoye. Le combat dura deux heures, & le feu qui, pendant tout ce tems-là ne discontinua point de part & d'autre, fut assez violent; mais comme la mer étoit agitée, nous fûmes obligez de nous quitter à l'entrée de la nuit sans nous être fait grand mal. Deux matelots estropiez, ving-huit ou trente coups de boulet dans nos mâts, dans nos vergues & dans les œuvres mortes, firent tout notre dommage. Deux jours après nous rencontrâmes Mr *Dura*, qui montoit le *Hazardeux*, & s'en retournoit en France, convoyant dix ou douze Vaisseaux Marchands. Il me donna des rafraichissemens, & il m'apprit quelques nouvelles du *Canada* qui me firent plaisir. Nous poursuivîmes notre route malgré le vent de Sud-Oüest, qui nous obligea de courir bord sur bord jusqu'à *Portneuf* près de *Tadoussac*. Nous échouâmes en ce lieu-là par la faute du Pilote Côtier, qui pour s'être obstiné à donner fonds trop près de terre, pensa nous faire périr. A minuit le Vaisseau donna de si fortes culées que je le croyois entre-ouvert; mais la marée se retirant peu à peu, il demeura couché sur le côté sans paroître endommagé. Je fis







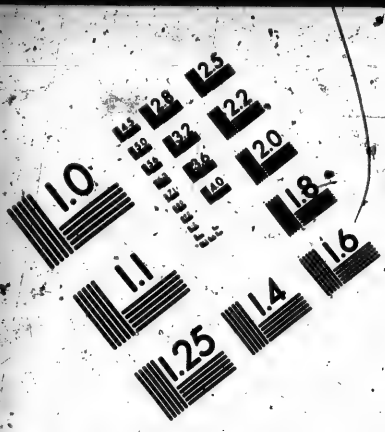
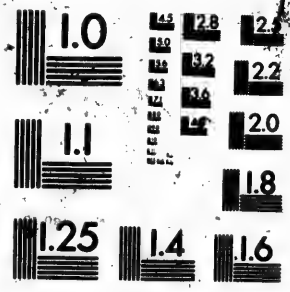
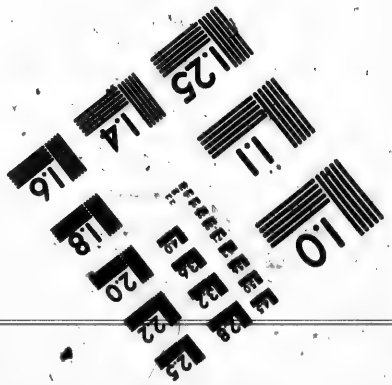


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Porter auſſi-tôt un ancre de toüée au largue, amaré à pluſieurs grêlins épices bout-à-bout, & le lendemain la marée ayant remonté & remis le Vaiſſeau à flot, je fis haller deſſus avec le Cabeſtan. Le 13 nous moüillâmes près de *l'Iſle Rouge*, & le lendemain 14 nous franchîmes ce paſſage ſans danger, à la faveur d'un beau frais de Nord-Eſt.

Le 15 nous moüillâmes à *l'Iſle aux Liévres*. Le 16 nous paſſâmes *l'Iſle aux Coudres*, le 17 nous arrivâmes à la traverſe du *Cap Tourmente*, & le jour ſuivant nous ancrâmes dans ce Port. Au reſte, de l'embouchûre du Fleuve juſques ici, nous naviguâmes avec le plus beau Soleil qu'on puiſſe ſouhaiter. Comme nous ne pouvions avancer qu'en louvoyant, cette allure me donna moyen de reconnoître en même tems les deux bords, & de conſidérer les Côtes opoſées. Je demandai aux Pilotes, voyant tant de Rivières à la Bande du Sud, pourquoi les Vaiſſeaux avoient accoûtumé de ranger la Bande du Nord, où il ne ſe trouve que le moüillage des *Papinachois*, les *Sept Iſles* & *Portneuf*. Ils me répondirent que la trahiſon ordinaire du fougueux vent de Nord-Oüeſt, qui régne les trois quarts de l'année ſur ce Fleuve, étoit cauſe qu'on n'oſoit s'éloigner de la Côte du Nord, & qu'il n'y a que les mois de Juin,

Juillet & Août qui puissent être les assurateurs d'un Vaisseau qui rangeroit celle du Sud. Sur ce pied-là, je juge que cette navigation du Sud seroit sans cela plus belle, plus facile & moins dangereuse que l'autre, parce qu'on pourroit moüiller tous les soirs à l'entrée des Rivières qui se déchargent le long de cette Côte, & qu'ainsi l'on ne seroit pas exposé à louvoyer nuit & jour, en virant sans cesse de bord, comme on est obligé de faire lorsqu'on range celle du Nord. Telle est la navigation du Fleuve S. Laurent : un jour viendra peut-être que je vous en parlerai plus amplement.

Cependant notre Vaisseau ne fût pas plûtôt affourché devant *Quebec* que nous débarquâmes. J'allai droit chez Monsieur de *Frontenac*, & je lui presentai Monsieur de *Maupeou* qui fût reçû en Neveu de Madame de *Pontchartrain*. Le Gouverneur lui dit obligeamment qu'il n'y avoit point dans la Ville d'autre ordinaire que sa table, ni d'autre Auberge que sa Maison, puis se tournant vers moi il m'invita civilement à ne me point séparer de mon Compagnon de voyage. Voici la principale des nouvelles que j'ai aprises à notre arrivée. Il y a environ deux mois qu'un petit Corps de Troupes composé de trois cens Anglois, & deux cens Iroquois parurent à la vûë de *l'Isle de Monreal*. Sur cette découverte le

Gouverneur de l'Isle fit passer au plûtôt le Fleuve à quinze Compagnies, & leur ordonna de camper dans la Prairie de la *Madelaine* pour arrêter & pour repousser l'ennemi. Celui-ci fit voir à nos gens qu'il étoit plus fin qu'eux; car il les surprit pendant la nuit, & s'étant saisi des sentinelles avancées, il donna si à propos sur le Corps de Garde & sur tout notre Camp, qu'il mit en déroute. Je ne puis vous dire le nombre ni des prisonniers, ni de ceux qui échapérent; mais on assure qu'il resta sur la place deux Capitaines, six Lieutenans, cinq Enseignes, & plus de trois cens Soldats. Comme il étoit à craindre que ces Vainqueurs, pour fruit de leur proüesse, n'allassent s'emparer du Fort de *Chambli* Mr *de Valrénes*, Capitaine de Marine, partit incessamment de *Montr[illegible]* avec un détachement de François & de Sauvages pour prévenir le coup, & pour garantir le poste menacé. Cette précaution donna lieu de réparer la triste & précédente avanture; car Mr *de Valrénes* ayant rencontré dans sa route un autre Parti d'Anglois & d'Iroquois, il l'attaqua vigoureusement & le battit.

Tous ces Iroquois en Campagne, & qui profitent avec tant d'ardeur de la guerre que nous avons avec les Anglois, me confirment dans le sentiment où je suis qu'une bonne Paix avec les cinq Nations, est d'une

d'une négociation beaucoup plus épineuſe qu'on ne s'imagine. Cependant, Monſieur *de Frontenac* veille à la ſûreté de *Quebec*, & à mettre cette Capitale hors d'inſulte, & c'eſt aparemment pour cela qu'il a ordonné à toutes les habitations circonvoiſines d'aporter une grande quantité de pieux & de chaux durant l'hyver aux environs d'ici, d'où les derniers Vaiſſeaux pour France partiront dans trois ou quatre jours, s'il plaît au vent. Adieu Monſieur,

Je ſuis votre, &c.

A Quebec *le* 10. *Novembre* 1691.

LETTRE XXIII.

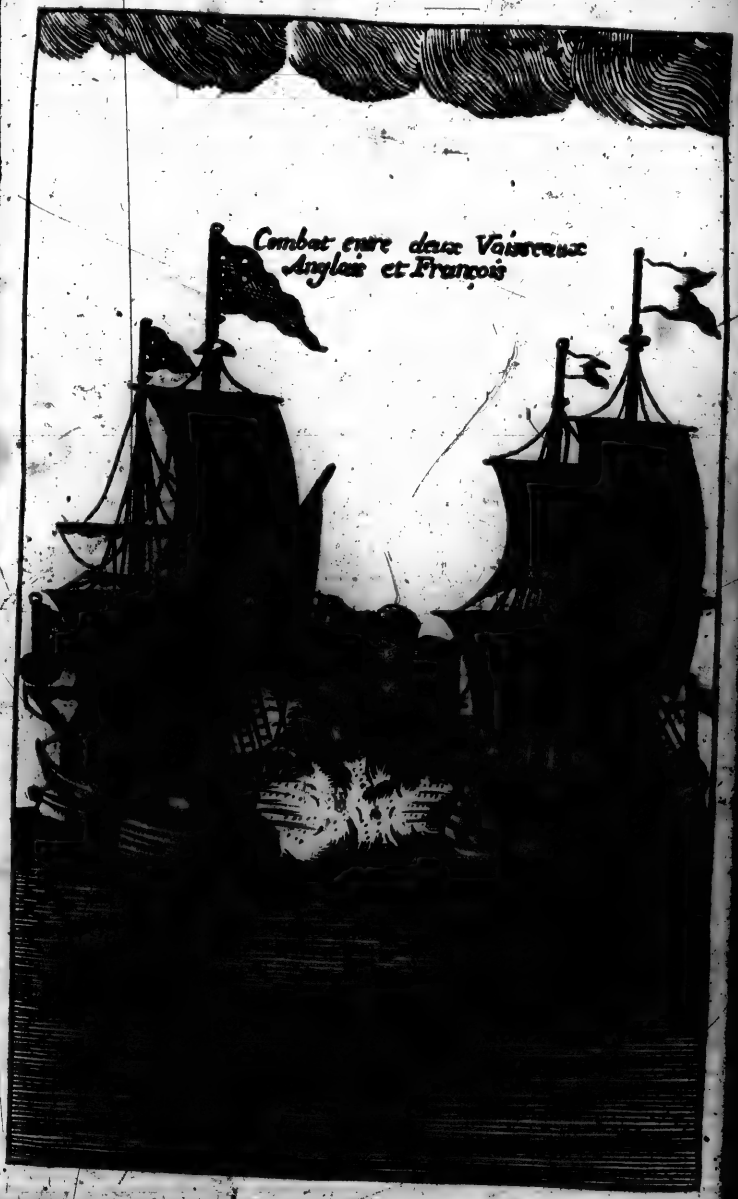
Quelques Vaisseaux pris sur les Anglois. *Une troupe d'*Iroquois *est défaite, & l'un de ces Sauvages est brûlé vif à* Quebec. *Une autre parti de la même Nation après avoir surpris des Coureurs de bois est surpris lui-même. Monsieur de* Frontenac *propose une entreprise à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Frégate pour France, & il est contraint de relâcher à Plaisance. Une Flote Angloise vient pour tâcher de prendre cette Place, mais elle manque son coup. L'Auteur achéve heureusement son voyage.*

MONSIEUR,

Vous me croyez peut-être bien enfoncé dans les avantures du Canada, & c'est de Nantes que je vous écris. Je m'embarquai inopinément pour France, environ deux mois après avoir reçû votre Lettre, & je n'ai pû y répondre plûtôt manque d'occasion. Vous me dites que vous êtes content de la description que je vous ai envoyée du Fleuve *Saint Laurent*, & que vous seriez bien aise d'en avoir une aussi exacte de tous les Pays du *Canada*. J'aurois de la peine à vous satisfaire pour le present, parce qu'il me faut

du tems pour mettre tous mes Mémoires en ordre, c'eſt pourquoi vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de ſuſpendre votre curioſité pour quelque-tems. En attendant, voici la relation de ce qui eſt arrivé en *Canada*, ce qui pourra vous faire plaiſir. Dès que les Vaiſſeaux furent partis de *Quebec* l'année derniere, Mr *de Frontenac* fit tracer le Plan de l'enceinte de la Ville, & tous les matéraux propres pour la conſtruction de quelques redoutes de pierres y ayant été tranſportez, il la fit fortifier durant l'Eté. Lorſque je partis il y avoit quelques jours qu'on avoit amené priſonnier à *Quebec* un Gentilhomme de la *Nouvelle Angleterre* nommé Mr *de Nelſon*, qui fut pris dans la Riviére de *Kénebki* ſur les Côtes de *l'Acadie* avec trois Bâtimens qui lui apartenoient, & comme il eſt fort galant homme, Mr *de Frontenac* le logea chez lui & le traita avec toute ſorte d'honnêteté. Vers le commencement de cette année, ce Gouverneur donna le commandement d'un Parti de cent cinquante Soldats au Chevalier de *Beaucour*, pour aller ſur les glaces du côté du Fort *de Frontenac*, & cinquante Sauvages amis voulurent être de la partie. Ils rencontrérent à trente ou quarante lieuës du *Monreal* une troupe de ſoixante *Iroquois*. Ceux-ci furent découverts par les piſtes de quelques-uns de leurs Chaſſeurs qui s'étoient

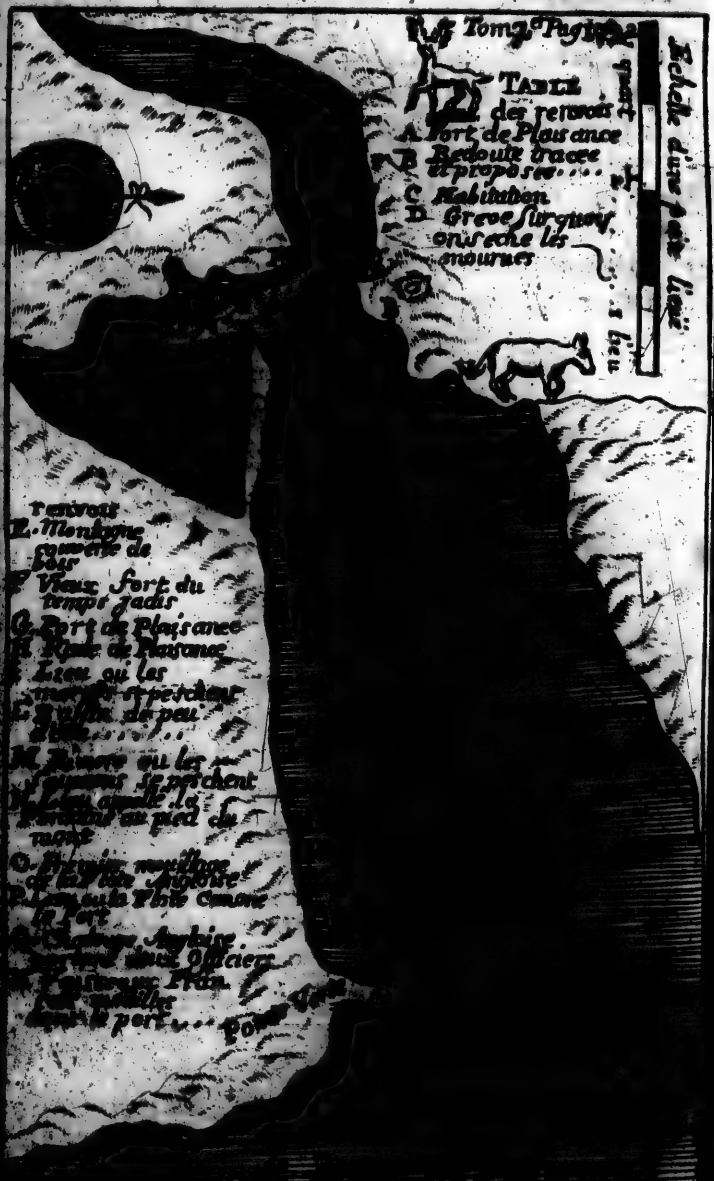
écartez du cabanage, & le jour suivant ils furent tous surpris, égorgez, ou faits prisonniers. Le Sieur de la Plante qui avoit eu le malheur d'être pris avec trois autres Officiers lors de cette funeste incursion que les Iroquois, comme vous pouvéz vous en souvenir, firent dans l'Isle de Monreal, & qui depuis ce tems-là avoit toûjours vécu chez eux dans l'esclavage, le Sieur de la Plante, dis-je, eut le bonheur de se trouver envelopé dans cette déroute, & on ne lui auroit pas fait plus de quartier qu'on en faisoit à ses Maîtres, s'il n'eut crié de toute sa force, *miséricorde, sauvez-moi, je suis François*. Le Chevalier de Beaucourt s'en revint à la Colonie avec son Parti, il emmena douze Iroquois qu'il avoit faits prisonniers qui furent aussi-tôt conduits à *Quebec*. Dès qu'ils y furent arrivez Mr *de Frontenac* condamna fort judicieusement les deux plus méchans de la Bande à être brûlez tous vifs, & à petit feu. Cette Sentence effraya extrémement Madame l'Intendante & les Jésuites. Il n'y eût point de suplication que cette Dame ne fit pour tâcher de faire modérer ce terrible suplice; mais le Juge fut inéxorable, & les Jésuites employérent en vain toute leur éloquence pour le fléchir. Ce Gouverneur leur répondit qu'il falloit de toute nécessité faire un exemple rigoureux



Combat entre deux Vaisseaux Anglois et François

pour intimiditer les Iroquois ; que comme ces barbares brûlent presque tous les François qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, il falloit les traiter de la même maniere, puisque l'indulgence qu'on avoit eu pour eux jusqu'à present, sembloit les autoriser de s'approcher de nos plantations, d'autant plus qu'ils ne courroient point d'autre risque, que celui d'être pris & gardez en faisant bonne chere chez leurs Maitres ; mais que dès qu'ils aprendroient que les François les font brûler, ils se garderoient bien de s'avancer à l'avenir avec tant de hardiesse jusqu'aux portes de nos Villes, & qu'enfin l'arrêt de mort étant prononcé, il falloit que ces deux miserables en subissent toute la rigeur. La fermeté de Monsieur de Frontenac parut surprenante, lui qui peu de tems auparavant avoit, aux instantes prieres de Madame l'Intendante, favorisé trois ou quatre personnes coupables de même. Cette Dame, ne se rebutoit pas néanmoins, & la constance de Monsieur son époux à refuser lui faisoit redoubler ses sollicitations, mais il n'y eut pas moyen d'entâmer la résolution de Monsieur de Frontenac, & son prétendu devoir l'emporta sur l'estime & sur la tendresse qu'il a pour Madame sa femme. Dès qu'on fut donc bien persuadé qu'il n'y avoit plus d'espérance pour les deux Iro-

quois, on pensa du moins à les mettre en état de gagner Paradis. Les Jesuites furent chargez de cette bonne œuvre, mais à condition qu'ils se hâteroient de l'accomplir. En effet, cette conversion se fit en poste, & en moins de dix heures les Catéchuménes furent instruits & baptisez. On murmuroit un peu contre cette précipitation : c'est traiter nos Saints Mystéres un peu trop cavaliérement, disions-nous : ces Sauvages nez & élevez dans la grossiéreté la plus barbare ont-ils crû d'abord l'Incarnation, la Trinité, les récompenses ou les peines éternelles, & tous ces autres dogmes auſquels une raison éclairée par une culture a tant de peine à se soûmettre ? On répondoit à l'ordinaire que le Saint Esprit étoit un grand Maître, & qu'il pouvoit enseigner tout en un instant : Nous étions obligez d'en convenir ; mais nous nous aperçûmes bien-tôt que le Christianisme des Iroquois n'étoit pas un ouvrage divin, & qu'on les avoit initiez trop légérement à nos sacrez mystéres ; car si-tôt qu'on leur eût fait connoître qu'ils devoient mourir, ils ne voulurent plus rien écouter ; les Jesuites traitez par eux comme des diseurs de contes & de chansons furent contraints de se retirer, après-quoi ces misérables commencérent leur chant funébre & de mort suivant la coûtume de leur Nation. Quel-


Tom. 2e Pag. 2
TABLE
des renvois
A Fort de Plaisance
B Redoute tracee et proposee....
C Habitation
D Greve surquoy on seche les mourues
Echelle d'une petite lieüe
quart
1 lieu
renvois
E. Montagne couverte de bois
F Vieux fort du temps jadis
G. Fort de Plaisance
H Riuie de Plaisance
I Lieu ou les morues se peschent
L Bassin de peu d'eau.....
M Riuiere ou les saumons se peschent
N Lieu appelle la Fontaine au pied du mont
O. Premier mouillage de la Flote Angloise
P. Lieu ou la Flote Canone le Port
Q. Chaloupe Angloise portant deux Officiers
R. Vaisseaux Fran. dans le port....
Pointe Verte

que personne charitable leur ayant fait jetter un coûteau dans la prison, le moins courageux s'en servit si habilement qu'il tomba mort sur la place. Quelques jeunes *Hurons* de *Lorette* âgez de quatorze à quinze ans, vinrent prendre l'autre, & l'amenérent sur le *Cap au Diamant* où ils avoient eu la précaution de faire un grand amas de bois. Il courut à la mort avec plus d'indifférence que Socrate n'auroit fait, s'il se fût trouvé en pareil cas. Pendant le suplice, il ne cessa de chanter, » qu'il étoit guerrier, brave & intrépide, que » le genre de mort le plus cruel ne pourroit jamais ébranler son courage, qu'il » n'y auroit point de tourmens capables » de lui arracher un cri, que son camarade avoit été un poltron de s'être tué lui-même par la crainte des tourmens, & » qu'enfin s'il étoit brûlé, il avoit la consolation d'avoir fait le même traitement » à pluseurs *François* & *Hurons*. « Tout ce qu'il disoit étoit vrai, sur tout à l'égard de son courage & de sa fermeté, car je puis vous jurer avec toute vérité qu'il ne jetta ni larmes, ni soûpirs; au contraire, pendant qu'il souffroit les plus horribles tourmens qu'on puisse inventer, & qui durerent environ l'espace de trois heures, il ne cessa pas un moment de chanter. On lui tint plus d'un quart la plante des pieds

devant deux groſſes pierres toutes rouges ; on lui fuma le bout des doigts avec des pipes allumées, & on lui tenoit ces pipes contre la main ſans qu'il la retirât ; on lui coupa les jointures les unes après les autres ; on lui tordoit les nerfs des jambes & des bras avec une petite verge de fer, & cela d'une maniére inexprimable, & qui devoit lui cauſer les plus affreuſes douleurs. Enfin, après lui avoir fait ſouffrir tout ce qu'on peut s'imaginer des plus horribles, pour combler de cruauté, ces bourreaux lui découvrirent le crane, & ils auroient fait tomber peu à peu deſſus du ſable brûlant ſi un eſclave des Hurons de Lorette n'étoit ſurvenu fort à propos pour lui décharger ſur la tête un grand coup de maſſuë dont il expira : Cela ſe faiſoit par ordre de Madame l'Intendante, qui eut la compaſſion d'abreger par là les tourmens de ce malheureux. Au reſte, toutes ces vives & âpres douleurs ne furent point capables d'interrompre la muſique de notre homme, & l'on m'a aſſûré qu'il chanta juſqu'au dernier moment. Je dis que l'on m'a aſſûré, car je n'aſſiſtai qu'au commencement de la piéce, & les ſeuls préludes de cette tragédie me firent tant d'horreur que je n'en pûs ſoûtenir la vûë juſqu'au dénoüement. J'en ai vû brûler pluſieurs chez les peuples où je me ſuis trouvé dans

le cours de mes voyages, & j'en ai l'imagination ſi frapée que je ne puis y penſer ſans peine ; mais c'étoit bien malgré-moi que j'étois témoin d'un ſpectacle ſi hideux, car on eſt obligé d'y aſſiſter lorſqu'on ſe trouve malheureuſement chez les Nations Sauvages qui font ſouffrir ce cruel genre de morr à leurs priſonniers : Toutes ne le font pas, comme je croi vous l'avoir dit dans une de mes Lettres ; mais quand nous nous trouvons dans les endroits où l'on exerce cette barbarie, il faut, à moins que de vouloir bien s'attirer le mépris de ces peuples, qui croiroient qu'on n'a ni courage, ni réſolution, il faut, dis-je, que nous ſoyons ſpectateurs de l'exécration toute entiere ſans même en paroître tant ſoit peu touché, ce qui, vous me l'avoüerez, eſt bien gênant & bien déſagréable pour un honnête homme.

Dès que la navigation fut libre, le Sieur de *Saint Michel*, *Canadien*, partit du *Monreal* pour aller dans les Lacs de Caſtors à la tête d'un parti de Coureurs de bois, qui conduiſoient pluſieurs Canots chargez de Marchandiſes propres aux Sauvages. Ils rencontrérent en faiſant le portage du *Long Saut* dans la Riviére des *Outaouas* ſoixante *Iroquois*, qui les ayant ſurpris les égorgérent, à la réſerve des quatres, qui furent aſſez heureux d'échaper, & d'en aporter la

nouvelle à *Monreal*. Auſſi-tôt qu'on eût apris ce funeſte accident, Monſieur le Chevalier de *Vaudreüil* ſe mit en canot avec un détachement pour aller à la pourſuite de ce parti *Iroquois* : il fut ſuivi par cent *Canadiens* & par quelques Sauvages Alliez. Je ne ſçai par quel haſard il eût le bonheur de les atteindre ; il les ſurprit & les attaqua avec vigueur, ils ſe battirent en deſeſpérez, mais à la fin ils furent défaits. Il en coûta la vie à pluſieurs de nos Sauvages, & à trois de nos Officiers. Les *Iroquois* qu'on prit furent amenez à la Ville de *Monreal*, auprès de laquelle on les régala d'une ſalve de coups de bâtons.

Vers le commencement du mois de Juillet, Monſieur de *Frontenac* ayant reçû quelques nouvelles du Commandant des Lacs, il me parla d'un certain projet d'entrepriſe, dont je lui avois fait voir l'importance depuis long-tems ; & comme il n'avoit pas d'abord conſidéré avec aſſez d'attention tous les avantages que l'on en pourroit tirer, & qu'il avoit trouvé au contraire beaucoup de difficultez pour l'exécuter, c'eſt ce qui lui avoit fait négliger cette affaire, voici en quoi elle conſiſte.

Je vous ai marqué dans ma dix-ſeptiéme Lettre la conſéquence & l'utilité des Forts de Frontenac & de Niagara, & que dans la conjoncture où ſe trouvoit alors Mon-

sieur de Denonville, il lui étoit impossible de les pouvoir conserver. Vous aurez aussi remarqué les ayantages que les Sauvages ont sur les Européens dans la maniére de faire la guerre dans les Forêts de ce vaste continent. Comme nous ne pouvons détruire les Iroquois avec nos seules forces, nous sommes obligez de toute nécessité d'avoir recours à nos Sauvages Alliez. Il est certain que comme ceux-ci prévoyent que si ces barbares peuvent venir à bout de détruire nos Colonies, tôt ou tard ils en seront subjuguez, comme il est arrivé à plusieurs autres Nations, il est de leur intérêt de s'unir avec nous pour détruire ces bandis. Or, puisqu'ils ont cette bonne volonté, il faut leur faciliter les moyens de l'exécuter, car vous pouvez bien croire que tous Sauvages qu'ils sont, ils ne seront pas assez dépourvûs de bon sens pour s'écarter deux ou trois cens lieuës de leurs Pays, & aller faire la guerre à leurs ennemis, sans être sûrs de trouver une retraite, pour pouvoir s'y reposer & y prendre des munitions. Il n'est donc question que de construire des Forts sur les terres des *Iroquois*, & de les conserver malgré eux. C'est, Monsieur, ce que j'ai proposé il y a plus d'un an à Monsieur *de Frontenac*, & c'est ce qu'il veut que j'entreprenne aujourd'hui. Je prétens donc faire subsister trois

Forts par la voye des Lacs, avec des Bâtimens qui vogueront à la rame, que je ferai construire à ma fantaisie, lesquels étant legers & de grand port, caleront & navigueront également bien à la rame & à la voile, & seront même de bonne défense contre l'impétuosité des flots. Je demande cinquante matelots *Basques*, car ils sont connus pour les plus adroits & les plus habiles mariniers qui soient au monde. Il me faut encore deux cens soldats choisis dans les troupes de *Canada*. Je ferai trois petits Fortins en différens endroits, l'un à la décharge du Lac Errié, que vous verrez sur ma Carte de *Canada*, aussi-bien que les deux autres, sous le nom du Fort supposé. Je construirai le second au même lieu où étoit celui que j'ai maintenu les années 1687. & 1688. & dont je vous ai parlé dans ma quatorziéme & quinziéme Lettres, & le troisiéme à la pointe de l'embouchûre de la Baye de *Toronto* sur le même Lac : quatre vingt-dix hommes suffiront pour garder ces trois Redoutes, & moins encore, car les Iroquois qui n'ont jamais vû de canon q'en peinture, & auxquels une once de poudre est plus précieuse qu'un Loüis d'or, ne se sont jamais ingérez d'attaquer aucune sorte de fortification. Je demande au Roi pour l'exécution de cette entreprise quinze mille écus par an, pour nourriture, entre-

tien, subsistance & salaire de ces deux cens cinquante hommes. Il me sera très-facile de transporter quand je voudrai avec mes Bâtimens quatre cens Sauvages dans le pays des Iroquois. J'en puis convoyer deux mille, & porter autant de sacs de bled d'Inde qu'il en faudra pour l'entretien de ces Forts durant l'Hyver & l'Eté. Il sera aisé de faire des chasses abondantes dans toutes les Isles, d'entreprendre des traverses dans les Lacs, de poursuivre les Iroquois dans leurs canots, & les couler à fond avec d'autant plus de facilité, que mes Bâtimens seront legers, & mes gens y battront à couvert. Enfin, si vous voyez le Mémoire que je dois presenter à Mr de *Ponchartrain*, vous trouveriez que cette entreprise est la plus belle & la plus utile qu'on puisse faire pour chagriner les Iroquois en tems de guerre, & les contenir dans leur devoir en tems de paix. Monsieur de *Frontenac* y joignit une Lettre particuliére pour Mr de *Ponchartrain*, dans laquelle il lui marque que ce projet étant bien exécuté, ces redoutables ennemis seront obligez dès la seconde année d'abandonner leur Pays. Il ajoûte à cela qu'il me juge assez capable de conduire cette entreprise, & qu'il croit que je réüssirai, mais peut-être qu'il auroit pû trouver d'autres personnes qui connoissent mieux le Pays & les maniéres des Sauva-

ges ; d'un autre côté par un hazard peu avantageux pour moi, je me suis aquis leur estime & leur amitié, & c'est à mon avis la seule raison qui a engagé Mr *de Frontenac* à me choisir préférablement à tout autre. Le 27 Juillet ce Gouverneur m'ayant donné ses paquets pour la Cour, & la petite Frégate la *Sainte Anne* étant agréée & appareillée selon les ordres qu'il en avoit donné, je m'embarquai dans le Port de Quebec, & ayant fait voile, au bout de cinq jours de Navigation nous rencontrâmes par les traverses des Monts Notre-Dame dans le Fleuve de Saint Laurent, douze Vaisseaux Marchands qui venoient de France sous l'escorte de Mr d'Iberville, qui montoit le Vaisseau nommé le Poli. Le 3 d'Août, nous sortîmes de la Baye Saint Laurent, à la faveur d'un vent d'Oüest & d'un jour si clair & si serain, que nous découvrîmes l'Isle du Cap Breton, & celle de Terre-Neuve, aussi distinctement que si nous en eussions été à la portée du mousquet. Les neuf ou dix jours qui suivirent furent bien différens ; à peine pouvoit-on se voir de la proüe à la poupe de l'artimon, car il survint tout-à-coup des brumes les plus obscures & les plus épaisses que j'aye jamais vû. Au bout de ce tems-là, l'horison s'étant nettoyé nous portâmes sur l'Isle de Terre-Neuve, nous découvrîmes

le Cap Sainte Marie, enſuite naviguant à pleine voile, nous entrâmes le jour même au Port de Plaiſance. J'y trouvai environ cinquante Vaiſſeaux de Pêcheurs, la plûpart *Baſques*, en compagnie deſquels je croyois paſſer en France quelques jours après; mais comme on ne diſpoſe pas toûjours du tems, il leur en fallut plus que je n'avois crû pour ſe préparer, & lorſque nous fûmes prêts d'en ſortir, nous aprîmes par quelques Pêcheurs que cinq gros Vaiſſeaux Anglois avoient moüillé vers le Cap Sainte Marie. Cet avis ſe trouva véritable, car le 15 de Septembre ils moüillérent à la vûë de Plaiſance. Le 16 ils levérent l'ancre pour entrer dans la Rade, où ils donnérent fond hors de la portée du Canon. Le Gouverneur ne ſe trouva pas peu embaraſſé, n'ayant que cinquante Soldats dans ſon Fort, & très-peu de munitions. Outre cela, ce poſte étant commandé par une Montagne d'où il pouvoit être incommodé à coups de frondes, il étoit fort à craindre que les Anglois ne s'emparaſſent de cette hauteur. Je pris ſoixante Matelots *Baſques* pour les empêcher de mettre pied à terre, en cas qu'ils vouluſſent tenter une deſcente dans un certain endroit nommé la Fontaine, à quoi je réüſſis effectivement ſans tirer un coup de mouſquet. Il arriva que ſept ou huit cens

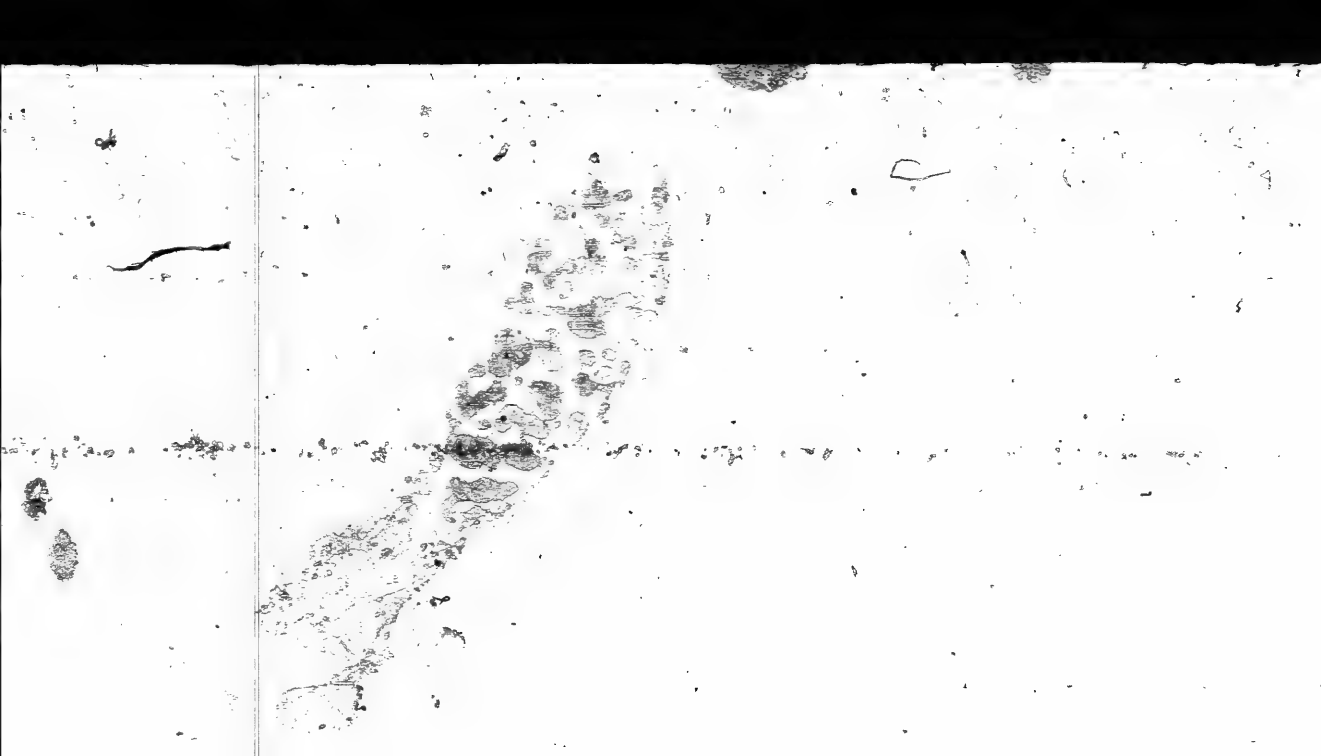
Anglois embarquez dans vingt Chaloupes ayant voulu aborder à cet endroit-là, ces vigoureux Cantabres pleins de feu, se jettérent à découvert malgré moi, un peu trop tôt sur le rivage, ce qui ne laissa pas de tourner heureusement; car les Anglois voyant que nous les attendions en si bonne posture, changerent de route, & voguérent à force de bras jusques derriére un petit Cap, où ils jettérent un baril de goudron, qui brûla deux arpens de broussailles. Le 18 à midi ayant aperçû qu'une Chaloupe avoit débordé de l'Amiral, portant Pavillon blanc à son Avant, & qu'elle s'avançoit vers le Fort, j'y accourus incessamment. Le Gouverneur, qui avoit eu le soin d'envoyer une de ses Chaloupes au-devant d'elle portant même Pavillon, fut très-surpris de voir qu'elle revenoit avec deux Officiers Anglois qui s'y étoient embarquez. Ils dirent au Gouverneur que leur Amiral souhaitoit qu'on lui envoyât un Officier à son bord, ce qui fut exécuté. L'on détacha Mr de Coste-belle, avec lequel je m'embarquai. Dès que nous fûmes à bord de l'Amiral, il nous vint recevoir & nous fit toutes sortes d'honnêtetez. Il nous régala de confitures & de plusieurs sortes de vins, dont nous bûmes à la santé des Amiraux de France & d'Angleterre. Il nous fit voir tout son Vaisseau

jusques aux Batteries mêmes : ensuite il dit au Sieur de Coste-belle qu'il seroit bien fâché d'être obligé de se rendre maître de Plaisance à force d'armes, tant il prévoyoit que l'entreprise seroit funeste au Gouverneur, à la Garnison, & aux Habitans, parce qu'il lui seroit fort difficile d'empêcher le pillage & le desordre ; que pour éviter ce malheur-là, il seroit de la prudence du Gouverneur de se rendre à composition. L'Officier bien instruit des intentions du même Gouverneur, répondit de sa part, qu'il étoit disposé à se défendre vigoureusement & à faire sauter la Place, plûtôt que de la céder aux ennemis du Roi son Maître. Les complimens finis de part & d'autre, nous prîmes congé de lui, & comme nous étions prêts à nous rembarquer dans la Chaloupe, il nous dit en nous embrassant qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas nous saluer de son Canon ; en récompense il fit crier cinq ou six fois, *Vive le Roy* En débordant du Vaisseau, nous lui rendîmes le même nombre de cris ; ensuite il nous remercia d'un sepciéme qui mit fin à la cérémonie. Dès que nous fûmes arrivez au Fort, Mr de Coste-belle informa le Gouverneur des Forces de cet armement. Le Saint Albans, ce Vaisseau Amiral d'où nous venions, avoit soixante-six piéces montées & pour le moins six

cens hommes d'équipage, mais les autres nous parurent plus petits. Le lendemain 19 l'ennemi s'aprocha jusques à la portée du Canon du Fort où il moüilla en croupiere pendant qu'une de ſes chaloupes vint à toute rame vers nos batteries. Le Gouverneur y en envoya une pour ſçavoir ce qu'elle demandoit. L'Anglois qui la commandoit répondit, que ſon Amiral envoyoit avertir qu'en cas qu'on voulut parlementer durant le combat, l'on arboreroit le pavillon rouge pour ſignal. J'étois alors à la Fontaine, dont je vous ai parlé, pour m'oposer à leur deſcente; car c'étoit l'unique parti que ces Anglois pouvoient prendre pour s'emparer de Plaiſance. Ils devoient bien faire refléxion que leur canon ſeroit abſolument inutile contre un rampart impénétrable; & que c'étoit, pour parler proverbialement, tirer ſa poudre aux moineaux que de tirer contre des cailloux & de gazons. Cependant, c'étoit une expédition de commandement pour eux, il falloit obéir aux ordres de Monſieur le Prince d'Orange, & s'expoſer en même-tems à ſe faire couler à fond, ce qui n'eut pas manqué d'arriver ſi nous euſſions eu aſſez de poudre & de boulets, car ce canonnement dura près de cinq heures.

Le jour ſuivant 20 du mois, un Pilote François priſonnier ſe ſauva du bord de

l'Amiral s'étant jetté à la Mer durant la nuit. Il arbora au lieu où j'étois embuſqué, & après m'avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit paſſé ſur la Flote, je le fis conduire chez le Gouverneur. Il me dit que la deſcente qu'ils avoient voulu tenter étoit de ſept ou huit cent hommes, mais qu'ayant crû trouver quatorze ou quinze cens Matelots prêts à s'y oppoſer, ils avoient jugé à propos de changer de réſolution; qu'ils s'étoient imaginez que mes ſoixante Baſques, qui malgré moi, parurent au rivage de la Fontaine, n'avoient autre deſſein que de les attirer dans un piége qu'on leur tendoit, en les obligeant de s'approcher plus librement. Le 21, ils appareillérent à la faveur d'un vent de Nord-Eſt, après avoir brûlé toutes les Habitations de la pointe verte, où le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoyer le jour même un détachement, qui par la difficulté des chemins impratiquables, n'y pût arriver à tems pour s'y oppoſer. Ce qu'on peut dire, c'eſt que ſans les Capitaines Baſques qui ſe trouvérent à Plaiſance, les Anglois s'en fuſſent indubitablement rendus les maîtres. Je vous en ferai quelque jour tomber d'accord. On peut donc aſſurer que c'eſt principalement à eux que lon doit la conſervation de cette Place. Les Anglois ont perdu ſix hommes



dans cette sanglante & meurtriére expédition; & de notre côté, le sieur Boat, Lieutenant d'un Vaisseau Nantois, eût un bras emporté. Au reste, ces Anglois firent tout ce qu'on pouvoit faire au monde; de sorte qu'on n'a rien à leur reprocher. Le 6 Octobre, je me rembarquai pour achever mon voyage, & je fis la traverse en compagnie de plusieurs autres Vaisseaux. Les vents d'Oüest nous favorisérent si agréablement, que le 23 nous moüillâmes l'ancre à la Ville de Saint Nazere, située à huit ou neuf lieuës d'ici, d'où je pars incessamment pour Versailles. Cependant, je suis,

Monsieur, votre, &c.

A Nantes, *le* 25. *Octobre* 1692.

LETTRE XXIV.

Le projet de Mr de Frontenac est rejetté à la Cour, & la raison de ce refus. Le Roi donne à l'Auteur la Lieutenance de Roi de l'Isle de Terre-Neuve, &c. avec une Compagnie franche.

MONSIEUR,

Je suis encore une fois à Nantes, d'où je vous écrivis le mois d'Octobre passé. Je reviens de la Cour, où j'ai presenté à Mr de Pontchartrain les lettres de Mr de Frontenac, & le mémoire dont je vous ai parlé dans ma derniere Lettre. On m'a répondu qu'il n'étoit pas à propos que j'exécutasse le projet d'entreprise que je proposois, parce qu'on ne pouvoit pas me donner les quarante Matelots qui m'étoient nécessaires, & que d'ailleurs le Roi donnoit ordre au Gouverneur Général du Canada de faire la Paix avec les Iroquois à quelques conditions que ce fût. On a même trouvé cet inconvenient, que dès que les Forts que je prétendois faire élever dans les Lacs seroient entiérement parachevez, nos Sauvages amis & confédérez s'attachéroient

plûtôt à la gloire de faire la guerre aux Iroquois, qu'au plaisir de faire la chasse des Castors, ce qui causeroit un dommage considérable aux Colonies, lesquelles ne subsistent, pour ainsi dire, que par le Commerce de Pelleteries, comme je vous l'expliquerai en tems & lieu. Les Anglois ne seront point fâchez qu'on néglige de faire ces Forts; car ils ont trop d'intérêt à la conservation des Iroquois, & de plus cela leur conservera la commodité de fournir, comme ils ont déja fait, des marchandises aux Nations Sauvages qui nous sont alliées. Au reste les Anglois, qui l'année passée tentérent vainement la prise de Plaisance, me font beaucoup plus d'honneur que je ne mérite; à leur retour en Angleterre, ils ont publié, à ce qu'on m'a dit, qu'ils auroient infailliblement emporté cette Place sans l'opositon que je fis à leur descente. Je vous ai déja mandé que je ne les avois point empêché de débarquer à l'endroit où j'étois posté avec soixante Basques. Ils me disent donc l'auteur d'une action que je n'ai point faite, & dont l'attribution m'a pourtant été si avantageuse, qu'en considération de cette proüesse imaginaire, Sa Majesté m'a donné la Lieutenance de Roi de l'Isle de Terre-Neuve & de l'Acadie, avec une Compagnie franche de cent hommes. Vous voyez, Mon-

ſieur, qu'on récompenſe très-ſouvent des perſonnes qui n'ont d'autre protecteur au monde que le pur haſard ; cet exemple vous le perſuadera ſans peine. Quoiqu'il en ſoit, j'aurois mieux aimé pouvoir exécuter le projet dont je vous ai parlé, car la vie Solitaire me charme, & les manieres des Sauvages ſont tout-à-fait de mon goût. Notre ſiécle eſt ſi corrompu qu'il ſemble que les Européens ſe ſoient fait une loi de s'acharner les uns ſur les autres. Il ne faut donc pas trouver étrange ſi je leur préfére les pauvres Amériquains qui m'ont fait tant de plaiſir. Je dois partir après demain d'ici pour m'aller embarquer à Saint Nazére. Meſſieurs d'Augni Marchands de Nantes ſe ſont chargez d'entretenir la garniſon de Plaiſance, moyennant certaines permiſſions de la Cour, qui leur prête le Vaiſſeau dans lequel je dois faire la traverſe. Je vous prie de me donner de vos nouvelles par la voye de quelques Vaiſſeaux de S. Jean de Luz qui doivent partir de ce lieu-là dans deux mois, pour aller faire la troque avec les Habitans de Plaiſance.

Au reſte, je ne puis me réſoudre à finir cette lettre ſans vous aprendre une diſpute que j'eus dernierement à l'Auberge avec un Médecin Portugais qui avoit fait pluſieurs voyages à Angola, au Breſil, & à

Goa. Il soûtenoit que les Peuples des Continens de l'Amérique, de l'Asie & de l'Afrique étoient issus de trois Peres différens, & voici comment il le prouvoit. Les Américains différent des Asiatiques, car ils n'ont ni poil ni barbe, les traits du visage, leur couleur & leurs coûtumes sont différentes; outre que n'ayant ni tien ni mien, ils vivent en commun sans proprieté de biens, en quoi ils sont directement opposez aux Asiatiques. Il ajoûtoit à cela que l'Amérique étoit trop éloignée des autres parties du monde pour s'imaginer que personne eût pû passer en ce nouveau continent avant qu'on eût trouvé l'usage de l'aiman, que les Afriquains étant noirs & camards, avec la lévre monstrueuse, le visage plat, la tête coronée, le naturel, les mœurs & le tempérament différent des Américains, il croyoit impossible que ces deux sortes de peuples tirassent leur origine d'Adam, à qui ce Médecin donnoit à peu près la figure & l'air d'un Turc ou d'un Persan. Je lui répondis que quand la foi ne m'obligeroit pas à croire que tous les hommes sont généralement descendus de ce premier Pere, son raisonnement ne seroit pas assez fort pour me prouver le contraire, puisque la différence qui se trouve entre les Peuples de l'Amérique & ceux de l'Afrique, ne provient d'aucune autre cause

cauſe, que de la différente qualité de l'air & du climat des uns & des autres. Que cela eſt ſi vrai qu'un homme & une femme Négres, un Sauvage & une Sauvageſſe * tranſplantez en Europe produiroient des enfans qui dans quatre ou cinq générations ſeroient infailliblement auſſi blancs que les plus anciens Européens. Le Medecin nia le fait, & ſoûtint que les deſcendans de ce Négre & de cette Négreſſe naîtroient auſſi noirs en Europe qu'en Guinée, mais d'ailleurs que les rayons du Soleil en Europe étant plus obliques & moins brûlans qu'en Afrique, ces enfans n'aquéreroient pas ce luſtre noir, ou ce hâle qu'on diſtingue aiſément ſur la peau des Négres qui ſont élevez dans leur propre Pays. Pour mieux apuyer ſon hypotheſe il aſſuroit avoir vû quantité de Négres à Liſbonne auſſi noirs qu'en Afrique, quoiqu'ils fuſſent d'une troiſiéme génération en Europe, & que leurs Triſayeuls euſſent été tranſplantez en Portugal. Il ajoûta que les deſcendans des premiers Portugais qui habitérent Angola, le Cap verd, &c. il y a plus de cent ans, ſont ſi peu bazanez qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer d'entre les naturels de Portugal. Il continua de prouver ſon raiſonnement par un fait in-

* Sauvageſſe. *Ce mot paroît un peu rude, mais l'uſage le fait trouver plus doux. Sans cela il faudroit dire une femme Sauvage.*

contestable, qui est que si les rayons du Soleil étoient la cause de la noirceur des Négres, il s'ensuivroit que les Brésiliens situez sous le même degré de l'Equateur que les Afriquains, devroient être aussi noirs qu'eux, ce qui n'est pas; car il est constant que leur teint paroît aussi clair que celui des Portugais. Il n'en demeura pas-là, il soûtint encore que les descendans des premiers Sauvages du Brésil qu'on a transportez en Portugal depuis plus d'un siécle, ont aussi peu de poil & de barbe que leurs Ancêtres, & qu'au contraire les descendans des premiers Portugais qui peuplérent les Colonies du Brésil sont aussi velus & barbus que s'ils étoient nez en Portugal: cependant, continua-t'il, quoique tout ce que j'avance soit absolument vrai, il se trouvera des gens qui soûtiendront aveuglement que les enfans des Afriquains & des Américquains dégénerent peu à peu en Europe. Cela peut arriver envers ceux de qui les meres se laissent caresser par les Européens; ce qui fait qu'on voit tant de mulâtres aux Isles de l'Amérique, en Espagne & en Portugal; au lieu que si elles étoient aussi-bien gardées, en Europe que les Portugaises le sont en Afrique & en Amérique, les enfans des Brésiliennes ne dégénéreroient non plus que les enfans des Portugaises. Voilà, Monsieur,

le raisonnement de ce Docteur qui rencontre assez bien sur la fin. Cependant son principe est très-faux & très-absurde, puisqu'il n'est pas permis de douter, sans être dépourvû de foi, de bon sens & de jugement, qu'Adam est le seul Pere de tous les hommes. Il est sûr que les Sauvages de *Canada* & tous les autres Peuples de l'Amérique n'ont naturellement ni poil ni barbe, que les traits de leur visage & leur couleur un peu olivâtre marquent une grande différence entr'eux & les Européens. J'en ignore la cause, cependant ce n'est point l'effet de l'air & des alimens. Car sur ce pied-là les descendans des premiers François qui s'établirent en *Canada* il y a près de cent ans, & qui pour la plûpart courent les bois, vivant comme les Sauvages, devroient être sans barbe, sans poil, & dégénérer aussi peu-à-peu en Sauvages: ce qui n'arrive pourtant pas. Dès que ce Médecin eût allégué toutes ces raisons il changea de propos, & pour mieux étaler ses extravagances, il me demanda ce que je pensois du salut de tant d'Américains auxquels vrai-semblablement l'Evangile n'avoit jamais été annoncé. Vous devez bien croire, Monsieur, que je n'hésitai pas à les condamner de plein vol au feu éternel: ce qui le fâcha si fort qu'il pensa me défier. » Comment, dit-il, peut-on dam-

» ner ces pauvres gens avec tant d'assu-
» rance : il est probable que leur premier
» Pere, bien-loin de pécher comme notre
» Adam, doit avoir eu l'ame bonne & le
» cœur droit, puisque ses descendans sui-
» vent exactement la loi de l'équité natu-
» relle, exprimée en Latin par ces paro-
» les si connuës, *Alteri ne feceris quod tibi*
» *fieri non vis*; & que n'admettant point
» de propriété, de biens, de distinction ni
» de subordination entr'eux, ils vivent com-
» me fréres, sans dispute, sans procès, sans
» loix & sans malice; mais supposons,
» ajoûta-t'il, qu'ils sont originaires d'Adam,
» on ne doit pas croire qu'ils sont damnez
» pour ignorer les vérités du Christianisme;
» car enfin Dieu peut leur imputer le sang
» de Jesus-Christ par des voyes secrettes
» & incompréhensibles; & d'ailleurs, le
» libre arbitre supposé, sa divine Majesté
» sans doute a plus d'égard aux mœurs
» qu'au culte & qu'à la créance; le défaut
» de connoissance, poursuivit-il, est un
» malheur, mais non pas un crime, &
» qui sçait si Dieu ne veut pas être honoré
» par une infinité d'hommages & de res-
» pects différents, comme par les Sacrifi-
» ces, les danses, les chansons & autres
» cérémonies des Ameriquains. » A peine
eût-il cessé de parler que je le relançai vi-
goureusement sur les points précédens,

mais après lui avoir fait entendre que si parmi les *multi vocati*, qui font une poignée de gens de la bonne Religion, il ne s'en trouve que *pauci vero electi*, tous les Amériquains sont bien à plaindre. Il me répondit éfrontément que j'étois aveugle de déterminer en dernier ressort qu'ils étoient au nombre des réprouvez, & de les damner sans quartier, parce que c'étoit insulter à la Sagesse de Dieu de la faire agir aussi capricieusement envers ses Créatures que le portier de Saint Paul envers ses deux vases. Cependant comme il vit que je le traitai d'impie & d'homme sans foi, il me paya de ces sottes paroles en me quittant, *fidem ego hic quæ adhibetur misteriis sacris interpello; sed fidem illam quæ bonæ mentis soror est quæque rectam rationem amat.* Jugez delà, Monsieur, si ce brave Médecin eût pû transporter les Montagnes.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

A Nantes ce 10 *May* 1693.

LETTRE XXV.

Départ de l'Auteur pour Plaisance. Une Flote de trente Vaisseaux Anglois, *vient pour se saisir de cette Place. Elle s'en retourne après avoir manqué son coup. Raisons du mauvais succès des* Anglois *en toutes leurs entrepriſes d'Outre-Mer. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de* Plaisance. *Son départ pour le* Portugal. *Combat contre un Corſaire de* Flessingue, *&c.*

MONSIEUR,

Je ne doute point que vous ne ſoyez ſenſiblement touché de la priſe & fatale avanture qui m'eſt arrivée, & dont je vais vous faire le recit. Vous ſçaurez d'abord qu'après avoir attendu le vent favorable quinze ou vingt jours à *Saint Nazere*, nous apareillâmes le 12 de May. Notre traverſe ne fût ni longue ni courte, puiſque nous arrivâmes au Port de Plaiſance le 20 de Juin, après avoit fait une Priſe Angloiſe, chargée de Tabac, ſur les écores du Banc de Terre-Neuve. Dès que j'eus mis pied à terre, j'allai ſaluër Mr de Boüillon, Gouverneur de la Place, pour lui té-

moigner la joye que j'avois de servir sous les ordres d'un si sage Commandant. Il me répondit qu'il étoit bien surpris que j'eusse sollicité mes Emplois, sans lui en avoir communiqué le dessein l'année précédente; & qu'il voyoit bien que le projet d'entreprise pour les Lacs de Canada, dont je lui avois parlé, étoit faussement inventé. J'eus beau vouloir lui persuader le contraire, il ne me fut jamais possible de le desabuser. Cependant, je fis descendre mes meubles à terre, & je pris la Maison d'un particulier, en attendant que j'en eusse fait bâtir une. J'y fis travailler avec tant de diligence qu'elle fut achevée en Septembre par le secours des Charpentiers des Vaisseaux, que tous les Capitaines Basques me prêterent sans interêt. Le 18 Juillet le Sieur Berai de Saint Jean de Luz, arriva à Plaisance dans un de ses Vaisseaux; ce fut lui qui m'apporta la lettre, où vous me marquez, que comme votre Neveu souhaite aller en Canada l'année prochaine, vous seriez bien aise que je vous envoyasse un Dictionnaire de la langue des Sauvages, avec les Mémoires que je vous ai promis. Le 16 Septembre on aperçût une Flote Angloise de 24 Vaisseaux, qui mouilla à la Rade presque dans le même tems qu'elle fut découverte. Elle étoit commandée par le Chevalier Francesco

Weilher, qui revenant de la Martinique, où il étoit allé pour s'emparer de cette Isle, avoit passé à la Nouvelle Angleterre, à dessein d'y prendre des Troupes & des munitions pour se rendre maître de Plaisance, mais lorsqu'il eût découvert une Redoute de pierre nouvellement construite sur le haut de la Montagne, dont je vous ai parlé dans ma pénultiéme Lettre, il jugea plus à propos de s'en retourner doucement en Europe, que de faire une tentative inutile. Nous avions mis quatre canons sur ce poste élevé, qui incommodérent tellement les Vaisseaux de la Flote, qu'ils furent obligez de lever l'ancre, & d'apareiller plûtôt qu'ils n'eussent voulu. La faute des *Anglois* en cette occasion, c'est de n'être pas entrez dans le Port le jour même qu'ils parurent devant la Place. J'ai déja remarqué plusieurs fois que les entrepriſes n'échoüent ordinairement que pour vouloir un peu temporiser; j'en pourrois citer pour le moins quinze ou seize exemples de ma connoissance. Je reviens presentement à l'animosité que le Gouverneur eût contre moi. S'étant imaginé, comme je vous ai dit, que j'avois solicité mes Emplois sans sa participation, il n'y eût point d'injures ni d'outrages qu'il ne me fit, depuis le jour de mon arrivée jusqu'à celui de mon départ: il ne se contenta pas de s'aproprier

les profits & les émolumens de ma Compagnie franche, il crût ne pas devoir se faire un scrupule de retenir la paye des Soldats employez à la Pêche des Moruës par les habitans, & de faire travailler les autres sans salaire. Je ne vous parle point des concussions qu'il fait ouvertement. Car quoiqu'il ait contrevenu formellement à dix Articles contenus dans les Ordonnances de Loüis XIV. il a trop d'amis dans les Bureaux pour en être repris. Il y a du plaisir de faire des presens à ce prix-là, ce qui fait qu'il a gagné *per fas & nefas*, cinquante mille écus en trois ou quatre ans. Je n'aurois jamais fini si j'entreprenois à vous mander tous les chagrins qu'il m'a faits. En voici trois qui couronnérent tous les autres; le 20 Novembre, c'est-à-dire, un mois après le départ de nos Vaisseaux Pêcheurs, m'étant avisé de donner à souper à quelques habitans, il entra masqué dans ma Maison avec ses Valets, cassant vîtres, bouteilles, verres, & renversant tables, chaises, armoires, & tout ce qu'il trouva sous sa main. Avant que j'eusse le tems d'entrer dans mon cabinet pour prendre mes pistolets, cette troupe insolente disparut fort à propos; car je l'aurois chargée & même poursuivie, si les Conviez ne m'eussent retenu. Le lendemain ses Valets firent main-basse,

sur les miens, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à être roüez de coups de bâton. Cette seconde insulte ayant poussé ma patience à bout je méditois les moyens de rendre la pareille à ces Assassins, lorsque les Récolets me remontrérent que pour ne pas altérer le service du Roi, il falloit que je dissimulasse mon ressentiment. Je pris donc le parti de me renfermer, & de m'attacher à la lecture pour tâcher de dissiper le chagrin que je ressentois de ne pouvoir pas lever le masque. Voici la troisiéme piéce qu'il me joüa trois jours après : ce fût de faire arrêter deux Soldats que j'avois envoyé faucher du foin dans les prairies à une demie lieuë de la Place : Tellement qu'ayant été surpris dans leur travail, on les lia & on les amena prisonniers sur le pied de Deserteurs, sous prétexte qu'ils avoient couché deux nuits hors de la Place sans sa permission, & ce qui auroit été de plus funeste pour ces deux pauvres innocens, c'est que sans les instantes priéres des Récolets & de sa Maîtresse il leur auroit fait couper la tête, en vûë de me chagriner. Après ces incidens, les Récolets me conseillérent de l'aller voir & de le prier de vouloir bien cesser toutes ses persécutions, en l'assûrant que j'étois entiérement son Serviteur & son ami. *Durus est, his servo.* Cependant, quelque répugnance que l'on-

se à me rendre à un avis si contraire à la Nature, laquelle, je vous avouë, pâtissoit furieusement chez moi, je ne laissai pas de me vaincre après m'être fait beaucoup de violence. Je fus chez lui, j'entrai dans sa Chambre & nous trouvant tous les deux tête à tête, je lui parlai plus d'un quart d'heure en termes plus soumis que n'auroit fait un esclave. J'ai honte de vous en faire l'aveu, car je rougis moi-même toutes les fois que je pense à cette bassesse. Quoiqu'il en soit, au lieu d'écouter mes raisons & de s'expliquer amiablement avec moi, il entra dans une si grande fureur qu'il me chargea d'un torrent d'injures les plus choquantes du monde. C'est ici, Monsieur, où le service du Roi l'emporta sur les devoirs de l'honneur, car je me contentai de me retirer chez moi, fort heureux de n'avoir pas été assassiné par ses domestiques; le desordre que cette affaire causa seroit de trop longue discussion. Il vaut mieux en venir au fait & vous assûrer qu'il m'auroit fait arrêter si les Habitans avoient paru être dans ses intérêts. Il prétendoit avoir été insulté, & par conséquent être en droit de se venger à quelque prix que ce fût: mais le sort tragique d'un Gouverneur qu'on égorgea il y a trente, ou quarante ans en ce Pays-là, lui fournit une ample matiére à réflexion. Il jugea

donc que le parti de feindre étoit le plus sûr, tant il étoit persuadé que si je l'eusse percé de mon épée, les Soldats & les Habitans auroient favorisé ma retraite chez les Anglois du voisinage de Plaisance. Cependant, les Récolets qui vouloient appaiser ces troubles naissans, n'eurent point de peine à nous raccommoder, lui remontrant de quelle conséquence il étoit de vivre en bonne intelligence ensemble, pour éviter les suites fâcheuses qui résulteroient à la fin de toutes nos querelles. Cette proposition d'accommodement lui fut très-agréable en apparence, d'autant plus qu'il étoit ravi de dissimuler son ressentiment par des marques extérieures d'amitié. Ainsi nous nous vîmes & nous nous embrassâmes avec protestation réciproque d'oublier tout ce qui s'étoit pû passer entre nous. Après cette réconciliation, j'avois lieu de me persuader que son cœur ne démentiroit pas sa bouche, parce que je ne croyois pas qu'il fut assez imprudent pour informer la Cour de quelques bagatelles, où son honneur paroissoit un peu prostitué. Mais je me trompai, car il prit la peine d'ajoûter ensuite aux Procès verbaux qu'il avoit fait avant notre accommodement, des fausletez qu'il auroit dû taire. Il est inutile de vous mander [illegible] le hazard se servit pour faire tomber les pa-

piers entre mes mains, cette indiscrétion pourroit être desavantageuse à quelques personnes, que le Ciel doit benir. Je me contenterai de vous dire, que dès que les Récolets eurent vû & lû les suppositions contenuës dans ses écrits, ils n'hésitérent point à me conseiller de prendre mes précautions, me déclarant ingénûment qu'ils ne prétendoient plus se mêler de cette affaire, d'autant qu'ils reconnoissoient avoir innocemment concouru à ma perte, en rétablissant la paix entre lui & moi. Cet avis salutaire me fit appercevoir le risque où j'étois exposé, si je demeurois plus longtems à Plaisance; de sorte que la crainte d'aller à la Bastille après l'arrivée des Vaisseaux de France, me fit résoudre à renoncer aux espérances de ma fortune en quittant mes Emplois. Dès que les Habitans aprirent cette nouvelle ils accoururent tous chez moi (à la réserve de trois ou quatre) pour m'assurer qu'ils étoient prêts de signer mes Procès verbaux en cas que je voulusse changer de résolution. Mais au lieu d'accepter cette offre je leur fis entendre en les remerciant de bonne grace, qu'ils s'attireroient de méchantes affaires, & qu'on les regarderoit à la Cour comme des séditieux, & des perturbateurs du repos public, puisque c'est un détestable principe de Politique, que l'Inférieur a toûjours tort, quelque

bonne raiſon qu'il puiſſe avoir. Cependant j'aurois bien voulu n'être pas réduit à ce point fatal de quitter des Emplois qui ſembloient me conduire inſenſiblement à quelque groſſe fortune ; mais enfin le ſéjour de la Baſtille occupoit ſi fort mon eſprit que je ne balançai plus, après avoir bien réfléchi ſur la ſituation fâcheuſe où je me trouvois, à m'embarquer ſur un petit Vaiſſeau qui étoit le ſeul & le dernier qui devoit paſſer en France. La propoſition que je fis au Capitaine de lui faire un preſent de mille écus fut ſi-bien reçûë, qu'il s'engagea de me jetter ſur les Côtes de Portugal, moyennant cette ſomme, à condition que je garderois le ſecret. Le meilleur de l'affaire eſt que mon ennemi avoit eu la précaution d'écrire aux Gouverneurs de Bel-Iſle, de l'Iſle de Ré & de la Rochelle, de m'arrêter auſſi-tôt que je ſerois débarqué. Il croyoit avec raiſon que notre Vaiſſeau devoit aborder à l'un de ces trois Ports, mais trois cens piſtoles remiſes fort à propos dans les mains de certaines gens qui ne ſont guére accoûtumez à manier de l'or, font un effet merveilleux, car cette ſomme dont je ne me défaiſois pas ſans peine, me ſauva la liberté & peut-être la vie.

Je m'embarquai dont le 14. du mois dernier malgré tous les riſques qu'on eſt obligé de courir, quand on eſt aſſez mal-

heureux de naviguer durant l'hyver dans l'espace de Mer qui s'étend depuis l'Isle de Terre-Neuve jusqu'en France. Il est inutile de vous dire que je laissai quantité de meuble à Plaisance, que je ne pûs ni vendre ni emporter. Il vaut mieux suivre la route & vous dire que nous essuyâmes trois coups de vent effroyables, sans recevoir aucun coup de Mer, & que nous singlâmes à mâts & à cordes 150 lieuës, pendant la derniere de ces tempêtes qui dura trois fois vingt-quatre heures, soufflant du Nord-Oüest. Celle-ci fut si violente que les Matelots s'embrassoient & se disoient le dernier adieu, ne faisant plus qu'attendre le moment qu'un coup de Mer enfonçant l'arcasse de notre Vaisseau nous abîmât sans ressource. Si cette bourasque nous fit peur, les vents contraires de l'Est & du Nord-Est que nous rencontrâmes à cent lieuës vers l'Oüest du Cap de *Finisterre*, nous causérent bien autant de frayeur, car nous fûmes obligez de louvoyer pendant 13 ou 14 jours, ensuite desquels nous découvrîmes le Cap à force de bord & dés, où par un hasard extraordinaire nous fûmes attaquez par un Armateur de Flessingue, qui ne pouvant nous aborder à cause de l'agitation des flots, se contenta de nous canonner avec si peu de succès, qu'il n'en coûta la vie qu'à un seul homme. Il est vrai que les œuvres mortes, &

les cordages de notre Navire furent tellement endommagez, qu'après nous être séparez de ce Capre à la faveur de la nuit & d'un broüillard de Commande, nous ne pûmes presque point nous servir de nos voiles, tant les manœuvres étoient en desordres. Cependant nous y remédiâmes avec toute la diligence possible, & le Capitaine du Vaisseau trouvant alors un beau prétexte de relâcher, sans être obligé de suivre le plan que nous avions projetté, fit porter au Sud-Est pendant la nuit. Cette fausse route ne nous mettoit pas pourtant si fort à couvert de ce Capre, qu'il n'eut pû nous garder pendant la nuit en faisant aussi la même manœuvre; ce qui nous obligea chemin faisant de nous mettre en état de recommencer le Combat dès qu'il seroit jour. Il est vrai qu'il ne nous suivit pas comme nous l'avions crû, mais nous l'échapâmes encore plus belle à l'heure de midi, car après avoir été poursuivis quatre heures par un Saletin, à la vûë de la Côte, il ne s'en falut presque rien qu'il ne nous enlevât avant que nous pussions gagner le moüillage de la rade sous le canon de la Forteresse de cette Ville. Si ce malheur nous fut arrivé le Gouverneur de Plaisance auroit peut-être eu raison de décrier joyeusement *incidit in Scillam*, &c. mais graces à Dieu nous en fûmes quittes pour la peur. Dès

que nous eûmes donné fond, je comptai les mille écus à ce Capitaine qui doit mettre cette bonne œuvre à la tête des meilleures qu'il ait fait de sa vie. La Chaloupe ne fût pas plûtôt à l'eau que je descendis à terre avec toutes mes hardes & dès que je fus en en cette Ville ; je tâchai de lui procurer des munitions de guerre & de bouche avec tant de diligence que le lendemain, il leva lancre pour continuër son voyage en France. Au reste, j'adresse au Marchand de la Rochelle qui m'a toûjours fait tenir nos Lettres en Canada, les Mémoires de ce Pays-là que vous m'avez demandé tant de fois. J'y joints un petit recuëil des mots les plus nécessaires de la langue Algonkine, qui comme je vous ai dit tant de fois est la plus belle langue & la plus étenduë de ce Continent. Si votre Neveu persiste dans le dessein de faire un voyage en ce Pays-là, je lui conseille d'apprendre ces mots durant le cours de la traverse, afin de pouvoir ensuite demeurer cinq ou six mois avec les Algonkins pour les entendre comme il faut. Outre cela je vous envoye l'explication des termes de Marine qui sont contenus dans les Lettres que je vous écris depuis onze ans. Cette petite peine m'a servi de divertissement pendant le voyage que je viens de faire ; car en relisant les copies de ces Lettres, j'ai tiré quelques remar-

ques dont je vous ferai part lorsque j'aprendrai que vous êtes content des Mémoires qui accompagnent celle-ci. Vous reconnoîtrez facilement que j'ai renoncé à toute sorte d'attachement de Patrie, pour dire la vérité, depuis l'année 1683. jusqu'à present. Les curieuses Anecdotes que j'écris de ce tems-là divertiront sans doute vos amis, pourvû qu'ils ne soient pas de ces insuportables dévots qui se feroient crucifier plûtôt que de souffrir qu'on fronde un Ecclesiastique. Je vous prie de m'écrire à Lisbonne & de me mander ce que vous aurez apris touchant mon affaire. Vous avez d'assez bonnes correspondances à Paris pour en être informé. Je ne doute pas que mon ennemi, s'attendant que la voye ordinaire de ses presens, lui réüssiroit au point de me faire arrêter en arrivant en France, où il s'imaginoit que j'aurois la folie d'aborder, ne pete de tout son cœur de n'avoir pas trouvé le contrechifre de mes intentions. Quoiqu'il en soit il est autant de son interêt de me faire donner la mort, selon les faits dont il m'accuse faussement, qu'il est de ma gloire de lui procurer une longue vie. Sur ce pied-là, plus il vivra, plus je serai vengé, & par consequent j'aurai lieu de me consoler aisément de la perte de mes Emplois & de la disgrace du Roi.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

A Vienne en Portugal, le 31 Janvier 1694.

EXPLICATION DE QUELQUES TERMES. QUI SE TROUVENT DANS LE PREMIER & second Tome.

A.

Affourcher, c'eſt jetter deux ancres l'an à droite & l'autre à gauche du Vaiſſeau, pour le tenir ferme & l'aſſurer contre le flux & le reflux, en l'empêchant de tourner ſur ſon Cable.

Allege, c'eſt-à-dire, vuide, ſans charge.

Amats & à cuide, c'eſt être à ſec, c'eſt-à-dire, ſans voiles.

Amener les Voiles ou le Pavillon, c'eſt les abaiſſer, à cauſe de l'excès du vent, ou pour le rendre à l'ennemi.

Apareiller, c'eſt faire les travaux néceſſaires pour mettre un Vaiſſeau en état de partir de l'endroit où il étoit ancré.

Arbre de la Paix. Métaphore ſimbolique, qui ſignifie la Paix elle-même.

Arriver, c'eſt aller droit ſur un Vaiſſeau, ou ſur une terre à la faveur d'un vent large, ou d'un vent en poupe.

Ateurage, c'eſt l'abord de quelque terre lorſque on vient de la pleine Mer chercher les Côtes pour la ſûreté du Vaiſſeau & le repos des Pilotes.

Astrolabe, est un instrument de Mathématique dont il est presque impossible de se servir en pleine Mer, à cause de l'agitation des flots. Il y en a de deux sortes. Les premieres dont les Pilotes se servent quelquefois dans le voyage des Indes, lorsque la Mer est unie comme la glace d'un miroir. Celles-ci ne sont propres qu'à prendre hauteur au Soleil, par le moyen de deux pinules percées de deux petits trous dioptres, qui servent à conduire le rayon visuel jusqu'à cet astre. Les dernieres dont les Mathématiciens ont accoûtumé de se servir pour des Observations Astronomiques, sont garnies des Azimuts, des Almucantaras, des Tables Soxodromiques, & des autres Cercles Concentriques & Excentriques de la Sphére.

B.

Banc de Terre-Neuve, ou *Banc* en général, est une élevation de terre dans la Mer, comme la forme d'un chapeau est élevée au-dessus des bords. Ce Banc est couvert de trente ou quarante brasses d'eau, & pavé de Moruës.

Bande. Je n'ai point vû de gens qui ayent bien expliqué ce terme jusqu'à present. Voici l'explication que je lui donne. Par la *Bande* du *Nord*, on entend l'espace du Ciel contenu depuis le *Nord-Oüest* jusqu'au *Nord-Est* : par la *Bande* de *l'Est* on entend la partie du Ciel contenuë depuis le *Nord-Est* jusqu'au *Sud-Est*, par la *Bande* du *Sud* on entend la partie du Ciel contenuë dans le *Sud-Est* jusqu'au *Sud-Oüest*, & par la *Bande* de *l'Oüest* on entend la partie du Ciel contenu depuis le *Sud-Oüest* jusqu'au *Nord-Oüest*.

Basse. C'est une petite espace d'eau dormante, à peu près comme un étang.

Basses, sont des basses ou des chaines de rochers qui s'étendent sous l'eau d'un endroit à l'autre, & s'élevent jusqu'à cinq ou six pieds plus ou moins

de la surface de cet élément, ce qui empêche que les Vaisseaux, les Barques, &c. ne puissent flotter au-dessus.

Bouillons. Ce sont de petites montagnes d'eau qui s'élevent au pied des Saults ou des Cataractes, par la même cause des jets d'eau que nous voyons en Europe.

Boutons. Sont de petits filets amarrez au bout d'un bâton. Les Pêcheurs s'en servent à prendre du Poisson sur les fonds sablonneux, & sur tout des Anguilles, sur les bords du Fleuve *S. Laurent.*

Bouts de Quiévres. Sont des filets, à peu près semblables aux Bouteux, qui servent au même usage.

Braſſe. Et une mesure de cinq pieds parmi les Navigateurs François.

Brigantin, est un petit Bâtiment de rame & de voile leger de bois à voile latine, n'ayant qu'un faux pont. Il est aigu à poupe comme à proüe, & il est pincé pour bien aller.

C.

Calumet en général, est une pipe. C'est un mot Normand, qui vient de chalumeau. Les Sauvages n'entendent pas ce mot de Calumet, car il a été introduit par les Normands en *Canada* dans les premiers établissemens que les gens de cette Nation firent en ce Pays-là, & il s'est conservé jusqu'à present parmi les François qui y sont. Les *Iroquois* appellent en leur langage ce Calumet ou pipe, *Ganondasé*, & les autres Nations Sauvages *Pogan.*

Canadiens, sont des naturels de *Canada* nez de pere & de mere François. On apelle celles des Isles de l'Amérique Méridionale *Creoles.*

Capa y d'eſpada. C'est un titre de Gascogne que les gens de cette Province donnérent autrefois par ironie au Conseiller du Conseil Souverain de *Canada*, parce que les premiers Membres de ce

Tribunal ne portoient ni robe, ni épée, se contentant de marcher la canne à la main dans la Ville de *Quebec*, & d'aller au Palais en cet équipage Bourgeois.

Cargue. Carguer les voiles, c'est les plisser ou les rassembler en un tas vers le haut des mâts, au contraire des rideaux d'un lit ou des fenêtres qu'on rassemble en long. Cette manœuvre se fait par le moyen de deux cordages, qui font le même effet que les cordons d'une bourse.

Casse-tête. Ce mot signifie massuë. Les Sauvages l'apellent *Assan Oustik* c'est-à-dire, que *Assan* signifie *Casse* & *Oustik* signifie *tête*. Ainsi ces deux mots signifient *Casse-tête*.

Chenail. C'est une étenduë d'eau assez profonde entre deux Bancs ou deux terres. Ordinairement les chenails ou chenaux sont bordez de fonds plats, ce qui fait qu'on a a précaution d'y mettre des boüées ou des balizes pour montrer le chemin aux Pilotes, qui se conduisent par le moyen de ces marques ou même par la sonde; car ils risqueroient de perdre leur Vaisseau s'ils n'enfiloient pas bien le *Chenail*.

Clisses. Ce sont de petites feüilles de bois de Cedre de l'épaisseur d'un écu, de la largeur de trois pouces, & aussi longues qu'on peut les faire. Elles font le même effet en canot qu'une bonne doubleure d'un habit.

Compas de variation. Il est plus grand que les Compas ou Boussoles ordinaires. On s'en sert pour remarquer les mouvemens inégaux de l'aiguille aimantée, laquelle Nord-Este incessamment dans l'autre Hemisphere, au lieu qu'elle Nord-Oueste toujours en celui-ci; c'est-à-dire au-deçà de la Ligne Equinoxiale. De sorte que cette aiguille s'écarte à droit & à gauche du vrai Nord du Monde d'une certaine quantité de degrez, dont les Pilotes s'aperçoivent par le

moyen d'une alidade, & d'un fil qui coupant le verdé dudit Compas en deux parties égales, leur démontre la variation de l'aimant, lorsque le Soleil se couche, qui est le vrai tems propre à faire cette observation; car au lever de cet Astre & à son midi, on peut se tromper, à cause des réfractions, ou &c.

Coureurs de Bois. Sont des *François* ou des *Canadiens*, auſquels on donne ce nom, parce qu'ils employent tout le tems de leur vie au rude exercice de transporter des Marchandises dans les Lacs de *Canada*, & dans tous les autres Pays de ce Continent, pour les trafiquer avec les *Sauvages*. Et comme ils entreprennent des voyages de mille lieuës en canot, malgré les dangers de l'eau & des *Iroquois*, on devroit, ce me semble, les apeller plûtôt Coureurs de risques, que Coureurs de Bois.

Courir bord sur bord. C'est la même chose que louvoyer, dont j'ai donné l'explication.

D.

Donner des Culées. C'est lorsqu'un Vaisseau touche à terre de la poupe seulement. Il faut que l'extrémité de la quille soit bien forte pour résister à quelque culée, lorsque le fond est un peu dur & l'eau un peu agitée.

Donner la Chasse. C'est-à-dire, poursuivre un Bâtiment, courir sur lui, le forcer à prendre la fuite, & s'équiper s'il peut.

Donner fond, Donner fond, c'est la même chose que mouiller l'ancre, ou le jetter au fond de la Mer ou d'une Riviére.

E.

Ecores. Sont les bords d'un Banc, lesquels sont escarpez comme une muraille.

F.

Feste d'Union. Terme dont les *Iroquois* se servent pour signifier le renouvellement d'Alliance entre les cinq Cabanes, c'est-à-dire, entre les cinq Nations *Iroquoises*.

Flet. Bâtiment à floc, c'est lorsqu'il flotte sur l'eau sans toucher au fond.

Fret. Ce mot a deux sens. Celui de ma Lettre est le chargement ou la voiture qu'on met dans un Bâtiment pour être transporté d'un lieu à un autre, un fret de personnes, de bled de liége ou de plume, est plus mauvais qu'aucun autre, parce que ces choses rempliſſent un Bâtiment sans le charger; au contraire des Marchandiſes pesantes, à sçavoir le Vin, le Fer, le Plomb, le Sucre, &c.

G.

Gouverneur. C'est conduire un Vaiſſeau par le moyen du Gouvernail (comme on fait un cheval par le secours de la bride) lorsqu'il fait assez de vent pour le faire mouvoir, car sans cela tout Navire est plus immobile qu'un Gonfleux dans son Pantellil.

Grelins épissés. Sont des cordages amarrez bout-à-bout, entrelaſſez & joints les uns au bout des autres, par le moyen des chevilles de fer, qu'on appelle des Cornets d'épiſſe.

H.

Huniers. Sont deux voiles convenables aux deux mâts de Hune d'un Vaiſſeau, leſquels sont directement situez ou poſez sur les deux plus grands mâts.

K.

Itchi Okima. C'est ainſi que tous les Sauvages, dont les langages se raportent à celui des *Algonkins*, nomment les Gouverneurs Généraux de

Canada

Canada, du mot de *Kichi*, qui signifie *Grand* & de *Okima*, qui veut dire *Capitaine*. Les *Iroquois* & les *Hurons* les apellent *Ouentio*.

L.

Latitude. Il n'y a personne qui ne sçache que ce n'est autre chose que la hauteur du Pôle ou l'éloignement compris depuis un lieu fixe jusqu'à l'Equateur.

Louvoyer. C'est aller en zigue zague, comme un yvrogne, lorsque le vent est contraire, car alors on est obligé de faire des bordées, tantôt à droite tantôt à gauche, en rangeant le vent le plus qu'il est possible, pour se soûtenir ou pour gagner du chemin en louvoyant. Un Navire bien pincé & de façons bien évidées, gagne sans dériver, portant toutes ses voiles, pourvû que la Mer soit belle près de quatre lieuës à droite route, de dix qu'il a fait en louvoyant.

M.

Marris ou *Précintes*. Sont deux lates ou perches rondes de bois dur d'une seule piéce, lesquelles régnent d'un bout du Canot à l'autre, à sçavoir une de chaque côté. C'est ce qui soûtient ce petit Bâtiment, parce que les barres & les varangues y sont liées ou enchassées.

Molir. C'est se rallentir, diminuër ou cesser peu à peu. On dit le vent molit pour dire que le vent tombe, qu'il est aux abois.

P.

Parages. Ce sont de certains espaces ou portions de Mer, entre-deux Caps, deux Isles, deux Terres, ou deux degrez de latitude.

Perroquets. Ce sont deux petits mâts situez ou posez sur les mâts de hune. Ce sont aussi les voiles convenables à ces deux petits mâts.

Portage. Faire portage, c'est transporter les Canots par terre d'un lieu à un autre; c'est-à-dire, du pied d'un Cataracte jusqu'au dessus, ou d'une Riviére à un autre.

Porter. Porter sur une terre, c'est aller droit à elle pour la reconnoître.

Poupe. C'est l'extrémité ou la queuë d'un Vaisseau. Le Gouvernail y est placé & soûtenu par les gonds de l'Estambord où les vis du Gouvernail sont enchassez.

Proüe. C'est la tête ou l'avant d'un Vaisseau qui coupe les flots, c'est-à-dire, le bout ou l'extrémité d'un Vaisseau qui se presente le premier à la Mer.

Q.

Quille. C'est l'ame d'un Bâtiment, c'est-à-dire, une longue piéce du meilleur bois qu'on puisse trouver ou plusieurs jointes ensemble, pour supporter le grand faix de toutes les piéces de charpente qu'on employe à la construction.

R.

Radouber. C'est-à-dire raccommoder, reparer, & mettre en état de naviguer, par le moyen des planches, du brai, des ferrures, &c. qu'on met aux Barques dont il est parlé.

Ranger. Ranger une Terre, une Isle, une Côte, &c. c'est les côtoyer à bonne & raisonnable distance.

Refouler. C'est forcer la marée ou refouler les courans d'une Riviére, c'est-à-dire, naviguer contre le courant, aller, du côté d'où viennent les courans ou les marées.

Régner. Vents qui régnent, sont ceux qui parmi les

trente-deux soufflent plus souvent ou plus constamment que les autres en certaines parties de la terre. Comme par exemple, les vents alisez régnent depuis les *Canaries* jusqu'aux Isles de l'Amérique, soufflant de la bande de l'Est depuis que le monde est monde, sans jamais s'écarter de cette partie du Ciel.

Ruche. Est un instrument pour la Pêche semblable à des Ruches d'Abeilles.

S.

Ancir ou *chanfir*, c'est-à-dire couler bas, couler à fond, périr, se perdre. *Sancir* sous les ancres, c'est être brisé & fracassé par les coups de Mer, qui arrive aux vieux Vaisseaux en de mauvaises rades foraines.

Sauter. Sauter une Cascade, un Saut, un Cataracte, c'est-à-dire descendre en bâteau ces dangereux précipices, en suivant le fil de l'eau & manœuvrant avec beaucoup d'adresse.

Scier. C'est nâger à rebours, tant pour aider le Timonier à gouverner son bâteau, que pour le retenir dans un courant, ou pour lui faire prefenter la proüe au fil de l'eau quand le gouvernail est endormi.

Scorbut. Est une corruption dans la masse du sang. Il y en a de deux sortes. Le Scorbut terrestre & le Scorbut aquatique, apellé vulgairement le mal de terre. Le premier se contente d'accabler son homme d'infirmitez incurables qui le mènent peu à peu au tombeau; & le second conduit infailliblement à la mort en sept ou huit jours, à moins qu'on ne mette le pied sur la terre; ce qui est le seul remède.

Sillir ou *singler*, c'est-à-dire, pousser en avant, fendre l'eau de bonne grace, avancer chemin, &c.

T.

Toalet. Est une cheville de bois dur qu'on enchasse en certains trous ménagez de deux en deux pieds dans le plat bord d'une Chaloupe.

Traineaux. C'est une voiture ou machine construite en figure de quarré long sur deux petites piéces de bois de quatre pieds de longueur & de six pouces de largeur, où sont cloüés plusieurs cerceaux couverts de drap ou de peaux pour être à l'abri du vent. Ces deux piéces sont d'un bois dur très-bien poli, afin de mieux glisser sur la neige & sur la glace. Ceux-ci sont les traineaux à cheval ; car ceux dont on se sert avec deux ou quatre Dogues, sont découverts & faits de petites planches d'un bois dur, coulant & luisant, lesquelles ont un demi pouce d'épaisseur, cinq pieds de longueur, & un & demi de largeur.

V.

Varangues. Celles-ci sont à peu près de la figure des varangues plates des Flutes, avec cette différence qu'elles embrassent le Canot en dedans d'une préciute à l'autre, où elles sont enchassées. Leur épaisseur est de trois écus, & leur largeur est de quatre pouces.

Vent frais. Est un vent modéré, qui souffle également sans ravaler.

Vent. C'est faire avancer un Bâtiment de rames par le secours de ses avirons.

Fin du second Tome.